

Aimer en vérité

Mario Bergner

Aimer en vérité

Comprendre la nature de nos sentiments
et mettre de l'ordre dans l'amour

Éditions Raphaël
Case postale 1
1801 Le Mont-Pèlerin
Suisse

Illustration de la couverture :
Le baiser
Gustav Klimt
Österreichische Galerie Belvedere – Vienne
Reproduit avec permission

À Annelise De Bellis et Leanne Payne,
deux femmes qui, par leur amour pour Jésus
et l'affection qu'elles me portent,
ont contribué à faire de moi un homme meilleur.

Sauf indication contraire, les passages bibliques cités dans
le présent ouvrage sont tirés de la Bible à la Colombe,
de la Bible du Semeur et de la Bible en français courant

Copyright © 1995 Mario Bergner
Édition originale publiée en anglais sous le titre
Setting Love in Order
Mario Bergner
par Hamewith Books
an Imprint of Baker Book Company
P.O. Box 6287, Grand Rapids, MI 49506, USA

Tous droits réservés

Copyright © 1995, 1999 Éditions Raphaël pour l'édition française
ISBN 2-88417-021-1

Traduction : Philippe Roché et Denis Ducatel
Graphisme couverture : Bryce Wagner
Imprimerie Darantière – Quétigny – France

Remerciements

Comme le Père m'a aimé, moi aussi, je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour.

(Jean 15. 9)

Donne tout pour trouver tout, ne recherche et ne redemande rien; demeure fermement attaché à moi seul, et tu me posséderas. Ton cœur sera libre, et dégagé des ténèbres qui l'obscurcissent. Que tes efforts, tes prières, tes désirs n'aient qu'un seul objet : d'être dépouillé de tout intérêt propre, de suivre nu Jésus-Christ, de mourir à toi-même, afin de vivre pour moi éternellement. Alors s'évanouiront toutes les pensées vaines, les pénibles inquiétudes, les désordres malsains. Alors seulement toute peur et toute terreur disparaîtront, et tout amour désordonné mourra en toi.

(Thomas à Kempis, *L'imitation de Jésus-Christ*)

La mort qu'il subit afin que je puisse vivre, et qui est l'espérance de chaque chrétien, m'a retiré de l'amour pervers et posé sur les rivages de l'amour juste.

(Dante, *la Divine Comédie*)

Mets de l'ordre dans mon amour, Toi qui m'aimes.

(Prière attribuée à François d'Assise).

Je tiens à remercier l'équipe de *Pastoral Care Ministries*, ma famille chrétienne – Leanne Payne, les pasteurs William Beasley et Anne Beasley, Ariane de Chambrier, le pasteur Conlee Bodishbaugh et sa femme Signa, le pasteur Bob Boerner et son épouse Connie, Patsy Casey, Denis Ducatel, John Fawcett, Jean Holt, Jonathan Limpert, Val McIntyre, le docteur Jeffrey Satinover, Ted et Lucy Smith. Ensemble, nous avons parcouru le monde en glorifiant Dieu, nous émerveillant de son pouvoir de guérison et engrangeant des souvenirs merveilleux pour le Paradis.

Merci à mes amis et compagnons de travail dans le ministère de la rédemption sexuelle – *Exodus International* à San Rafael, en Californie; au pasteur Andy Comiskey et à son équipe de *Desert Streams*, à Los Angeles; au pasteur Michael Lumberger et à son équipe de *Dunamis Ministries*, à Pittsburgh; et à Katherine Allen et à son équipe de *Sought Out Ministries*, à Virginia Beach – pour une unité en Christ qui proclame que Jésus pardonne et guérit l'homosexualité.

Merci aux membres de la Faculté, aux étudiants et au personnel de *Trinity Episcopal School for Ministry* à Ambridge, en Pennsylvanie, pour leurs prières, leurs défis, leur soutien, et leur flexibilité face au calendrier de mes déplacements. Au docteur Stephen M. Smith, mon conseiller pendant mes années de séminaire, pour ses encouragements, et à Patricia Miller, qui m'a guidé avec patience dans la rédaction et les corrections de ce livre.

Merci à Hall B. Schell, au pasteur David Brown, et à mon ancien groupe de quartier à Milwaukee pour m'avoir aimé et encouragé au cours de ma période de guérison.

Aux amis chers de par le monde – le pasteur Jim Adkins et sa femme, le pasteur Norman Arnold et son épouse Jackie, le pasteur David Blackledge et Jo, sa femme, Ron et Lin Button, le docteur Stuart et Marilyn Checkley, Cliff et Lyn Davis, Kathleen Demien, le pasteur Larry et Claudia Evans, Jenny Flanagan, le pasteur Joseph Gralington,

John et Susan Le Cornu, Artemis Limpert, Christiane Mack, le pasteur Clay et Mary McLean, Mary Pomrening, le pasteur Gerry Soviar, le docteur Daniel Trobisch, et le docteur Roland Werner et sa femme Elke – qui ont enrichi ma vie par leurs prières, leur amour et leur amitié.

À ceux du monde de l'édition qui ont toujours cru à ce livre – Lila Bishop, mon éditeur, pour son amitié et le temps personnel qu'elle m'a consacré, à Steve Griffith, notre agent pour la collection *Hamewith* de Baker Books, et Jan Dennis, qui m'a encouragé à faire publier ce livre.

À tous ceux et celles que je viens de mentionner,

« Que le Seigneur vous bénisse et vous protège !
Que le Seigneur vous regarde avec bonté
et vous accueille favorablement !
Que le Seigneur vous manifeste sa bienveillance
et vous accorde la paix ! »

Nombres 6. 24-26

Préface

Aimer en vérité est, pour plusieurs raisons, un ouvrage important. Tous ceux, en premier lieu, qui ont besoin d'être libérés ou guéris de leurs névroses sexuelles, le découvriront en lisant ce livre. Il montre un chemin très sûr vers la guérison à quiconque désire l'emprunter.

Aucun livre ne décrit mieux (et ce du point de vue de quelqu'un qui a souffert de désordres sévères) ce qu'implique la volonté d'admettre *les vrais problèmes* ou de reconnaître dans quelle mesure les défenses contre le mal et les carences affectives contribuent à fragmenter la sexualité et à favoriser le développement de l'homosexualité. Mario Bergner décrit sa névrose sexuelle comme une ambivalence envers « le même sexe », l'appelle clairement par son nom, l'homosexualité, montre ce à quoi elle ressemblait et ce qu'il ressentait intérieurement, et indique comment il s'en est sorti. Il décrit aussi son homosexualité comme une réelle confusion symbolique et comment il s'y est pris pour se dégager des symboles malades afin de les remplacer par les symboles sains que le Seigneur lui a donnés. Tout ce qu'il a écrit sur la misogynie (la haine de la femme) est extraordinaire; il explique comme nul autre à quoi ressemble l'ambivalence envers l'autre sexe et le combat nécessaire, en tant qu'homme, pour se libérer de transferts envers les femmes.

L'honnêteté de Mario vis-à-vis de Dieu, de lui-même et des autres est en soi une véritable guérison. Je n'ai jamais vu quelqu'un se dévoiler comme lui. Ainsi, ceux et celles qui ont des besoins semblables y entendront leur propre histoire. Beaucoup se rendront compte, pour la première fois, qu'ils ne sont pas les seuls à éprouver « de tels sentiments », ou à avoir « de tels fantasmes », ou « cette crainte de tomber dans l'abîme du non-être ». Après avoir lu ce livre, plus d'une âme comprendra pour la première fois ce qu'est réellement « l'angoisse de la séparation », et qu'il existe un baume qui cicatrise même les blessures les plus profondes. Dans tout ce que Mario décrit et explique, c'est la joie du Seigneur qui émerge.

Mario a dû pendant longtemps faire face au mal sous sa forme humaine, à la manière dont il naît et s'exprime. Lorsqu'il put identifier le mal qui l'avait tant blessé et lui donner un nom, il n'hésita pas non plus à admettre sa présence en lui-même. Il l'appela par son nom dès qu'il le discerna. Pourquoi, nous demandons-nous, certaines personnes reçoivent-elles tant de guérisons et les autres si peu ? Nous avons la réponse en observant Mario et en lisant son histoire. C'est parce que dès l'instant où il prend conscience de son péché, il le confesse et s'en détourne de toutes ses forces. Il aime ce qui est saint, ce qui est beau, ce qui est juste, ce qui est vrai et sait que ces vertus sont indissociables de la démarche la plus passionnante que nous puissions entreprendre : *mettre de l'ordre dans l'amour.*

Leanne Payne
Pastoral Care Ministries

1

« Choisis ! »

*Le Seigneur le soutient sur son lit de souffrances,
en l'entourant de soins pendant sa maladie.
Quant à moi, je m'adresse au Seigneur :
Fais-moi la grâce de me guérir ;
c'est vrai, je suis coupable devant toi.*

(Psaume 41. 4)

Je me tenais debout dans la salle de radiologie de l'hôpital, m'apprêtant à passer une radio des poumons quand l'infirmière me dit : « Veuillez ôter l'objet métallique que vous portez autour du cou, s'il vous plaît. »

Il s'agissait en fait d'une croix très originale sur laquelle le visage de Jésus avait été gravé. Je me mis à frotter doucement ce précieux cadeau que mes parents m'avaient offert des années auparavant et l'infirmière dut lire la peur dans mes yeux.

« Si nous l'enveloppons dans du papier cache adhésif, vous pourrez la garder pendant la radio », me dit-elle. « Merci », répondis-je.

Ce symbole de Jésus autour de mon cou était le dernier vestige de la foi chrétienne que j'avais autrefois considérée comme une source d'espoir.

Quelques instants plus tard, j'avais regagné ma chambre ; étendu sur mon lit d'hôpital, je me sentais vidé, en proie à la peur alors que je me remémorais les événements des années précédant mon hospitalisation. Au cours des treize derniers mois, ma santé s'était considérablement détériorée. Entre ma première maladie vénérienne en janvier 1982 et mon admission à l'hôpital municipal de Boston (en février 1983), j'avais eu douze symptômes alarmants. Dans mon esprit, ces événements survenant moins de deux ans après mon engagement dans une vie sexuelle délibérément active à New York pointaient dans une seule direction : le sida.

Après cinq jours d'analyses de sang, dont toutes s'étaient révélées négatives, il ne restait qu'une option – une biopsie de la moelle osseuse. Il s'agissait du dernier test possible pour découvrir pourquoi la numération de mes lymphocytes T était si basse. Mon médecin m'avait déjà proposé ce test, mais je l'avais refusé sachant qu'il s'agissait de l'ultime examen utilisé pour diagnostiquer le sida. Je craignais aussi la souffrance qu'il engendrerait. Cependant, n'ayant pas d'autre choix et dans un désespoir total, j'acceptai de subir cette biopsie le lendemain.

Alors que j'étais étendu sur mon lit ce soir-là, je me remis à frotter doucement la croix autour de mon cou. Un nom se forma sur mes lèvres : « Jésus... oh, Jésus. Qu'ai-je fait ? Je t'ai recherché d'abord à quatorze ans, puis de nouveau à dix-huit ans, mais ni la première ni la dernière fois, je n'ai reçu la guérison nécessaire pour me libérer de l'homosexualité. Pourquoi, Seigneur ? Pourquoi certaines personnes viennent-elles à toi et entrent simplement dans la vie de l'Église tandis que d'autres, comme moi, qui ont tant besoin de toi, ne reçoivent aucune aide ? »

Pas de réponse. Mais une vision. Surpris par ce que je voyais, je me redressai sur mon lit d'hôpital. Au début j'ai cru que je devenais hystérique et je me suis dit : « Mario. Ferme les yeux et ça va passer. » Même avec les yeux clos, la vision était toujours là. Je rouvris les yeux, restant assis pour la regarder se dérouler comme un film projeté au pied de mon lit. Deux scènes se jouaient simultanément sur deux écrans suspendus en l'air. Celui de gauche montrait un homosexuel, moi, sur mon lit d'hôpital en train d'être soigné pour le sida. Sur l'écran de droite, je pouvais voir la silhouette de la tête et des épaules du Seigneur, une lumière brillante l'éclairant par-derrière. Puis, l'Esprit du Seigneur dit : « Je veux guérir ta personne tout entière, et pas seulement ton corps. Choisis ! »

Comme la guérison physique était ma seule préoccupation du moment, je ne compris pas vraiment ce que signifiait la guérison de « ma personne tout entière ». Je savais néanmoins que quelque chose d'extraordinairement réel était en train de se passer, et je choisis l'écran montrant le Seigneur. Aussitôt, l'autre écran disparut. J'eus alors l'impression que la chambre d'hôpital tout entière était transportée dans l'écran restant. Je me trouvais dans la présence de Dieu. J'étais bouche bée.

J'attendis en silence devant lui. Au début, je me demandai si cette présence était un ange. La lumière venant de derrière était tellement

éclatante qu'elle m'empêchait de fixer mon regard sur le visage. Mais je suis maintenant convaincu que l'être présent dans ma chambre était réellement Jésus. Après un temps qui me sembla interminable, l'Esprit du Seigneur m'amena à intercéder pour moi-même. Il me prit les mains et me conduisit à prier avec imposition de mes propres mains sur mon corps. Je m'endormis, une main posée sur l'autre près de ma clavicule gauche.

Une fois endormi, je me mis à rêver d'une jeune fille que j'avais connue à l'université de Milwaukee (à cette époque, je m'étais souvent pris à penser que si j'avais été hétéro, elle représentait le genre de fille que j'aurais aimé épouser). Dans ce rêve, nous étions mariés. Quelques mois plus tard, quand Jésus commença à me guérir de ma névrose homosexuelle, ce rêve me revint souvent à l'esprit. Je l'interprétei comme une promesse de Dieu, signifiant qu'un jour je désirerais une femme et aurais envie de l'épouser.

Tôt le lendemain matin, l'infirmière entra et me fit une dernière prise de sang avant la biopsie de la moelle osseuse. Plusieurs heures s'écoulèrent. Puis, mon médecin, un jeune interne, entra dans ma chambre. Perplexe, il me dit que la dernière analyse sanguine avait révélé une augmentation surprenante de mes globules blancs. En conséquence, il décida de repousser la biopsie jusqu'à ce qu'une nouvelle numération des lymphocytes T soit faite quelques jours plus tard. Je sus alors que j'avais réellement reçu une guérison de Jésus !

Après cinq autres jours d'observation, je pus quitter l'hôpital de Boston. Mon médecin était sidéré. Je me souviens encore de l'étonnement sur son visage, de son front plissé, pendant qu'il hochait la tête, attribuant ma récupération miraculeuse à la nature du virus non diagnostiqué qui m'avait attaqué.

Le médecin qui me suivait me demanda de revenir huit jours plus tard pour une visite de contrôle. Cette fois, il avait fait venir le médecin chef. Ensemble, ils examinèrent mon dossier médical ainsi que l'effondrement alarmant de mon immunité qui avait valu mon hospitalisation. Complètement stupéfait, ce jeune interne raconta à son chef, plus âgé et expérimenté, que j'avais déjà repris mon travail et que j'étais également retourné à la gymnastique.

Quand je choisis la vie durant ma vision à l'hôpital, Dieu me guérit de ma maladie physique. Toutefois, je ne me rendais pas tout à fait compte que je venais de m'engager sur une route qui m'amènerait à renoncer complètement à l'homosexualité. Je n'avais pas la moindre

idée qu'en disant oui à Jésus, il allait transformer radicalement ma vie dans ses moindres détails. Je savais simplement que je désirais tout ce qu'il avait à me donner. Je prie que ceux et celles qui lisent ce livre puissent également dire « oui, Jésus » et recevoir ses dons dans toute leur beauté.

Dans la paume de la main de Dieu

Quand je suis venu à Jésus-Christ pour la première fois, à quatorze ans, j'ai éprouvé un bonheur éperdu à l'idée de la vie éternelle et j'étais plein d'espérance quant à mon avenir. Je ne parvenais pas à donner un nom aux désirs sexuels confus qui se développaient en moi, mais je savais qu'il y avait quelque chose de terriblement désordonné au fond de mon être. Malheureusement, l'église que je fréquentais n'était pas armée pour apporter la guérison dont j'avais si désespérément besoin. Ses dirigeants ne comprenaient pas comment Jésus peut restaurer la sexualité d'une personne et guérir de profondes blessures émotionnelles.

Dieu était toutefois présent dans cette communauté fondée sur l'autorité de la Bible. Durant l'année où j'ai fréquenté cette église, il y eut de nombreuses transformations positives dans ma vie. En adoptant les enseignements moraux chrétiens et une vision biblique du monde, je commençai à trouver que la vie obéissait à des règles qui avaient un sens. Grâce à une série d'enseignements profonds donnés par le pasteur principal sur le Sermon sur la montagne, je devins aussi plus bienveillant et affectueux en dépit des dures réalités de la vie à la maison.

Au cours de cette même année, je tombai sur le mot *homosexuel* en lisant une revue. Je pouvais maintenant donner un nom aux pulsions sexuelles qui surgissaient de manière incontrôlable en moi. En continuant à écouter les prédications de cet excellent pasteur, je pris plus nettement conscience du fait que l'homosexualité était incompatible avec le christianisme. Comme « l'homosexuel » en moi se développait beaucoup plus rapidement que « le chrétien », je décidai de cesser d'aller à l'église. Je continuai néanmoins à croire en Jésus et à vivre en observant les préceptes chrétiens que l'on m'avait inculqués.

Pendant les trois années suivantes, je vécus silencieusement la déchirure entre mes penchants homosexuels et le christianisme. Au plus profond de moi-même, je craignais que si l'homosexualité en moi devenait plus forte que ma foi chrétienne, je devrais en conclure que le

christianisme était assurément une religion aux attentes irréalistes, aux promesses vaines et aux espoirs fallacieux. Pendant cette période, mon désir de vivre conformément aux préceptes chrétiens commença à s'étioler.

À dix-huit ans, j'entendis le témoignage remarquable d'un ancien prêtre satanique converti au christianisme, et ma foi connut un nouvel élan. Je me mis à penser que si Jésus pouvait libérer un homme comme lui, il pourrait sûrement faire de même pour moi. Je décidai cependant de ne pas retourner à l'église, de crainte de n'y trouver aucun secours. Je priai secrètement pendant six mois, demandant à Dieu de me diriger vers un endroit où je trouverais la guérison de l'homosexualité. J'appelai même *l'Association des psychologues américains* pour avoir le nom d'un spécialiste. Comme je n'avais pas les moyens de me payer la thérapie et que je ne pouvais demander l'argent nécessaire à mes parents, je ne pris jamais de rendez-vous. Ma foi renouvelée déclina rapidement. (J'ai découvert depuis cette époque que la plupart des tentatives isolées de nouveaux chrétiens échouent quand ils ne trouvent pas d'église où s'ancrer.) N'ayant pas d'autre choix devant moi, je commençai à accepter mes penchants homosexuels comme faisant partie de moi-même.

À la veille de mes dix-neuf ans, à l'automne 1977, j'entrai à l'université du Wisconsin, à Milwaukee et y suivis des cours d'art dramatique. J'y rencontrai beaucoup d'homosexuels, hommes et femmes, intelligents et créatifs, ayant une direction et un but dans leurs vies. D'une manière ou d'une autre, ils en étaient arrivés à accepter leur préférence sexuelle. Au cours de ma première année dans cette université, j'eus un professeur ouvertement homosexuel et qui était également très convaincu de mes talents d'acteur et de chanteur. Plus j'avais de contacts avec ces homosexuels, plus je sentais une sorte de « parenté » avec eux. J'avais les mêmes pulsions sexuelles qu'eux, à cette différence près que je gardais les miennes secrètes, alors qu'ils étaient complètement ouverts au sujet des leurs.

À vingt et un ans, j'ai déménagé pour aller m'installer à New York après avoir passé avec succès une audition pour faire du théâtre. C'est à ce moment-là que je suis sorti complètement « du placard » et que j'ai commencé à me considérer ouvertement et librement comme « gay ». Pour la première fois de ma vie, je disais la vérité sur mon orientation sexuelle. J'en ressentis un sentiment de liberté comme jamais auparavant. La vérité, même relative à notre propre iniquité, permet de lever

le fardeau que sont les masques que nous continuons à porter. Je ne mis pas longtemps à m'identifier complètement à mon homosexualité. J'étais gay et me prenais peu à peu à en éprouver une certaine fierté.

Chose étonnante, je retrouvai, en arrivant à New York à l'automne 1980, le même professeur de l'université du Wisconsin qui avait été si encourageant à mon égard et était également venu s'installer à New York. Son ami et lui avaient été engagés pour enseigner dans le cours d'art dramatique auquel je m'étais inscrit. Mon amitié pour ces deux hommes grandit et ils devinrent mes mentors. Ils se montrèrent sincèrement et affectueusement concernés par la direction que prenait ma vie et me déconseillèrent de me plonger dans le milieu superficiel et narcissique des bars gays. Ils m'encouragèrent plutôt à faire quelque chose de ma vie. Si étrange que cela puisse paraître, je reçus d'eux un peu du soutien, de l'estime et des encouragements que j'avais vainement souhaités et attendus de la part de mon père. Il y avait chez ces deux hommes beaucoup de bonnes choses.

Cette année-là, je passai Noël à New York avec des amis. La veille de Noël, certains d'entre nous, dont la plupart étaient gays, décidèrent d'aller à l'église. Sachant qu'un groupe d'homosexuels masculins et féminins ne serait guère bienvenu dans la plupart des églises, je téléphonai à un réseau gay pour y obtenir l'adresse d'une église acceptant les homosexuels. On nous indiqua un service de louange liturgique pour gays parrainé par une église d'une dénomination traditionnelle située près d'Union Square.

Nous assistâmes, mes amis et moi, à l'office de minuit. La musique était de toute beauté et l'assistance se composait de nombreux couples gays qui se tenaient affectueusement par le bras. Quand vint le moment de la prédication, le sermon du pasteur porta sur l'homosexualité — et non sur Jésus. Il n'avait fait qu'une référence passagère à la naissance de Jésus lors de la lecture de l'Évangile. Les rares passages de la Bible auxquels il se référa furent mis au service du thème principal de son sermon — être gay. Sa prédication était dénuée de la vérité objective des sermons auxquels j'avais été habitué dans l'église interdénominationnelle que j'avais fréquentée dans mon adolescence. Ayant entendu la bonne version, je reconnus la contrefaçon. Je quittai l'office plus convaincu que jamais que l'homosexualité et le christianisme étaient incompatibles.

À la fin de ma première année à New York, mes deux professeurs/mentors bien aimés m'annoncèrent qu'ils allaient s'installer à

Boston. Le plus célèbre des deux avait été engagé comme professeur principal dans l'une des universités de Boston. Quand je l'appris, je lui demandai s'il accepterait de me former pour devenir professeur de la méthode de diction dont il était un spécialiste. Il accepta et je laissai tomber mes cours pour aller m'installer à Boston. En raison de l'excellente réputation professionnelle de ces deux hommes qui m'avaient formé, je fus engagé pour enseigner à l'Université quand ils décidèrent de quitter Boston l'année suivante.

À Boston, je plongeai de plus en plus dans le style de vie gay. Je ne tins pas compte des conseils de mes professeurs et fréquentai régulièrement les bars gays. Une activité sexuelle effrénée et la consommation de drogue et d'alcool, à laquelle je n'aurais jamais songé quelques années auparavant, devinrent partie intégrante de ma vie. Il y eut cependant un coin de ciel bleu au cours de cette période : mon amitié avec une femme, gay elle aussi. Quand je fus hospitalisé à Boston, Shauna vint me voir chaque jour et m'entoura de son affection. Par elle, je rencontrai de nombreuses lesbiennes de la communauté de femmes, politiquement très active, de la ville voisine de Cambridge. L'une d'elles, qui faisait partie des dirigeantes d'un mouvement politique gay du Massachusetts, dit en plaisantant que le jour de mon anniversaire devait être déclaré jour férié national.

Un soir d'automne, après avoir dîné à Harvard Square, Shauna et moi sommes allés nous promener dans les rues bordées d'arbres de Cambridge. Au loin, nous avons aperçu le clocher en briques rouges d'une église. En nous approchant, nous avons entendu un chœur de chanteurs noirs entonner à pleins poumons un cantique sur le sang de Jésus. La musique était si prenante que nous nous sommes arrêtés devant l'église pour écouter. Plus la chorale chantait, plus nous étions attirés vers la porte. Comme l'aurait fait une brise légère avec deux feuilles mortes, le cantique nous a délicatement poussés à entrer dans l'église et à nous asseoir sur un des derniers bancs.

Quand le chant fut terminé, un jeune prédicateur noir donna un message sur la puissance de Dieu. Pendant sa prédication, il faisait les cent pas dans l'allée centrale ; il enjamba même quelques bancs. Je craignais qu'il ne vînt vers nous. Nous étions les deux seuls Blancs. Je nous imaginai comme deux tâches blanches disgracieuses sur une magnifique robe du soir en velours noir. À mon grand soulagement, le prédicateur ne s'approcha pas de nous. Pendant tout son sermon, les gens punctuaient ses phrases par des « Amen » et « C'est vrai ! »

Quand il eut fini, l'assemblée entonna plusieurs puissants cantiques de louange. Cette petite église était remplie de la présence de Jésus. Shauna, comme moi, était sans voix. J'étais au bord des larmes. Cela faisait longtemps que je n'avais pas ressenti la présence de Dieu.

Fuyant toujours le Seigneur, je murmurai à Shauna d'une voix étouffée : « Sortons d'ici avant la fin de l'office. » Une fois dehors, nous retournâmes en silence à Harvard Square, et le son de la musique venant de l'église s'estompa. Lorsque nous ne l'entendîmes plus, Shauna brisa le silence : « Mario, la lesbienne juive que je suis vient de ressentir la présence de Jésus dans cette église. » Elle avait les larmes aux yeux. D'une voix très faible, je répondis : « Moi aussi. »

Arrivés à Harvard Square, nous nous séparâmes. Je pris le train et Shauna rentra chez elle à pied. Nous n'en reparlâmes plus jamais. Dès octobre 1982, les dures réalités de la vie gay devinrent plus évidentes pour moi. Cela faisait quatre ans que je vivais ouvertement en homosexuel. Mon sentiment initial de soulagement, la joie « d'être sorti du placard », ainsi que la fascination exercée sur moi par le style de vie gay s'étaient dissipés. Je commençais à voir les aspects affreux de ce genre de vie — l'obsession de la jeunesse dans la communauté gay, les maladies sexuellement transmissibles pour lesquelles j'étais régulièrement soigné, les ruptures dévastatrices avec les amants, et les débuts de la crise du sida. Ces nuages sombres de la réalité surgissaient au-dessus des fausses promesses de bonheur et de liberté tendues aux jeunes gens encouragés à accueillir l'homosexualité.

Pendant cette période, les souvenirs de mon passé chrétien me remplissaient d'un sentiment douloureux. J'avais l'impression d'être une rivière dans laquelle circulaient deux courants opposés — l'un que je montrais au monde, mon identité homosexuelle, et l'autre, le chrétien, qui restait caché profondément en moi. À mesure que cette souffrance augmentait, je me sentais de plus en plus désemparé et déprimé, et pourtant, extérieurement, je continuais à me conformer à l'image politiquement correcte de l'homosexuel « bien dans sa peau ». Je commençais à croire que l'espoir que j'avais jadis connu en Christ était faux, qu'il ne s'agissait de rien d'autre que d'un sentiment tribal bon marché. Une chose cependant empêcha ce courant chrétien caché au fond de moi de cesser de couler : je croyais toujours que Jésus était Dieu. Pour cette raison, je continuais à me culpabiliser de ne pas vivre selon les normes chrétiennes. De plus, je m'adressais par moments à Jésus, sans toutefois prendre la peine d'attendre sa réponse.

Un soir, très tard, revenant d'un bar gay, je montais l'escalier de mon immeuble tout en parlant à Jésus à voix haute. J'étais un peu perturbé car j'avais toujours eu le sentiment que Dieu veillait sur moi malgré mon choix pour un style de vie qui était de toute évidence contre sa volonté. D'une voix soûle, je criai à Dieu : « Je me porterais mieux si tu me laissais tranquille, et je pourrais enfin vivre ma vie sans être assailli par cette culpabilité chrétienne qui me colle à la peau depuis mon adolescence. » À ce moment-là, un verset de la Bible fit irruption dans mes pensées : « Je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai jamais » (Hébreux 13. 5).

Arrivé au troisième étage, je décidai que, puisque Dieu ne voulait pas me laisser tranquille, je ferais mieux d'essayer de le quitter définitivement. Cette idée ne m'avait jamais effleuré. Je m'arrêtai devant les portes du couloir menant à mon appartement et dis à Jésus : « C'est fini. Je te quitte dans cet escalier, et quand j'aurai franchi ces portes, je serai libéré pour toujours de ta présence et de ce sentiment de culpabilité. »

Je franchis les portes et entrai dans le couloir ; c'est alors que mes yeux s'ouvrirent et je vis littéralement des centaines de démons se précipiter sur moi. Jamais encore je n'avais vu quelque chose de semblable, mais je savais ce dont il s'agissait. Terrifié, je retournai en courant vers l'escalier, fermai les portes derrière moi, et dis : « Je ne parlais pas sérieusement, Seigneur. Je ne veux pas te quitter ; je préfère souffrir avec toi que souffrir sans toi. »

D'une main hésitante, j'ouvris les portes et jetai un coup d'œil dans le hall. Ne voyant rien, je m'avançai avec précaution jusqu'à mon appartement. Une fois à l'intérieur, je fermai la porte à clé, me couchai et tentai d'oublier ce qui venait de se passer.

Cet incident m'apprit que Dieu ne nous impose pas sa volonté, pas plus qu'il ne nous retient en otage. Il porte chaque croyant dans la paume de sa main, et bien qu'il promette de ne jamais nous abandonner, nous sommes libres de choisir de quitter ce lieu sûr. De surcroît, Jésus nous enseigne dans la Bible que son Père et lui fortifient le croyant dans sa foi et qu'aucune force extérieure, si puissante soit-elle, ne peut nous arracher de sa main.

Je leur donne la vie éternelle ; jamais elles ne périront et personne ne pourra les arracher de ma main. Mon Père, qui me les a données est plus grand que tous et personne ne peut arracher qui que ce soit

de la main du Père (Jean 10. 28-29).

Dieu dans un bar pour homosexuels

Outre mes fonctions d'enseignant à temps partiel, j'étais serveur dans un restaurant d'un hôtel *Marriott*. Un soir, quelques semaines plus tard, ayant terminé mon travail au restaurant, je pris le métro pour Copley Square. Je m'arrêtai au milieu du parc en face de l'église de la Trinité — un bâtiment gigantesque et magnifique. Levant les yeux vers le ciel étoilé, je me demandai : « Où est Dieu ? » Laissant l'église derrière moi, je poursuivis mon chemin à travers Copley Square, passai derrière la tour John Hancock et suivis une rue étroite et mal éclairée menant à un bar gay que je fréquentais souvent.

Une fois à l'intérieur, je me dirigeai vers le bar principal et commandai une « vodka martini on the rocks ». Tout en sirotant mon cocktail, je jetai un coup d'œil circulaire sur tous les hommes présents dans le bar. Une centaine de corps masculins vibrait sur la piste de danse au rythme d'une chanson de Michael Jackson. L'odeur âcre de la transpiration remplissait l'air. Un petit Sud-américain grassouillet armé d'un énorme éventail interprétait une danse que j'imaginai originaire d'Amérique latine. La piste était bordée sur deux côtés par de longs gradins en forme de bancs et recouverts de moquette. Des baffles gros comme des réfrigérateurs à chaque bout des gradins beuglaient de la musique. À une extrémité, la salle donnait sur un autre bar moins vaste. Cette pièce était remplie de petites tables entourées de chaises, et les hommes qui n'aimaient pas danser s'y entretenaient en hurlant, tant la musique était forte. Des tables de billard se dressaient dans un autre coin où s'assemblaient de jeunes Noirs et Sud-américains. Un de mes amis avait coutume d'appeler cette partie du bar « Swoozie Land ¹ ». C'était une allusion un tant soit peu raciste.

Le bar était soutenu par des piliers fictifs créés par la fumée de cigarette prise au piège des solides rais de la lumière émise par de petits plafonniers puissants. Dans les nombreux recoins sombres se cachaient les homosexuels plus âgés, les yeux vitreux et vides. Ils regardaient avec désespoir les jeunes gens assis au bar. Les plus jeunes, moi y compris, les appelaient les « trolls ² ». C'étaient des créatures subhumaines qui ne voyaient jamais la lumière du jour. Ils vivaient la nuit, se nourrissant des souvenirs de leur jeunesse disparue. Il y avait même des bars spéciaux pour trolls, appelés les « salles à rides ». Mon ami Bob et moi y allions parfois pour divertir les trolls en chantant autour

du piano des airs de comédies musicales de Broadway.

Ce soir-là, le regard vitreux et désespéré des trolls m'attrista. Tout en buvant ma vodka martini, je pensai : *Dieu doit sûrement aimer ces hommes. Il a certainement un autre plan que ça pour leurs vies.* Puis je me regardai dans le miroir adjacent et me demandai : *Mes yeux seront-ils un jour aussi sombres et vides que les leurs ?* Des paroles de la Bible me traversèrent l'esprit : « Les yeux sont comme la lampe du corps : si tes yeux sont en bon état, tout ton corps est éclairé ; mais si tes yeux sont mauvais, tout ton corps est dans l'obscurité. Si donc la lumière qui est en toi n'est qu'obscurité, comme cette obscurité sera noire ! » (Matthieu 6. 22,23).

Je me sentis envahi au plus profond de moi-même par un sentiment de vide et commençai à sombrer dans le désespoir. Alors, au-dessus de moi, j'entendis une voix me dire : « Tu vas m'aider à délivrer ces gens. » Pensant qu'il s'agissait d'une remarque sardonique de mon ami Bob, je me retournai, m'attendant à le trouver debout derrière moi et à le voir arborer son sourire de farceur. Mais il n'était pas là. *Oh non*, pensai-je, *je commence à entendre des voix.* Je commandai aussitôt une autre vodka martini.

Mon second verre à la main, je quittai le bar principal et m'acheminai vers la piste de danse bondée. Essayant d'étouffer cette voix indésirable, je m'assis sur l'un des gradins recouverts de moquette, juste à côté d'un grand haut-parleur. Mes oreilles martelées par la musique, j'entendis à nouveau la même voix, mais plus clairement que la première fois : « *Tu vas m'aider à délivrer ces gens.* » Je sus que c'était la voix de Dieu. Et un sentiment de terreur me saisit.

Je posai mon verre de martini sans l'avoir consommé et décidai de partir. C'est alors que la musique s'arrêta. Au moment où je m'apprêtais à traverser la piste de danse pour me diriger vers la sortie, chaque homme présent sur la piste fit un pas en arrière pour me laisser passer ; c'était comme la séparation des eaux de la Mer Rouge. Dehors, un taxi attendait. Ouvrant la portière du passager, le chauffeur me lança familièrement : « Tu veux que je te dépose quelque part, mon pote ? » « Oui. »

Il me reconduisit chez moi. En entrant dans mon appartement, je m'empressai de chasser tout cela de mes pensées et m'endormis.

Le lendemain au petit-déjeuner, je me remis à réfléchir à ce que j'avais entendu dans le bar. Essayant de rationaliser cette expérience, je décidai que le mélange de fatigue et de vodka avait eu raison de moi.

« Pourquoi Dieu me parlerait-il ? » me demandai-je. Il ne l'avait encore jamais fait. Alors, pourquoi maintenant ? Le christianisme était du passé pour moi. Pendant des années, j'avais été pris dans l'étau du conflit homosexualité–christianisme. Cet épisode douloureux de ma vie était maintenant terminé, et j'étais tout juste parvenu à préserver ma santé émotionnelle et mentale. Pour moi, la religion, c'était fini.

Mais c'était sans compter sur l'amour inexorable, irrésistible de Dieu. Il continua patiemment à agencer les circonstances de ma vie pour me montrer les conséquences de la voie que j'avais choisie. Au fur et à mesure qu'un nouveau symptôme du sida faisait son apparition, ma peur et mon désespoir augmentaient. Il me devint de plus en plus difficile de m'accrocher à l'illusion de plénitude que me proposait l'utopie gay. Finalement, au cours de cette nuit fatidique à l'hôpital de Boston, je capitulai dès que Jésus me proposa de choisir. Je pris sa main et me mis à marcher hors des ténèbres vers sa lumière et l'incroyable liberté qu'il m'offrait.

La voie de la repentance

Après mon départ de l'hôpital, je téléphonai à ma sœur Annelise à Milwaukee et lui racontai ma miraculeuse guérison physique. Annelise avait beaucoup fait pour me conduire à Christ quand j'étais adolescent. Lorsque je repris contact avec elle après mon séjour à l'hôpital, elle suivait un cours pour adultes chrétiens organisé par son église sur le thème de *la restauration de l'intégrité personnelle par la prière de guérison*. Leanne Payne en était l'oratrice principale.

Quelques semaines plus tard, Annelise m'écrivit une longue lettre qu'elle avait intercalée dans les pages d'un exemplaire du livre de Leanne Payne, *L'image brisée*. Comme j'étais ouvert à la puissance de Dieu pour qu'il me guérisse physiquement, elle se dit que le moment était venu de m'informer que par la même puissance il pouvait guérir ma sexualité. Mais je n'étais pas encore prêt à accepter ce genre de commentaire.

Dès que je reçus le paquet, j'ouvris le livre de Leanne Payne à la page de la préface et lus le premier paragraphe où elle définit l'homosexualité à la fois comme une névrose et un problème. Estimant que j'étais un homosexuel bien dans sa peau, j'en fus offensé. Je rangeai le livre sans avoir trouvé la lettre d'Annelise coincée entre deux pages.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Survint un week-end où je me retrou-

vai seul et fortement enrhumé. Comme j'avais été sur le point de m'entendre dire que j'étais atteint du sida, un simple rhume suffisait à me faire paniquer complètement. Alors que j'étais là sur mon canapé, enroulé dans plusieurs couvertures et rempli d'inquiétude, je me souvins du livre, mais n'arrivais pas à me rappeler où je l'avais mis.

Je cherchai un bon moment avant de remarquer un coin du livre dépassant du dessus de mon armoire. Je tendis le bras pour le prendre, mais il tomba et la lettre d'Annelise s'en échappa.

Sa lettre était tellement remplie d'amour pour moi qu'elle prépara mon cœur à lire le livre de Leanne. Dans sa lettre, ma sœur m'expliquait que Dieu était présent pour moi à tous les moments de ma vie, même à tous mes instants passés, comme si c'était aujourd'hui, parce que Dieu est hors du temps ; le temps est une créature. Par conséquent, Dieu peut guérir toutes les blessures, quelle que soit l'époque où elles nous ont été infligées. De ce fait, nous ne sommes pas liés sans espoir par ces blessures et péchés du passé qui continuent à nous influencer dans nos vies d'adultes. Annelise me demanda ensuite de lui pardonner de n'avoir peut-être pas su agir envers moi avec amour et de m'avoir jugé pour mon homosexualité. Ce fut là sans doute le facteur clé qui me motiva à lire le livre de Leanne Payne.

J'eus beaucoup de mal à lire *L'image brisée*. Je ne voulais pas croire aux guérisons qui y étaient citées, parce que je n'avais pas encore envie d'abandonner le style de vie homosexuel. Je savais certes que Jésus m'avait guéri physiquement quelques mois plus tôt, mais j'étais toujours pris au piège de ce mensonge actuellement en vogue qui affirme que l'homosexualité est un style de vie optionnel, et non une névrose nécessitant une guérison. Cependant, les vérités puissantes contenues dans le livre se frayèrent un chemin en moi : tout le monde porte des blessures provenant de relations brisées, avec Dieu, avec les autres, avec soi-même. Il n'y a pas de guérison sans la croix de Jésus. C'est par ses meurtrissures que nous pouvons connaître le pardon.

J'avais vécu beaucoup de relations blessantes dans ma vie, mais l'une d'elles était plus marquante que les autres – celle avec mon père. La profondeur de la blessure que je ressentais dans ma relation avec lui était telle que j'avais l'impression qu'il était une sorte de présence ténébreuse observant le moindre de mes mouvements, alors que plus de mille cinq cent kilomètres nous séparaient. M'appuyant sur les exemples contenus dans *L'image brisée*, je décidai de me mettre à prier tous les jours et de demander au Seigneur de m'indiquer tous les évé-

nements passés concernant mon père qui nécessitaient que je pardonne ou que je sois pardonné. Les souvenirs surgirent en masse, les uns après les autres. Certains étaient trop pénibles à affronter, mais je me surpris à faire des prières de « guérison des souvenirs » comme celles décrites dans *L'image brisée*. Jamais je n'aurais pu imaginer que cette sorte de prière me conduirait en fin de compte à me repentir de l'homosexualité en tant que péché, ni à en rechercher la guérison en tant que névrose. Je croyais que j'étais simplement en train de prier pour être libéré des influences négatives du passé qui continuaient à affecter ma vie.

En priant ainsi régulièrement pour la première fois depuis des années, je me rendis compte que non seulement Jésus était en train de me parler, mais qu'il essayait de donner une nouvelle orientation à ma vie. Ce fut au cours d'une prière que j'entendis Dieu me dire d'accepter un poste de professeur dans une petite université de l'Ohio et de refuser une offre de travail à Montréal. En moins de six mois je quittai Boston, mes amis homosexuels et la vie nocturne gay, pour me retrouver à Kettering dans l'Ohio.

Au cours de ce premier trimestre à l'université de Wright, je succombai à la solitude. Je n'avais guère l'occasion de rencontrer d'autres homosexuels, et mes amis gays de la côte est me manquaient. Vers la fin du trimestre, je me sentis déprimé. Je commençais à prendre conscience que Dieu me demandait également de choisir entre lui et l'homosexualité. Pour la première fois de ma vie, je pensais sérieusement que l'homosexualité pouvait être inversée par la foi en Jésus-Christ. Jusqu'alors, en raison de mon engagement dans la pensée « politiquement correcte » qui caractérise le style de vie homosexuel, je ne m'étais jamais donné la liberté de croire en une telle éventualité (il est tout à fait surprenant de constater que ceux qui s'enorgueillissent d'être « politiquement corrects » ne tolèrent ni chez eux ni chez les autres la liberté intellectuelle nécessaire pour explorer toutes les voies envisageables, comme la guérison de l'homosexualité). Il ne se passait pas de jour sans que je ne pense à la guérison physique miraculeuse que Jésus avait opérée en moi plusieurs mois auparavant.

À l'approche des vacances d'hiver, Annelise m'appela. C'était pour me dire que Leanne Payne allait reprendre son cours sur la restauration de l'identité personnelle dans son église à partir du premier dimanche de décembre. « Mario, serais-tu prêt à suivre le cours quand tu seras ici pour les vacances ? » J'hésitai et finalement, je dis :

« Oui. » Elle répondit : « Tant mieux, car je t'ai déjà inscrit. »

J'étais plein d'appréhension quand le jour du premier cours arriva. L'église louait la salle d'une école élémentaire à l'est de Milwaukee pour ses réunions. Alors que je m'approchais de l'entrée de la salle, la peur et l'angoisse m'étreignirent si violemment que j'en eus la nausée.

« Oh, Jésus, aide-moi », priai-je. À ma surprise, une image se présenta à moi. Je vis une grande poubelle sans couvercle remplie de déchets en train de se décomposer. Tandis que je poursuivais ma prière, je vis le couvercle de la poubelle commencer à recouvrir ces immondes sombres et puantes. Seule une petite partie du rebord restait découverte. Je sentis que Dieu m'assurait qu'il soulèverait seulement les questions auxquelles je pourrais faire face pendant le cours. En fait, je craignais de m'effondrer complètement au cas où tout ce que j'avais refoulé remonterait à la surface simultanément. Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui que je commençais à baisser ma garde et à accepter le fait que l'homosexualité était une névrose. Des émotions et une dépression qui avaient été refoulées pendant des années resurgirent peu à peu. J'étais au bord d'une dépression nerveuse.

Quand j'entrai dans la salle, Leanne avait déjà commencé son cours. Annelise m'avait gardé une place sur l'un des derniers rangs et me fit signe. Une fois assis, je jetai un coup d'œil autour de moi : c'était un vieux gymnase. Leanne enseignait sous un panier de basket qui avait été replié vers le plafond. Elle portait un corsage blanc et une jupe noire toute simple. Elle avait jeté sur ses épaules un châle superbe à mailles lâches qui avait l'air d'être fait main. Je me mis à l'écoute de ce qu'elle disait au moment précis où, avec une joie authentique, elle commençait à lire le Psaume 139. Elle insista tout particulièrement sur les versets 13 - 16 :

C'est toi qui as créé ma personnalité, qui m'as tissé dans le ventre de ma mère. Seigneur, merci d'avoir fait de mon corps une aussi grande merveille. Ce que tu réalises est prodigieux, j'en ai bien conscience. Mon corps n'avait pas de secret pour toi, quand tu me façonnais en cachette et me tissais dans le ventre de ma mère. Quand j'y étais encore informe, tu me voyais ; dans ton livre tu avais déjà noté toutes les journées que tu prévoyais pour moi, sans qu'aucune d'elles ait pourtant commencé.

Elle fit alors une pause, puis ajouta : « Mes chers amis, Dieu le

Père vous connaissait bien avant que vous ne veniez au monde. Il prend un très grand plaisir à être au milieu de son peuple. Il s'est particulièrement réjoui de venir à nous en s'incarnant par son fils Jésus. Dieu est présent dans tous les souvenirs douloureux qui vous ont façonnés. Il est présent pour guérir chaque blessure qui a marqué votre vie. » Je savais que ce que j'entendais était la vérité, tout aussi sûrement que j'avais appris qu'un et un font deux quand j'étais à l'école primaire. Mes yeux se remplirent de larmes, et j'eus la gorge serrée en refoulant la douleur qui tentait de s'échapper de moi.

À partir de là, la douleur devint si intense que je n'entendis pour ainsi plus ce qui se disait. Tandis que Leanne poursuivait son enseignement, je saisisais un mot par-ci par-là, qui pénétrait chaque fois profondément en moi. La plupart du temps, cependant, tout ce que je percevais se résumait ainsi : « Bla, bla, bla, bla, *père*. Bla bla bla, *pardon*. Bla, bla, bla, *la croix de Jésus*. » En moi-même, je pensais : « Est-ce que cette femme est en train de faire une salade verbale, ou est-ce que c'est moi qui ne comprends rien ? » Je sais maintenant, rétrospectivement, que le mécanisme de survie du déni me permit ce jour-là d'entendre uniquement ce que mon âme pouvait accepter.

Leanne nous encouragea tous à commencer un journal de prière, ce que je fis. Elle nous conseilla de noter toutes nos pensées devant Dieu, de converser avec lui, puis d'attendre la parole de guérison qu'il prononcerait. Voici ce que j'écrivis pour la première fois dans mon journal de prière :

Le 7 décembre 1983

J'éprouve une certaine appréhension à vouloir changer en moi ce qui s'est développé si naturellement au cours de mon évolution jusqu'à l'âge d'homme. Bien que ceci puisse passer pour de la rhétorique politique défensive progay, je dois avouer que c'est ce que je ressens réellement en moi.

Mais avant et par-dessus tout, ce qui prime, c'est ma foi en Dieu, Jésus et le Saint-Esprit. Et je le répète : « Ma foi ne repose pas sur l'hypothèse que Dieu va me changer ; c'est plutôt parce que j'ai la foi que je peux envisager la possibilité qu'il le fera. »

Je n'étais toujours pas convaincu qu'il soit possible de guérir de l'homosexualité, mais j'en étais arrivé à un point dans ma relation avec Dieu où je ne pouvais plus le rejeter. Jamais plus je ne vivrais sans

lui. S'il voulait me débarrasser de mon homosexualité, j'étais prêt à le laisser agir. J'acceptai donc de faire tout ce qu'il me demanderait dans ce but. Et je fus honnête avec lui. En moi-même, je savais que j'aimais être gay. J'appréciais la camaraderie du style de vie gay et les gratifications voluptueuses que m'apportaient les rencontres homosexuelles. L'homosexualité n'était pas pour moi quelque chose de dégoûtant ; au contraire, c'était la plupart du temps agréable, et j'inscrivis cela aussi dans mon journal.

Ce séjour à Milwaukee mit en lumière les lieux sombres de mon passé – des recoins dans lesquels se cachaient de nombreux souvenirs d'enfance douloureux, que je m'étais efforcé de nier. Je commençai à me demander : « Si ces souvenirs douloureux ont joué un rôle important pour façonner ma sexualité, dans quelle mesure l'homosexualité est-elle naturelle ? » Au cours de ce mois de décembre, je pris des décisions pour faciliter la guérison que Dieu cherchait à opérer en moi. Je cessai même de m'adonner à des fantasmes sexuels et refrénaï la masturbation qui allait de pair, tout cela au prix d'efforts immenses et de prières.

De retour dans l'Ohio pour le nouveau trimestre universitaire, je me sentis déprimé. J'eus à affronter non seulement une solitude terrible, mais également toute cette souffrance intérieure non apaisée qui avait resurgi à Milwaukee. Me rappelant vaguement le nom d'une église fréquentée par l'un de mes étudiants, le seul chrétien qui suivait mes cours, je décidai d'assister au culte du soir.

Pendant que j'écoutais le message tout simple de l'Évangile, les raisons du développement de mon homosexualité se cristallisèrent dans mes pensées. Le livre *L'image brisée*, quelques conseils de Dave Brown, le pasteur d'Anelyse, le cours de Leanne Payne, et maintenant ce prédicateur modeste, tout pointait dans la même direction : la croix de Jésus. Il me parut évident que mon homosexualité n'était rien d'autre que ma réaction coupable aux péchés commis à mon encontre et aux blessures que ces péchés avaient infligées à mon âme. L'homosexualité était un mur que mon âme avait dressé pour lutter contre la souffrance. Je compris, pour la première fois, que c'était également un péché nécessitant une repentance. Tout comme le fils prodigue « rentra en lui-même » devant l'auge des porcs (Luc 15. 17), moi aussi je rentraï en moi-même en affrontant les péchés du passé, les miens et ceux des autres, qui m'avaient façonné.

Quand le prédicateur demanda à tous ceux qui avaient besoin de se réconcilier avec Dieu de venir près de l'autel, je m'avançai, retenant

mes larmes. L'un des pasteurs vint à mes côtés et me souffla : « Savez-vous que votre nom est inscrit dans le Livre de vie de l'Agneau ? »

J'avais la gorge serrée par le chagrin que me causait mon péché. Mon corps tremblait dans la présence de Dieu manifeste en cet endroit. D'une voix étranglée, je lui répondis : « Non, j'ai commis trop de péchés. »

« Cela ne change rien à la réalité du pardon de Dieu; repentez-vous simplement de tous ces péchés. »

Par ces mots, il sut me communiquer la vraie grâce. Les yeux inondés de larmes de chagrin, je me repentis de tous mes péchés, y compris de mon homosexualité.

Alors ce pasteur me dit : « Demandez maintenant à Jésus de vous montrer le Livre de vie de l'Agneau, et vous y verrez votre nom inscrit avec son sang. » Et c'est bien ce que je vis ! Cette image de mon nom, Mario Bergner, écrit en lettres rouges dans le Livre de vie pénétra si profondément dans mon âme que des larmes de joie jaillirent du plus profond de mon être. Ce qui suivit ne peut être considéré que comme un miracle.

Le pasteur me demanda : « Voulez-vous être rempli du Saint-Esprit ? »

« Bien sûr », répondis-je. Je ne savais même pas que l'on pouvait demander une chose pareille.

Il fit venir quelques anciens de l'église. Tandis que certains m'imposaient les mains, d'autres maintenaient mes bras levés, et le pasteur se mit à prier : « Seigneur Jésus, viens remplir cet homme de ton Esprit saint. »

Tel un puissant souffle venu du Ciel, le Saint-Esprit descendit dans les profondeurs de mon être. La peur et l'angoisse qui tenaillaient mes entrailles disparurent, et de nouvelles larmes de joie mouillèrent mes yeux. Quelques instants plus tard, les sons d'une langue céleste jaillirent au-dedans de moi. Mes paroles n'étaient que louange et adoration.

En rentrant chez moi ce soir-là, l'angoisse oppressante, la peur brute et le nœud de pensées confuses qui m'avaient tourmenté pendant tant d'années, avaient disparu. J'étais en paix avec Dieu. Mon âme baignait dans la sérénité. Non seulement j'avais reçu le pardon de mes péchés et un puissant baptême du Saint-Esprit, mais j'avais aussi été délivré de la présence de démons qui, en raison de mon péché, avaient élu domicile en moi.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis dix ans, je dormis d'un

seul trait jusqu'au matin. Quand je me réveillai, je me levai lentement, allai dans la cuisine, me fis du café, sortis dans la rue, contemplai le ciel bleu du matin et, toujours rempli d'une paix profonde, je demandai à Dieu : « Tout cela n'est-il qu'un rêve ? »

Ce qui m'arriva au cours de ces onze mois, entre mon hospitalisation à Boston et ma repentance dans cette petite église de l'Ohio, fut l'achèvement de la conversion commencée pendant mon adolescence. Durant cette période, les expériences coupables de ma vie m'amènèrent à toucher le fond. Paradoxalement, Jésus continua, dans sa miséricorde, de me courtiser et de m'attirer vers le royaume de Dieu. Ce furent les onze mois les plus douloureux de ma vie, car pendant cette période Dieu plaça en moi « un cœur brisé et contrit » (Psaume 51. 19) afin que je m'abandonne enfin à lui dans un esprit de repentance.

Un enseignement rabbinique populaire à l'époque de Jésus déclarait : « La repentance est merveilleuse, car elle apporte la guérison au monde³. » Je suis reconnaissant à Dieu de ce qu'il m'a protégé pendant ces onze mois des enseignements insensés qui donnent à toute souffrance intérieure un nom psychologique et omettent d'appeler par son nom celle qui est vraiment péché. « Car le temps viendra où les hommes ne voudront pas écouter le véritable enseignement, mais ils suivront leurs propres désirs et rassembleront auprès d'eux une foule de maîtres qui leur diront ce qu'ils désirent entendre » (2 Timothée 4. 3). Une partie de la souffrance intérieure est liée au désir de l'âme de se libérer du péché. Malheureusement, certaines personnes ne connaissent jamais les grâces et bienfaits qui transforment une vie lorsqu'on se repent profondément et que l'on reçoit le pardon de Dieu.

La repentance au pied de la croix de Jésus est le fondement de la guérison pour toute personne cherchant à être libérée d'un problème qui contrôle sa vie, quel qu'il soit. Elle est le remède dont l'âme a besoin pour commencer à se libérer de la souffrance, car c'est seulement sur cette base que peut intervenir la vraie guérison. La croix de Jésus et la repentance qu'elle exige m'ont donné la capacité de sortir des chaînes de mon passé coupable. Mon identité n'était plus celle d'un homosexuel ; je pouvais maintenant m'embarquer vers de nouveaux rivages et emprunter la voie glorieuse de l'identification à Christ. L'œuvre de guérison que Jésus avait commencé à opérer en moi pouvait désormais se poursuivre jusqu'à son achèvement.

Sortir du déni

Accepter de faire face au mal et au rejet

*Le séjour des morts et l'abîme de destruction sont devant
l'Éternel, à plus forte raison le cœur des humains!*

(Proverbes 15. 11)

Un lourd héritage familial

Mon père est né en Allemagne dans une ravissante petite ville saxonne. Il est le dernier de treize enfants élevés par un père autoritaire et cruel et une mère aimante et soumise. Je n'ai jamais entendu mon père raconter une histoire sur son père qui contînt une parole gentille. Il est évident pour moi que mon grand-père paternel n'a jamais respecté son fils en tant que personne et ne l'a jamais confirmé dans sa masculinité. En conséquence, mon père, à son tour, n'a jamais pu me confirmer en tant qu'homme. Les péchés de mon grand-père à l'encontre de mon père continuent à façonner ce dernier aujourd'hui encore.

Mon père n'est pas encore parvenu à se libérer des effets pervers d'une enfance vécue en Allemagne nazie. Ses croyances personnelles sont entachées des idées antisémites et de suprématie de la race aryenne qu'il a apprises à l'école. De 1945 à 1948, il fut prisonnier de guerre des Américains. Interné dans l'un des nombreux camps américains situés sur les rives du Rhin, il vécut pendant plus d'un an en plein air dans un enclos grillagé, dormant dans un réduit en terre, entendant chaque nuit les cris de centaines de ses compatriotes qui mouraient de faim. Par la grâce de Dieu, il parvint tout juste à s'en tirer. Les Américains le livrèrent ensuite aux Français. Lorsqu'il fut transféré dans un camp de prisonniers de guerre à Soulac, en France, il pesait à peine quarante kilos.

L'éducation que reçut mon père et l'expérience de sa captivité firent de lui un personnage tout à fait à l'opposé de ce que Dieu avait prévu pour sa vie. Les cassures de sa personnalité l'amènèrent à se livrer à des comportements terriblement coupables envers sa famille. Souvent incapable de se contrôler, il se trouvait à la merci de la souffrance, de la haine et de la colère profondément ancrées dans son âme. Je prenais, moi aussi, la même direction, quand Jésus est intervenu et a brisé le schéma qui veut que les péchés des pères soient transmis à leurs enfants (v. Exode 20. 5).

Mon père éprouvait le besoin de contrôler son entourage. Étant donné qu'il ne parvenait pas à traiter les autres comme des personnes respectables, il communiquait avec ses proches comme avec de simples prolongements de sa propre personne. L'amour qu'il nous témoignait n'était pas du genre à nous affermir dans nos qualités, c'était plutôt une affection malsaine. C'était un amour qui ne respectait pas les limites normales entre lui et nous. Il manipulait et contrôlait sa femme et ses enfants au point de nous faire faire des choses qui, selon lui, témoignaient de notre amour pour lui. Ses exigences étaient si confuses et dévorantes que tous ceux qui entraient en contact avec son monde personnel finissaient par se sentir souillés par ses stratagèmes manipulateurs. Je finis par me rendre compte qu'il était impossible de le satisfaire, ou de le convaincre que nous l'ayons jamais vraiment aimé. Désireux de me libérer de ce contrôle écrasant, je quittai la maison pour de bon à vingt ans, exaspéré et rempli d'amertume.

Mon père sait ce que veut dire être à la fois victime et bourreau. Il fut et est encore un homme brisé qui a besoin de l'amour rédempteur de Jésus-Christ. *Après* lui avoir pardonné, j'ai encore lutté pendant des années pour essayer de comprendre son comportement pervers et coupable envers ma mère, mes sœurs et moi. À de rares occasions, il pouvait se révéler doux et gentil, ce que je trouvais encore plus déroutant. Son amour de la nature, du jardinage et des animaux est quelque chose que j'ai rarement observé chez les pères de mes amis d'enfance.

Ma mère a grandi dans une région viticole du sud de la France. Elle était la seconde d'une famille de six filles élevées par une mère distante et froide et un père affectueux, bien qu'alcoolique. Cinq des six filles épousèrent des alcooliques. Ma mère fut l'exception; cependant, les problèmes de mon père égalaient largement ceux d'une personne souffrant d'alcoolisme. Il lui faisait constamment des remarques narquoises et dégradantes pour qu'elle lui reste soumise.

Après la guerre, les Français considérèrent ma mère comme collabo pour avoir mis au monde une enfant mi-allemande, mi-française, ma sœur aînée Maryse. Ils les traitèrent toutes les deux de façon cruelle et dégradante.

Visiblement, ma mère nous aimait, mais, par moments, elle cédait au mal qui était en mon père et négligeait de protéger ses enfants et même d'exercer ses droits élémentaires en tant qu'être humain. Elle trouvait des excuses à la conduite de mon père, nous rappelant « la vie dure qu'il avait subie » ou qu'il avait été traité avec brutalité pendant qu'il était prisonnier de guerre. Ce qu'elle disait était vrai, mais cela ne pouvait justifier une conduite inexcusable.

Ma mère ne savait pas comment maintenir des barrières personnelles appropriées avec les autres. Elle me faisait souvent des confidences d'une manière qui n'était pas convenable entre une mère et son fils. Un lien malsain s'établit entre nous, contribuant à la névrose homosexuelle qui se développait en moi. Cet attachement malsain, que les psychologues qualifient d'« inceste émotionnel » provoque un renversement des rôles entre l'enfant et le parent. Dans mon cas, je devins un substitut conjugal pour ma mère. D'après Hemfelt, Minirth et Meier :

C'est ainsi qu'une relation affective entre le parent et l'enfant peut être, d'une certaine façon, mise à l'envers. Le parent concerné en vient à se dire (rarement consciemment) : « Je n'ai guère d'affection pour mon époux/épouse, mais j'ai cet enfant que j'aime plus que tout au monde ¹. »

Finalement, j'eus besoin de la prière pour parvenir à un divorce émotionnel avec ma mère et retrouver mon équilibre. Je dus également dresser des barrières affectives normales entre elle et moi pour conserver ma santé mentale.

Les carences affectives dans ma famille

Ma mère et mon père avaient tous deux vécu beaucoup de malheurs avant de se marier. Ma mère vit la petite entreprise de son père bombardée et détruite deux fois pendant la Seconde Guerre mondiale. Mon père me raconta que le jour où, contre son gré, il fut enrôlé dans l'armée allemande, il eut l'impression d'avoir été arraché prématurément au ventre de sa mère. Il perdit sept frères et sœurs pendant la guerre.

Mes parents étaient tous les deux en pleine adolescence quand la guerre éclata. Ils y perdirent leur enfance, des membres de leur famille, leur pays, leur foyer et leur fils premier né. Bref, ils perdirent la vie telle qu'ils l'avaient connue.

Il est impossible de décrire les ravages que de tels malheurs causent dans la vie d'un individu. Quand deux personnes ayant subi de telles carences affectives se marient, elles essaient de regagner le terrain perdu en repartant à zéro. La nouvelle famille devient le moyen par lequel la souffrance du passé doit être guérie. Les époux font des sacrifices incroyables pour leur famille. Mon père occupait entre deux et trois emplois pour nous tirer de la misère. À force de volonté, il créa une affaire qui marchait bien et il gagnait convenablement sa vie; il construisit une grande maison en banlieue et envoya ses enfants à l'Université. Ma mère et lui firent tout en leur pouvoir pour nous donner la meilleure vie possible. Je les aime et les respecte pour cela.

Mais au plus profond d'eux-mêmes, sans qu'ils y soient pour quelque chose, les carences affectives du passé avaient laissé un grand vide en eux qui les empêchait d'être émotionnellement présents pour leurs enfants, même quand ceux-ci en avaient le plus besoin. Mes parents ne pouvaient nous donner ce dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Nous avons par conséquent aussi souffert de profondes carences affectives.

De plus, nous étions ouvertement confrontés au mal et au rejet à la maison et manquions des choses simples nécessaires pour permettre un développement sain durant l'enfance. Nous prenions rarement nos repas en famille. Nos parents ne nous lisaient jamais d'histoires. Ils ne nous traitaient pas avec dignité et respect comme de petites personnes qui grandissent pour devenir des individus. Quand nous nous étions faits mal, nous courions rarement retrouver maman ou papa pour nous faire consoler. Nous, les enfants, avions plutôt parfois tendance à nous reconforter les uns les autres. Mais la plupart du temps, nous nous retranchions dans notre solitude.

Notre famille se composait de sept personnes. Nous pouvions nous trouver tous les sept à la maison en même temps et être néanmoins totalement seuls. Nous n'avons jamais tissé les liens familiaux normaux nécessaires à un développement émotionnel sain. Nous étions comme « déconnectés » les uns des autres. Il fallait une crise extraordinaire pour que la famille fasse preuve d'unité. Mais pour les problèmes ordinaires de la vie quotidienne, nous n'étions pas disponibles

les uns pour les autres. Dans son excellent livre, *Beyond Identity* (Au-delà de l'identité), Dick Keyes écrit :

Nous grandissons pour devenir des individus et découvrons notre identité, non par nous-mêmes, mais dans le contexte de nombreuses relations différentes — avec nos parents, nos frères et sœurs, nos grands-parents, conjoints, enfants, associés et amis ².

C'est au sein de ces relations familiales de base que le sens du moi se développe. Privé de ces relations essentielles, un enfant ne connaîtra peut-être jamais pleinement un solide sentiment d'exister au plus profond de sa personnalité. Il se tournera alors vers les autres pour savoir qui il est. Pour leur part, mes parents ont tenté de trouver le sens de leur identité personnelle à travers leurs enfants. L'homosexuel, incertain de sa propre identité sexuelle, essaie de s'attacher à quelqu'un du même sexe dans sa tentative de trouver son identité.

Si les besoins affectifs de base d'un enfant n'ont pas été comblés, cela peut causer une sorte de « névrose carencielle », une souffrance intérieure intense qui le conduit à essayer plus tard dans la vie de compenser ce déficit. L'enfant qui n'a jamais pu avoir un lien normal avec une autre personne ne connaît pas, par conséquent, ce bien-être paisible qu'il aurait dû éprouver dans la sécurité de l'affection de l'autre pour lui. Un sentiment pénétrant de vide intérieur en résulte. Ses efforts pour tenter de combler ce vide peuvent devenir la force motrice de sa vie. Il ou elle cherchera peut-être à s'attacher de manière inappropriée à des gens, des objets ou des substances. Ce vide peut également provoquer une angoisse profonde. Si tel est le cas, le désir de soulager cette angoisse revêtira une importance extrême dans la vie de la personne souffrant de carences affectives.

La carence affective se caractérise par de puissants sentiments négatifs qui peuvent court-circuiter le bon sens et les facultés de raisonnement. Il se peut que l'envie, la haine, la colère et le rejet soient les seules émotions que la personne concernée éprouve. Il ou elle aura tendance à agir de manière totalement subjective sur la base de ses sentiments. À l'inverse de l'individu capable de réprimer ou d'isoler ses sentiments par le biais de défenses intellectuelles ou autres, la personne carencée est incapable de réprimer ses sentiments négatifs. En compensation, elle développera des dépendances qui lui procurent du plaisir — alcool, nourriture, cigarettes, ou sexe. Une fois adultes, certaines per-

sonnes souffrant de carence affective n'éprouvent que des désirs sexuels. En conséquence, elles érotisent toutes leurs relations.

La personne souffrant de carence affective se sent souvent intellectuellement incompétente. Un fonctionnement intellectuel normal, comme la capacité d'exprimer tout son potentiel à l'école, peut rarement s'exercer sans fondement affectif stable. Quand l'environnement familial ne fournit pas cette sécurité, la plupart des enfants travaillent immanquablement en dessous de leurs capacités à l'école. Ce fut le cas chez nous. Aucun de nous n'eut de bons résultats scolaires jusqu'à ce que nous quittions la maison et puissions créer un système de soutien émotionnel avec des amis ou un conjoint pour nous encourager pendant nos études. La citation suivante, tirée de *Healing the Unaffirmed*, des docteurs Conrad Baars et Anna Terruwe décrit une situation très proche de mes propres difficultés face aux travaux intellectuels :

Une jeune fille souffrant d'une névrose carencielle sévère avait toujours l'impression qu'elle était incapable de faire quoi que ce soit de bien, alors qu'elle était en réalité exceptionnellement douée dans presque tous les domaines. Elle était d'une intelligence supérieure, très artiste et adroite de ses mains. Malgré cela, elle ne finissait jamais le travail qu'elle avait entrepris ; quand elle commençait quelque chose, elle l'abandonnait au bout d'un certain temps avec l'excuse que « de toute façon elle aurait été incapable de le terminer ! » Après une année de traitement, cependant, elle surmonta ses angoisses et parvint à persévérer dans ses efforts. Elle se mit alors à réussir tout ce qu'elle entreprenait. Elle nous confia qu'elle n'avait jamais voulu apprendre auparavant parce qu'elle craignait que ce qu'elle entreprendrait serait irrémédiablement voué à l'échec³.

C'est seulement lorsque j'ai commencé à recevoir la guérison et les encouragements de l'église, de Leanne Payne et de l'équipe de *Pastoral Care Ministries* que j'ai osé terminer ma licence. Leanne fut pour moi d'un grand soutien pendant cette période. Avec amour, elle me poussa à poursuivre mes études, m'assurant qu'avec l'aide de Dieu j'achèverais ce que j'avais entrepris des années plus tôt.

La carence affective chez une personne peut également se manifester dans ce que les docteurs Baar et Terruwe appellent le « rapport provoqué ». Comme il manque à la personne concernée ces émotions

positives profondes normalement acquises dans le contexte d'un environnement familial aimant et sécurisant, elle n'arrive pas à se faire des amis sur la base de sentiments positifs. De ce fait, un bon nombre de ses relations sont des amitiés provoquées.

L'amitié suppose un échange mutuel de sentiments, le fait d'être sur la même longueur d'ondes au niveau émotionnel. Mais c'est cela qui, précisément, manque chez le névrosé carenciel... Celui-ci peut être capable d'établir des contacts superficiels avec des connaissances, même de bonnes connaissances, mais elles ne se transforment jamais en amitiés satisfaisantes sur le plan affectif. Il n'est donc pas surprenant que tous les névrosés carenciels disent qu'ils se sentent seuls⁴.

Ce fut certainement mon cas. Pendant dix ans, je suis allé de ville en ville. Il m'était facile d'aller d'un endroit à un autre parce que je n'avais pas de relations solides, engagées, autres que des liens familiaux et des amis d'enfance. De plus, j'étais à l'aise en société, ce qui me permettait d'entrer facilement dans des amitiés superficielles. Arrivé dans un nouvel endroit, je parvenais à rassembler rapidement autour de moi beaucoup de « nouveaux amis ». Mais je n'ai pas conservé un seul ami de toutes ces années-là. Aujourd'hui, au contraire, mes amitiés s'avèrent des relations durables et profondément engagées, bâties sur une vulnérabilité et une confiance mutuelles.

L'hypersensibilité est une autre manifestation de la carence affective. Les sentiments négatifs sous-jacents chez une personne carencée se projettent toujours inconsciemment dans ses relations présentes. La moindre parole négative de la part de quelqu'un peut susciter de profonds sentiments de rejet ou de colère. Il peut arriver que le sentiment sous-jacent de rejet soit projeté sur des relations ou des situations où aucun rejet véritable n'a lieu. Résultat : ceux qui souffrent de carence se sentent souvent rejetés quand aucun rejet véritable ne s'est produit.

Ma peur profonde d'être rejeté m'a contraint à maintenir les gens à distance. Même si je pouvais être amusant dans un contexte mondain, je ne permettais à personne de me connaître vraiment. Dès que quelqu'un s'approchait d'un peu trop près, je dressais un mur protecteur invulnérable. En de nombreuses occasions, des connaissances me firent remarquer combien je paraissais distant et détaché. La carence affective peut aussi se manifester par des sentiments paranoïaques. En

employant le mot « paranoïaque », je ne parle pas de la tendance à élaborer tout un système de fantasmes illusoire – comme, par exemple, l’individu qui croit que la CIA est en train de comploter pour l’assassiner. J’emploie « paranoïa » dans le sens de soupçons envers les autres basés sur l’incapacité de leur faire confiance. La personne « carencée » n’a jamais ressenti de relation de confiance profonde avec ceux qui auraient dû l’entourer dans sa petite enfance. Par conséquent, elle entame toute nouvelle relation avec méfiance. Quand des conflits surgissent dans les relations existantes, elle peut réagir de manière excessive et attribuer aux autres des intentions qui n’existent pas.

Sortir du déni

La maison de mon enfance était remplie d’histoires douloureuses, secrètes, liées aux horreurs de la guerre, et nous savions qu’il ne fallait pas aborder ces sujets. Certaines nuits, j’étais réveillé en sursaut par les cris d’agonie de mon père, suivis de la voix de ma mère qui tentait de le faire sortir doucement d’un de ses cauchemars sur sa période d’emprisonnement. En famille, mon père explosait fréquemment, tel un volcan, souvent sans raison apparente. Son comportement correspondait parfaitement aux critères diagnostiques des *troubles du stress post-traumatique*⁵. Les effets blessants de la guerre étaient constamment présents à la maison.

Les schémas relationnels malsains que l’on rencontre dans toute famille dysfonctionnelle, ainsi que les rôles de survie qui vont de pair (héros, enfant perdu, mascotte et bouc émissaire) émergèrent tous dans notre famille. Les rôles que mes sœurs et moi assumions nous permirent de fonctionner dans ce foyer chaotique. Ils eurent néanmoins un côté nocif. Nous n’avons pas réussi à percevoir les schémas de comportement liés aux rôles de survie comme étant le résultat du péché (désordre) à la maison, et nous avons transposé ces comportements dysfonctionnels avec nous dans nos vies d’adultes chrétiens.

Comme la plupart des enfants appartenant à des foyers dysfonctionnels, nous faisons face à la souffrance intense en nous réfugiant dans le déni. On peut définir le déni comme la décision consciente ou inconsciente de refuser de faire face à la réalité à propos de quelque chose. Quand la guérison immédiate d’une telle souffrance n’est pas accessible, le déni peut permettre d’éviter de traverser la vie dans un désarroi douloureux et inutile. Le chaos dans notre famille était si évi-

dent qu’il y avait certaines choses que nous ne pouvions tout simplement pas nier. Nous avons cependant pleinement réussi à nier à quel point notre famille était dysfonctionnelle et combien nous étions personnellement affectés par cet environnement malsain.

J’ai dû sortir du déni par étapes, parce que je ne pouvais pas tout affronter en même temps. Le plus difficile fut de reconnaître à quel point mon père avait décidé de se ranger du côté du mal. Je parvenais à admettre certains de ses comportements pervers, mais pas tous. La présence palpable du mal remplissait notre maison.

Le livre de Scott Peck, *Les gens du mensonge*, m’a beaucoup aidé à comprendre la psychologie du mal chez l’homme – à la fois ses effets dévastateurs sur mon père et son existence au fond de mon propre cœur. L’introduction de son livre a pour titre « À lire avec prudence ». Le docteur Peck prévient ses lecteurs que certaines personnes pourraient utiliser à mauvais escient les informations contenues dans son livre pour nuire à autrui. Il avertit :

C’est facile de détester les méchants. Mais souvenez-vous de saint Augustin qui recommandait de haïr le péché et d’aimer le pécheur. En présence d’une personne méchante, n’oubliez jamais de dire : « Par la grâce de Dieu, ce n’est pas moi !⁶ »

J’ai du mal à accepter l’idée qu’on puisse jamais avoir le droit de cataloguer un autre être humain comme étant irrémédiablement malfaisant. La rédemption qu’offre la croix de Jésus a été accordée même au pire des pécheurs. Et chaque personne, quels que soient ses péchés, renferme les vestiges voilés de son être créé à l’image de Dieu. À travers l’Histoire, les grands saints de la chrétienté ont enseigné que quel que soit l’acte commis par une personne, la croix de Christ attend d’être appliquée aux circonstances de sa vie. On a écrit de Catherine de Sienne :

Si grande que fut son horreur du péché, on ne l’a jamais vue se détourner du pire des pécheurs tant qu’il subsistait un espoir de l’amener à des choses meilleures. Elle voyait les possibilités cachées sous l’apparence la moins prometteuse, et c’est son inébranlable croyance en l’existence de ce « moi meilleur » au plus profond de la nature humaine, aussi déchue soit-elle, qui donnait souvent aux gens la force et le courage de surmonter le « pire »⁷.

Le don de l'objectivité divine

Heureusement pour moi, pendant la période où je m'efforçais de sortir du déni, je fus entouré de chrétiens affectueux à la fois dans mon église locale et dans l'équipe de *Pastoral Care Ministries*. Ces amis précieux m'incitèrent à affronter objectivement le mal en mon père, à aimer l'homme *réel* en lui, pour la rédemption duquel Jésus est mort, et à prier pour son salut. Pour cela, j'eus besoin de recevoir le « don de l'objectivité divine ».

Le livre de Leanne Payne, *Crise de la masculinité*, m'a été d'une aide exceptionnelle dans ce domaine. Elle écrit :

Un enfant parvient rarement à faire la distinction entre ses parents en tant que personnes, et leurs péchés, leurs maladies, ou leurs faiblesses. Parent et comportement paraissent ne faire qu'un pour l'enfant. Par la suite, ce dernier doit séparer les deux afin de trouver une libération. Il doit pardonner le péché et accepter le pécheur. Pour être capable de faire cette démarche, il doit recevoir ce que j'ai été amenée à appeler *le don de l'objectivité divine*...

C'est une tâche pénible que de regarder en face les ténèbres qui animent l'un ou l'autre de nos parents. Mais par la prière, les obstacles peuvent être surmontés. C'est pour nous la seule manière d'arriver à dissocier notre identité de celle de nos parents, de couper d'avec le passé et de recevoir la force de vraiment pardonner. De cette façon aussi, nous pouvons assumer la pleine responsabilité que nous avons eue en réagissant de manière coupable face aux difficultés. Nous pouvons confesser nos erreurs de tout notre cœur et nous repentir de nos propres péchés commis dans telle ou telle situation passée ⁸.

À mesure que la guérison entre dans mon cœur, je me sens de plus en plus libre d'aimer mon père objectivement sans rien attendre en retour. Toutes les fois que « l'être meilleur » en lui émerge, je peux m'en réjouir et encourager cette partie *réelle* de sa personnalité.

Je garde précieusement dans mon cœur le souvenir d'une visite chez mes parents pendant laquelle « l'être meilleur » de mon père se manifesta pendant un après-midi entier. Après le déjeuner dans le patio, mon père, en amoureux de la nature qu'il est, suggéra que nous allions nous promener dans un parc voisin. Alors que nous nous mettions en route,

il prit doucement la main de ma mère et ils se mirent à balancer leurs bras en marchant. Les manifestations publiques d'affection entre ma mère et lui ont toujours été rares. Une fois dans le parc, il me dit que, si nous suivions le sentier, nous verrions une cane avec ses six canetons dans le ruisseau. Effectivement, nous sommes tombés sur cette famille de joyeux canards, et mon père nous demanda de ne pas faire de bruit de peur de les déranger. Vers la fin de notre promenade, nous avons escaladé une colline sur laquelle j'avais l'habitude de faire de la luge pendant les longs hivers neigeux du Wisconsin. Non loin de cette butte, il y avait une ligne de chemin de fer. Nous entendîmes au loin le sifflet d'un train qui approchait.

« Attendons que le train passe », dit mon père. Lors de son passage, ma mère et mon père se mirent à compter ensemble le nombre de voitures, chacun dans sa langue maternelle. À la fin, elle donna le nombre de voitures en français tandis que mon père fit la même chose en allemand. Ils se réjouirent d'être arrivés tous les deux au même résultat et éclatèrent de rire.

Malheureusement, c'est « l'être pire », faux et orgueilleux, qui régnait le plus souvent dans le cœur de mon père – cet être qui m'a tant blessé dans mon enfance. J'ai dû apprendre à établir des limites très précises entre cette partie de sa personnalité et moi, afin d'empêcher à jamais le mal en lui de me blesser. Ce faisant, j'honore mon père, car je ne lui donne pas l'occasion de pécher contre moi.

Mes vaines tentatives pour comprendre le mal

Avant de recevoir ce don de l'objectivité divine, j'avais régulièrement recours à deux extrêmes pour appréhender le mal en mon père, dans les circonstances de la vie de mes parents et à la maison. Ces deux extrêmes étaient l'intellectualisation et la superspiritualité. Il s'agissait en fait de défenses que j'utilisais avec le déni pour contrôler ma souffrance intérieure.

Quand j'étais englué dans l'intellectualisation, je repassais sans cesse dans mes pensées les événements du passé, et plus particulièrement ces souvenirs terribles de la maison qui me paraissaient si absurdes et cruels. J'essayais de comprendre quelles blessures psychologiques pouvaient conduire une personne à se comporter d'une manière aussi monstrueuse envers un autre être humain. Pensant qu'une connaissance des horreurs de la Seconde Guerre mondiale me

donnerait des réponses, je lus plusieurs ouvrages sur le sujet. Peu de temps avant de me reconsacrer à Christ, je lus le livre de Viktor Frankl *Man's Search for Meaning* (L'homme en quête d'un sens à la vie). Il me révéla une grande vérité – le principal espoir de survie de l'homme réside dans ses relations. Beaucoup de ceux qui survécurent aux camps de concentration vécurent dans l'attente du jour où ils seraient de nouveau réunis avec des êtres chers. La simple image d'un être aimé suffisait à certains pour soutenir et renforcer leur volonté de persévérer.

Après mon retour à Christ, j'essayai d'interpréter le péché que je voyais en mon père, en moi-même et dans le monde d'un point de vue purement spirituel. J'étais en mesure d'expliquer les comportements malfaisants de mon père (et ceux de mon passé) en les attribuant exclusivement à des influences démoniaques. J'en étais même venu à me demander si Hitler n'avait pas été une incarnation du diable.

Mais ce point de vue excusait le mal qui sévit dans l'humanité en attribuant la responsabilité à Satan. Tout en reconnaissant que Satan a introduit le péché dans ce monde, nous ne pouvons pas le rendre responsable de la décision de l'homme de choisir le péché. En accusant Satan, nous déchargeons l'homme de sa responsabilité devant Dieu et de la nécessité de se repentir. Je savais que « le Fils de Dieu est apparu précisément pour détruire les œuvres du diable » (1 Jean 3. 8b). Certes la Bible n'explique pas comment Dieu peut être à la fois bon et souverain face au mal qui sévit dans le monde, mais elle nous propose un remède divin contre le mal. Elle nous donne, qui plus est, quatre récits sur ce grand remède : les évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Dans la prière, les yeux fixés sur la croix, je me rendis compte qu'à cause du péché qui sévit au sein de l'humanité et dans le monde il avait réellement fallu que Dieu se fasse homme, qu'il meure sur l'arbre pour vaincre le péché, et qu'il prenne sur lui tous les péchés du monde.

Au cours de ma recherche futile pour comprendre le mal, j'eus parfois l'impression que mes pensées oscillaient entre la lucidité et la folie. Dans ces moments où je craignais que la vie ne fût qu'une cruelle plaisanterie ou que ma guérison ne serait jamais totale, mon cœur était soutenu et affermi par l'image du Christ sur la croix. Alors, ma prière consistait simplement à voir Jésus cloué à la croix, mourant pour prendre les péchés du monde dans son corps. Parfois je ne faisais que répéter son saint nom dans la prière : « Jésus, Jésus, Jésus... », jusqu'à ce que mon âme fût réconfortée. Il y a une puissance réelle dans le nom du Seigneur.

D'autres fois, j'allais à l'église catholique, m'asseyais sur le dernier banc et levais les yeux vers l'énorme crucifix suspendu au-dessus de l'autel, laissant cette image de Jésus sur la croix me communiquer la réalité de son œuvre rédemptrice. Tout comme l'image d'un être cher avait soutenu des prisonniers face au mal dans les camps de concentration nazis, l'image de Jésus me nourrissait et me guérissait pendant que mon corps et mon âme étaient secoués par la douleur due au mal qui avait régné dans la maison de mon enfance.

Corrie et Betsie Ten Boom, avec leur père et leur frère, firent partie de la résistance en Hollande. Ils cachèrent des Juifs et les aidèrent à échapper aux Nazis et à trouver la liberté. En 1944, toute la famille fut arrêtée, et Corrie et Betsie furent envoyées dans le camp de concentration de Ravensbruck. Quatre-vingt-seize mille femmes moururent dans ce camp. Betsie Ten Boom fut l'une d'elles. Jusqu'à sa mort, elle répéta à propos de Jésus une phrase qui encouragea beaucoup de prisonnières dans leur foi et fut un soutien face aux horreurs de l'univers concentrationnaire : « Il n'y a pas de fosse profonde au point où Dieu ne puisse venir nous y rejoindre. ⁹ »

En prière devant la croix, je pouvais poser à Dieu tous les « pourquoi ? » que posent ceux et celles qui souffrent : « Pourquoi me fais-tu voir tant d'injustice ? Comment peux-tu accepter d'être spectateur du malheur ? » (Habakuk 1. 3). Un jour que je priais, il me fut rappelé que Jésus sur la croix avait, lui aussi, posé un « pourquoi ? » à Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Marc 15. 34). Je me suis rendu compte à ce moment-là que Dieu n'avait pas répondu à la question de Jésus (pas plus qu'il n'avait donné de réponse à celle d'Habakuk). Mais Dieu répondit trois jours plus tard en ressuscitant Jésus des morts. Nous n'obtiendrons peut-être pas de réponse à tous nos « pourquoi ? », mais nous recevons la consolation de nos peines grâce à la puissance de résurrection de Jésus, qui nous est accessible dans la prière.

Finalement, j'appris à me concentrer sur le remède et à poser des questions plus importantes, des « comment ? » : « Seigneur Jésus, comment est-ce que je peux appliquer la puissance de guérison de la croix dans les circonstances présentes ? » La réponse consistait pour moi à détourner mes regards de ma souffrance, à lever les yeux et à souffrir en ayant les regards fixés sur Jésus-Christ, ressuscité des morts, vainqueur du péché et de la mort.

Pas de place dans l'auberge

Des enseignements sur la famille dysfonctionnelle largement diffusés dans l'Église ont permis à beaucoup de gens de connaître la vérité qui les affranchit. Mais il y a un aspect négatif à cette pléthore d'informations ; c'est qu'elles ont tendance à banaliser le traumatisme qu'a vécu l'enfant en grandissant dans un foyer dysfonctionnel, car elles construisent une sorte de modèle qui colle à toutes les familles. Nous sommes ainsi enclins à oublier que toute famille a sa propre histoire, qui est unique, et qu'aucune d'elles ne doit jamais être considérée comme étant simplement une famille dysfonctionnelle rigoureusement semblable aux autres.

C'est seulement par la prière que Dieu révèle à quel point chaque système familial est unique. Il n'y en a pas deux semblables. Aucun système psychologique ne pourrait jamais suffire à traiter la souffrance et les carences affectives qui sont propres à l'histoire de ma famille. Seule la croix, dont l'œuvre s'applique à toutes les situations de vie, pouvait les guérir. Je ne comprenais pas le rôle qu'un sentiment profond de rejet, remontant au passé de mes parents dans l'Europe déchirée par la guerre, avait joué dans les dysfonctionnements de ma famille. Tout ceci devint clair pour moi à mesure que je priais et que les éclaircissements se succédaient les uns aux autres.

Je profitai d'un week-end pour aller assister avec plusieurs amis à une conférence sur la guérison organisée par une église presbytérienne de Cincinnati, dans l'Ohio. Pour nous préparer à cette retraite, nous avions étudié un petit livre intitulé *Breaking Free from the Past*¹⁰ (Se libérer du joug du passé), du docteur Gary R. Sweeten. Pendant deux mois, nous avions, en autres exercices, exploré le passé de nos familles respectives. Quand nous nous sommes retrouvés pour la retraite, chacun avait une idée assez précise de ce qu'était l'histoire de sa propre famille.

La conférence était structurée de telle manière que nous puissions nous répartir en petits groupes et prier les uns pour les autres afin d'être libérés des éléments destructeurs du passé. La prière pour chaque personne durait environ une heure et demie. Tard le samedi après-midi, ce fut mon tour. Entre notre arrivée le vendredi soir et le samedi après-midi, Dieu m'avait rappelé les nombreuses histoires douloureuses du passé que ma famille avait toujours soigneusement évité de trop évoquer. Ces vingt-six années de refoulement semblaient maintenant se résumer à un thème : « Pas de place dans l'auberge. »

L'animateur de notre petit groupe dit : « C'est ton tour, Mario. » Retenant mes larmes, je répondis : « Oui, je sais. Mais je ne peux pas parler. » J'avais la gorge tellement serrée par la souffrance que les mots n'arrivaient pas à sortir.

Dolores, une femme de mon église de Milwaukee, qui faisait partie de ce groupe, m'encouragea affectueusement : « Mais si, tu peux, Mario. Nous sommes ici pour t'aider, et Jésus aussi. »

Je dis simplement : « Pas de place dans l'auberge. » Puis je me mis à pleurer amèrement.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda quelqu'un.

— C'est toute l'histoire de ma famille. Nous avons passé notre temps à chercher un lieu que nous pourrions appeler notre « chez nous », mais nous n'arrivions jamais à en trouver un. Quand j'avais sept ans, ma sœur Maryse a mentionné dans une conversation le nom de Karl, mon frère décédé. Je n'avais encore jamais entendu son nom prononcé à la maison. Mon père devint fou furieux et se mit à hurler : « Ce sont ces médecins français qui l'ont tué. Ils ne l'ont pas soigné comme il fallait. »

Je me souvenais que mon père hurlait à propos de nombreuses choses qui se révélaient plus tard être de flagrants mensonges. Je ne saurai donc jamais avec certitude si les médecins ont été ou non négligents vis-à-vis de mon frère, mais j'ai cru mon père à ce sujet.

— Peux-tu pardonner à ces médecins français, Mario ? demanda une personne du groupe.

— Non, je ne peux pas.

— Laisse Christ leur pardonner à travers toi.

Alors, par la foi, j'exprimai mon pardon envers ces médecins qui avaient mal soigné mon frère, l'enfant d'un Allemand détesté, et je dis : « Au nom de Jésus, je vous pardonne. »

Puis une vieille photo de mes parents se tenant devant un monticule de terre avec une porte, me revint en mémoire. Cette photo m'avait poussé à croire que mes parents avaient vécu dans un vieil abri antiaérien transformé en appartement à la fin de la Seconde Guerre mondiale. J'étais persuadé qu'ils n'avaient pas pu trouver de meilleur logement en France après la guerre, parce qu'ils étaient un couple franco-germanique.

— Ils vivaient dans un vieil abri antiaérien dans le sud de la France. C'est pas une maison, ça ! m'écriai-je amèrement. Pendant que je pleurais, plusieurs personnes tentaient de me réconforter au nom de Christ.

La souffrance s'intensifia.

Je me souvenais aussi qu'à une certaine époque mon père était retourné en Allemagne à la recherche d'un endroit où nous pourrions nous fixer. Il s'était rendu à Passau, une jolie petite ville des Alpes bavaroises, mais il n'y avait pas d'appartements disponibles. La guerre avait plongé une grande partie de l'Allemagne et de l'Europe dans une grave pénurie de logements. Il n'y avait pas de place pour nous en Allemagne.

— Mon père est même retourné en Allemagne pour nous trouver un foyer. Il n'y avait pas de place pour nous là-bas non plus.

Ma gorge se resserra davantage.

Le souvenir d'une autre image surgit dans mon cœur — il s'agissait d'une collection de photos parue dans le magazine *Life*. Elle montrait une jeune Française, la tête rasée. Elle portait un bébé dans ses bras. La légende disait : « La honte d'une collabo, rasée en guise de châtiment, se reflète sur le visage de cette mère (française) qui traverse la rue sous les injures de ses voisins en serrant dans ses bras son enfant procréé par un Allemand. »

Je me souvins alors de ce que m'avait dit ma mère des années auparavant : « Les Français ont été cruels envers ta sœur Maryse et moi. Ils ont craché et uriné plusieurs fois sur nous pendant que je marchais dans les rues en la tenant dans mes bras. »

Mon corps fut secoué de douleur à l'évocation de cette photo et des paroles de ma mère, et plusieurs personnes durent me soutenir.

— Ils ont craché et uriné sur ma mère et ma sœur !

— Qui ça ?

— Leurs propres compatriotes. Je hais les Français.

— Peux-tu leur pardonner ?

— Non. Et je n'en ai pas envie.

— Laisse Christ leur pardonner à travers toi.

Je savais que si je ne laissais pas le pardon de Christ se communiquer aux Français à travers moi, la haine et la fureur qui tenaillaient mon corps finiraient par me tuer. Et par la foi, je déclarai : « Je pardonne aux Français. »

Puis je me remémorai le premier souvenir que j'avais eu de mon père. Ma famille avait émigré au Canada au début des années cinquante pour commencer une nouvelle vie et échapper à ce passé douloureux en Europe. Je suis né au Canada. Dans le souvenir en question, j'avais trois ans. Je jouais sur la balançoire que mon père avait fabriquée dans

le jardin de notre maison à *The Ford Mines*, dans la province du Québec. Mon père rentra à la maison en courant, une jambe en sang. Je crois qu'on l'avait frappé à son travail. Beaucoup de Canadiens français étaient hostiles envers mon père parce qu'il travaillait dur, et ils nous rejetaient en raison du mariage mixte de mes parents. Je me souvins aussi de ce que mon père nous avait dit, des années plus tard : « Nous avons quitté le Canada parce que les Canadiens français allaient traiter Mario comme les Français ont traité Karl. » J'ignore si c'était vrai ou s'il s'agissait d'une remarque paranoïaque enracinée dans les blessures non cicatrisées de mon père suite à la mort de Karl. Mais je l'avais cru depuis que j'étais tout petit.

Je dis à ceux qui priaient pour moi : « Nous avons quitté le Canada parce que mon père avait peur qu'il m'arrive quelque chose. Nous n'y étions pas les bienvenus. »

— Peux-tu pardonner aux Canadiens ?

Je savais que je devais le faire ; ainsi, au nom de Christ, une fois encore, je pardonnai.

Le souvenir le plus pénible remonta alors. J'avais quatre ans quand mon père émigra aux États-Unis. Nous nous étions installés à Milwaukee l'année de mes cinq ans et vivions dans un quartier d'immigrés à l'ouest de la ville.

Un dimanche après-midi, nous étions allés en famille dans un grand magasin. En sortant, mon père s'aperçut que plusieurs adolescents touchaient à notre voiture. Il courut vers eux et, avec un évident accent allemand, il leur demanda calmement de ne plus toucher la voiture. Ils échangèrent des mots durs, et au moment où les garçons s'en allaient, l'un d'eux cria à mon père : « Pourquoi est-ce que vous ne retournez pas dans votre pays ? » La voix de mon père s'étrangla de douleur, et avec son fort accent germanique, il répondit d'une voix faible : « Izi, z'est aussi mon pays. » Il avait les larmes aux yeux et je le vis ravalier le rejet et la douleur. Dans la voiture, quelques minutes plus tard, sa souffrance éclata sous la forme d'un accès de fureur contre nous. Mais je sais aujourd'hui qu'il n'était pas en colère contre nous. Il souffrait. Je sais maintenant que la fureur était une réaction à sa douleur.

Pendant le trajet du retour, je me mis à penser : « Ce n'est pas notre place ici. » Nous avons toujours dit « eux » en parlant des Américains. Nous étions des Européens n'ayant nulle part où nous fixer. Je haïssais les Américains.

« Il n'y a pas de place, m'écriai-je. L'auberge est complète. Tout

comme Marie et Joseph, nous n'avons pas d'endroit que nous pourrions appeler notre chez nous. Les Français, les Allemands, les Canadiens et les Américains, ils nous ont tous rejetés. » J'avais envie de mourir et d'être avec Jésus pour me retrouver enfin chez moi.

Une femme fit alors une prière d'expiation. Voici à peu près ce qu'elle dit : « Seigneur Jésus, je confesse les péchés de l'Amérique envers la famille Bergner. Mario, peux-tu nous pardonner, nous Américains présents ici avec toi, pour les péchés de notre pays envers ta famille ? »

« Au nom de Jésus, oui, je vous pardonne. » À ce stade, une chose devint claire en moi ; le pardon est un acte volontaire et n'est possible que si la volonté humaine s'aligne sur celle de Dieu, source de tout pardon.

Alors quelqu'un pria que mon cœur soit guéri du rejet qui nous avait ainsi façonnés, ma famille et moi. C'était comme si tous les rejets logés dans l'histoire de ma famille pendant des dizaines d'années avaient étouffé petit à petit mon âme, comme un serpent qui tue lentement sa proie. À ce moment précis de la prière, la lumière du pardon de Christ est entrée dans mon cœur. Ce pardon qui guérit m'a délié de l'étreinte du rejet. L'amour de Jésus a fait irruption, a rassemblé tous les morceaux brisés de mon cœur et m'a ranimé. Mon désir de mourir disparut.

En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. En vérité je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander quoi que ce soit dans la prière, cela leur sera donné par mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. (Matthieu 18. 18-20)

Je m'étais jusqu'alors généralement attendu à être rejeté par les autres, parce que j'avais intériorisé le rejet qui avait marqué le passé de ma famille. Cette attente était une sorte de prophétie que je prononçais contre moi et qui attirait davantage de rejet. Désormais, pour la première fois, je pouvais être libre de ce sentiment qui avait façonné ma vie. Je devins capable de recevoir l'amour d'autrui, à la fois des hommes et des femmes. De plus, cette guérison me permit de me mettre à aimer les autres de manière inconditionnelle, même face à un rejet réel.

La pitié de soi, le chagrin et l'envie

Si nous ne recevons pas le don de l'objectivité divine, nous continuons à attendre de nos parents l'amour qu'ils n'ont pas réussi à nous donner quand nous étions enfants. Nous ne parvenons pas à nous rendre compte qu'ils sont probablement aussi brisés, et peut-être même aussi marqués par leurs carences affectives aujourd'hui que dans le passé. En outre, ce manque d'objectivité nous incite à écarter notre responsabilité pour les réactions infantiles et coupables que nous avons eues face aux carences affectives de notre famille dysfonctionnelle. Si c'est le cas, nous nous considérons seulement comme des victimes impuissantes. En conséquence, nous sommes peut-être amenés à adopter le comportement de « l'enfant qui s'apitoie sur lui-même en geignant et se plaignant ». Le psychologue chrétien Gerard van den Aardweg écrit :

Les personnes qui ont des tendances névrotiques à se plaindre continuent parfois par leur comportement à reprocher à leurs parents ce que ces derniers leur ont infligé. Il faut se rendre compte que ceci n'est peut-être qu'une manière supplémentaire de récriminer. De plus, une récrimination prolongée envers les parents – où le récriminateur se considère comme la victime – est presque toujours fondée sur une représentation irréaliste des parents. La vision qu'un enfant récriminateur a de ses parents est par définition infantile et par conséquent déterminée par des sentiments égocentriques. Elle a besoin d'être corrigée si l'on veut que la personne concernée mûrisse sur le plan émotionnel ¹¹.

À mesure que la voix de l'enfant récriminateur se faisait entendre en moi, j'écrivais tous ses sentiments négatifs et de pitié de soi dans mon journal de prière. Grâce à cela, la souffrance *réelle* enracinée dans cet enfant immature commença à apparaître. C'était l'affliction due au fait de n'avoir jamais eu d'enfance.

Ce chagrin émergea complètement, lorsque je me mis à voir le genre de relations que des pères émotionnellement sains avaient avec leurs fils au sein de la communauté chrétienne. Au début, j'enviais ces fils d'avoir ce dont j'avais eu si désespérément besoin. Toutefois, je confessai à Dieu mon péché d'envie et cessai de me complaire dans cet apitoiement malsain sur le petit garçon blessé en moi. Je me donnai la

liberté d'exprimer ma souffrance devant Jésus, de crier à lui, d'avoir mal et c'est ainsi que la guérison s'amorça.

Ce chagrin dura plusieurs mois. Mon seul réconfort fut, une fois encore, l'image de Jésus mourant sur la croix en prenant dans son corps tous les péchés et les souffrances d'un monde brisé et déchu. Je savais où apporter ma souffrance. Une autre forme de chagrin émergea vers la fin de cette période – celui dû à mon péché. Quatre jours durant, je fus profondément affligé de ce que j'avais péché envers mon corps et envers Dieu par mes activités homosexuelles passées.

Là vous réfléchirez à votre conduite passée et aux actions qui vous ont rendu impurs. Vous serez pris d'un grand dégoût de vous-mêmes à cause de tout le mal que vous avez commis. Je ne vous traiterai pas... en fonction de votre conduite mauvaise et de vos actions immorales, mais j'agirai avec vous de façon à faire respecter mon nom (Ézéchiel 20. 43,44).

La frontière entre la pitié de soi et le chagrin n'est pas toujours facile à définir. Voici toutefois six différences majeures que le pasteur Clay McLean a établies entre les deux.

La pitié de soi

1. Destructrice
2. Attitude geignarde qui affaiblit. Aucune affirmation claire de ce qu'est la vérité.
3. Pensée circulaire (ressasse les mêmes choses) et tournée vers l'intérieur (égocentrique).
4. Ne fait pas le minimum pour survivre : ni prière, ni écoute de Dieu, ni volonté de faire face aux problèmes essentiels.

Le chagrin

1. Source de guérison
2. Fortifie la personne concernée. L'individu s'exprime clairement sur ce qu'il a perdu et sur les sentiments liés à ces pertes.
3. L'individu détourne les regards du moi, lève les yeux et se focalise sur Dieu.
4. Fait l'essentiel : interaction avec Dieu, avec le moi et les autres dans une attitude de maturité.

5. Dramatise le passé

6. Rassemble ses blessures et les « collectionne » jalousement.

5. Communique réellement sa souffrance à lui-même, à Dieu et à des amis sûrs.

6. Adopte une attitude objective face à ses blessures sans les nier.

La pitié de soi peut être définie comme la pratique de la présence du « vieil homme », du moi charnel, tandis que le chagrin est la capacité de prendre contact avec notre souffrance tout en pratiquant la présence de Dieu. Éprouver du chagrin en allant au bout de sa souffrance est un besoin légitime pour une personne meurtrie, et il est indispensable de lui donner la miséricorde et la permission de vivre son chagrin jusqu'au bout. À l'instar des psalmistes et de Job, chaque chrétien doit faire face à toute véritable souffrance rédemptrice dans la présence de Dieu.

Obstacles à la guérison

On a beaucoup écrit au cours des dix dernières années sur les effets négatifs d'une enfance vécue dans une famille dysfonctionnelle. Malheureusement, ces enseignements ont été en grande partie transformés en jargon psy à la mode qui ne réussit qu'à donner une étiquette et se révèle incapable de guérir. En exerçant mon ministère dans des groupes importants, je rencontre deux réactions communes à ces enseignements, et qui s'avèrent être des obstacles à la guérison.

Certains, sous la direction de groupes d'entraide sont tombés dans le schéma de l'enfant intérieur furieux qui s'apitoie sur lui-même. Bien que ces chrétiens aient pu acquérir ainsi beaucoup de connaissances intellectuelles, leur vision de la guérison est devenue subjectivement focalisée sur l'homme et non objectivement centrée sur Dieu. Ils passent leur temps à se creuser la tête à la recherche d'un autre souvenir d'enfance qui leur donnera une nouvelle raison de nourrir leur colère. Lorsqu'on leur montre les pièges de cette tendance, ces chrétiens sont généralement reconnaissants d'avoir été exhortés à conserver toutes les choses positives reçues dans leur groupe et à sortir de leur colère pour l'objectiver dans la présence guérissante de Dieu.

À l'inverse, il est tout aussi habituel de rencontrer des chrétiens qui méprisent toute connaissance psychologique et l'écartent comme étant

antichrétienne. Ils spiritualisent leurs blessures du passé et ont vite fait de remettre leurs problèmes à Dieu qui aimerait précisément qu'*eux-mêmes* les règlent en sa présence. Quand on les interroge sur leur enfance et leur famille, ils répondent souvent : « C'était terrible, mais je viens de remettre tout cela au Seigneur. » Leur vie montre cependant qu'ils subissent toujours les effets négatifs d'une enfance vécue dans un environnement pénible. Leur confiance en Jésus est bonne et juste, mais ils ne lui permettent pas d'entrer dans leur cœur de manière à ce qu'il leur révèle leurs meurtrissures et les guérisse. Leur « foi » devient alors une nouvelle défense qu'ils utilisent pour se maintenir dans le déni.

Les chrétiens qui désirent devenir des êtres complets, c'est-à-dire matures en Christ, ne peuvent se permettre d'ignorer les vérités révélées par les informations relativement récentes sur la famille dysfonctionnelle. Ils ont désespérément besoin des conseils de saint Augustin : « Tout bon et véritable chrétien doit comprendre que, quel que soit le lieu où il trouve la vérité, elle est celle de son Seigneur ¹². » Ceux et celles qui persistent à ignorer ces concepts récemment découverts sont comme les Israélites de l'époque d'Osée qui « périssent parce qu'il leur manque la connaissance » (Osée 4. 6).

Durant la période où Jésus commença à me guérir de mon homosexualité, je me suis retrouvé successivement dans les deux camps. Je fus d'abord embrasé par cette puissante visitation du Saint-Esprit que je reçus dans la petite église de l'Ohio et j'eus alors tendance à spiritualiser des problèmes que Dieu n'avait aucune intention d'éliminer autrement qu'à travers une souffrance rédemptrice (la nécessité d'entrer en contact avec ma souffrance authentique et de m'en libérer en exprimant mon chagrin devant lui).

Une fois en contact avec la souffrance, révélée par les connaissances que je reçus au travers d'enseignements concrets sur la famille dysfonctionnelle, je tombai dans l'autre extrême ; j'eus tendance à me complaire dans ma colère, à m'apitoyer sur mon sort et fus de ce fait dans l'incapacité de détourner les regards de moi-même et de les lever vers Jésus. Heureusement, j'étais entouré de chrétiens pleins d'amour et matures qui m'aiderent chaque fois que ma guérison se trouvait entravée par l'une ou l'autre de ces deux tendances, soit mon désir de me complaire dans une colère immature soit ma propension à éluder mes problèmes en les spiritualisant.

Je pense que certains lecteurs de ce livre risquent de se trouver pris au piège de l'une ou l'autre de ces tendances extrêmes. Et je ne saurais

trop leur conseiller de ne laisser ni la spiritualisation ni la pitié de soi interdire à Christ l'accès à leur souffrance, car c'est pour les en délivrer qu'il est mort sur la croix.

Les désordres de l'amour

Les aléas du développement de la sexualité

*Fais-moi grâce, Éternel! car je suis dans la détresse ;
J'ai le visage, l'âme et le corps rongés par le chagrin.*
(Psaume 31.10)

Se couper du masculin

À l'inverse de beaucoup d'enfants, je n'ai jamais eu envie d'imiter mon père parce que je n'ai jamais vu en lui des qualités que j'admirais. Non seulement il omit de me confirmer dans mon être homme, mais il dénigra aussi ma masculinité naissante par des abus émotionnels. J'ai donc refoulé ma virilité en me détachant tout simplement de tout ce que mon père était littéralement pour moi. Je me souviens même d'avoir fait le vœu secret de ne jamais lui ressembler.

Ce vœu et ce détachement vis-à-vis de mon père finirent par se généraliser à tout ce qu'il représentait pour moi, y compris les autres hommes. Au plus profond de mon cœur ou de mon être intérieur, ma personnalité devint complètement séparée des symboles de la masculinité. Je n'ai jamais douté de la réalité de mon sexe biologique, mais je n'ai jamais eu l'impression d'être masculin.

Dans son livre, *Crise de la masculinité*, Leanne Payne raconte l'histoire de Richard, un homme dont les cassures intérieures étaient si semblables aux miennes que chaque fois que son nom apparaît dans la citation ci-dessous, j'y ai substitué mon nom :

Comment un homme peut-il vivre aliéné d'une partie importante de son être, à savoir de son identité sexuelle, avec tous les symboles archétypiels qui sont profondément enfouis dans son cœur et

ses pensées ? Psychologiquement, (Mario) étant séparé de sa masculinité, était coupé de la capacité de se voir et de s'accepter comme homme. La vision intérieure qu'il avait de lui-même était terriblement incomplète. Dans son cœur, il n'y avait aucune image de lui-même comme homme ou comme personne à part entière ; il ne voyait en lui qu'un vide obscur. Les personnes qui sont bien afferries dans leur identité de genre ont d'elles-mêmes des images symboliques, ainsi que des images plus réalistes, auxquelles elles ne prêtent même pas attention, tant elles sont évidentes. Mais dans le cœur de (Mario), il y avait un étrange néant qu'il cherchait à combler en menant une vie malsaine et remplie de fantasmes. Cette vie imaginaire, de même que les images qui surgissaient de son psychisme malade, lui fournissaient des représentations symboliques de sa propre confusion sexuelle ¹.

De toutes « les images qui jaillirent de mon psychisme malade et meurtri », il y en a trois qui se détachent. Vers l'âge de cinq ans, je commençai à ressentir en moi un profond malaise face à mon propre sexe. La peur que j'avais de mon père augmentait, en même temps qu'un fort sentiment de rejet de sa part. Très parcimonieux, le cœur est capable de renfermer dans un seul et unique symbole une intense douleur intérieure. Ainsi, mon cœur réduisit la masculinité et ma profonde aliénation à son égard à un seul symbole : les pieds masculins. Ils me fascinaient de façon anormale. À cette fascination venait s'ajouter un sentiment de honte, réaction au rejet que j'éprouvais de la part de mon père. Dans son livre, *Homosexuality : A Symbolic Confusion* (L'homosexualité, une confusion symbolique), le docteur Ruth Tiffany Barnhouse constate que le fétichisme des pieds est courant dans les cas de dysfonctionnement de la sexualité masculine ². Chez moi, cependant, le fétichisme du pied n'était pas total en ce sens qu'il n'était lié à aucune réaction génitale.

Plusieurs années plus tard, vers l'âge de dix ans, un autre symbole de la masculinité remplaça ma fascination pour les pieds masculins. Ma famille s'apprêtait à quitter la ville pour la banlieue. Juste avant notre départ, je semai dans la rue une graine d'érable au pied d'un lampadaire. Après notre déménagement en banlieue, je fis des rêves répétés de cette graine d'érable poussant si vite et si haut qu'elle renversait le lampadaire. Même éveillé, j'étais dominé par la peur et la culpabilité d'avoir planté cette graine.

À la première occasion, je retournai à notre ancienne maison en ville vérifier si l'érable avait bien renversé le lampadaire. Il n'en était rien, bien entendu. Une fois encore, mon cœur avait parcimonieusement réuni en un seul symbole un profond conflit intérieur. L'arbre et le lampadaire symbolisaient l'un et l'autre le masculin pour moi, et mon angoisse de voir l'érable pousser et renverser le lampadaire représentait une peur déplacée de ma propre masculinité. Je n'avais pas envie de grandir et de devenir homme parce que cela signifiait ressembler à mon père, devenir dominateur, cruel et destructeur.

Dernier exemple : un autre rêve montrant comment mon cœur symbolisait mon conflit intérieur. Depuis ma plus tendre enfance jusqu'au milieu de mon adolescence, je fis un rêve qui revenait fréquemment et ne manquait jamais de me réveiller ; j'étais alors paniqué et en sueur. Dans ce rêve, je me tiens d'un côté d'une épaisse haie verte, fuyant mon père en courant. Lui se trouve de l'autre côté, parallèlement à moi, et il me poursuit, un couteau à la main. Nous arrivons au bout de la haie, je le vois et m'enfuis. Tout en courant, j'aperçois une porte de placard devant moi. Je l'ouvre, j'entre, ferme la porte derrière moi – pour découvrir un homme mort dans une housse en plastique transparent. Ce rêve représentait symboliquement ce qui était arrivé à ma masculinité. Par peur, je fuyais loin de mon père (le masculin). Le seul endroit où je pouvais me réfugier était un placard où le masculin était mort. Je ne pouvais me sentir en sécurité qu'en présence du masculin mort.

Quand je me suis coupé de ma masculinité, je me suis davantage investi émotionnellement dans mes qualités féminines. Mais j'en étais venu à haïr le féminin en moi. Adolescent, chaque fois que je regardais les photos de moi dans l'annuaire de l'école, je méprisais toujours les qualités féminines que j'y discernais. Du fait que ma masculinité était terriblement refoulée, le féminin en moi n'était pas contrebalancé correctement par une masculinité conforme à mon sexe biologique, à mon être mâle. En conséquence mon côté féminin émergea sous la forme d'une fausse féminité, d'un caractère efféminé.

La confusion des symboles

À mesure que je grandissais, mon cœur ne contenait plus aucune image d'hommes sains. Pour cette raison, je ne parvenais pas à reconnaître les qualités masculines qui *étaient* en moi. Je ne disposais d'au-

cun paramètre me permettant de reconnaître le masculin et de m'y identifier d'une manière saine. À la place de symboles *réels* de la masculinité, mon cœur m'en procurait de faux et malsains : le fétichisme du pied, la peur de l'érable dominateur, et le rêve où mon père me poursuivait. Dans la lettre que ma sœur Annelise m'avait envoyée avec l'exemplaire de *L'image brisée*, elle écrivait : « Dieu est un Père parfait qui désire ardemment donner de bonnes choses à ses enfants. » Je me rappelle avoir lu ces deux mots ensemble, *parfait* et *père*, et m'être dit : « Parfait et père, deux mots qui vont aussi bien ensemble que poisson et bicyclette. » Mon cœur ne pouvait assimiler une telle idée. C'était une pensée totalement abstraite.

Les contacts qu'a un enfant avec des formes dérégées d'amour masculin et féminin s'enregistrent dans son identité sexuelle en développement et dans sa compréhension de la complémentarité des sexes sous forme de symboles confus.

Quand l'amour n'est pas en ordre et que nos relations sont également dérégées, des images primordiales sont soit absentes soit dans un état de grave confusion (comme dans le cas de la névrose homosexuelle). C'est la tragédie des foyers brisés, où nous souffrons non seulement de l'absence des parents ou d'autres membres de la famille, mais aussi de la perte de ce que ces personnes représentent symboliquement. Nous subissons la perte d'images symboliques de plénitude et d'équilibre qui auraient dû continuer de nourrir notre cœur³.

Une histoire d'amour

La masculinité et la féminité nous sont communiquées durant l'enfance à travers les hommes et les femmes de notre entourage qui symbolisent pour nous le masculin et le féminin (initialement la mère et le père). Pour acquérir une identité personnelle saine, nous devons entretenir des relations affectueuses et saines avec des membres des deux sexes. On pourrait dire que nos premières rencontres avec des êtres chers des deux sexes se gravent dans nos cœurs comme *une histoire d'amour* donnant lieu à des idées spécifiques sur la masculinité et la virilité, sur le féminin et la féminité.

À l'intérieur de cette histoire d'amour, il y a des épisodes qui façonnent le sens de notre identité. Nos relations avec les personnages de ces

épisodes affectent la direction que prendra notre sexualité. Si tout au long de notre croissance, nos relations avec les membres des deux sexes sont saines, un scénario d'amour hétérosexuel sain s'inscrit alors dans nos cœurs. Notre sexualité suit ainsi le cours de cette histoire d'amour, et nous pouvons vivre des épisodes d'amour agréables entre les sexes correspondant au scénario inscrit dans nos cœurs.

Pour assurer le développement d'une identité sexuelle *saine*, l'histoire d'amour dans notre cœur doit comporter deux épisodes ou scénarios parallèles. L'un d'eux est celui de la relation d'amour avec le parent du même sexe. Cet épisode comprend de bons souvenirs d'attachement affectif, alliés à la joyeuse prise de conscience, à un moment ou à un autre, que « cette personne est comme moi ». Le second épisode est la relation d'amour avec le parent de l'autre sexe. Il renferme de bons souvenirs relationnels, associés à la rapide prise de conscience que « cette personne n'est pas comme moi », que les différences entre « moi et cette personne sont complémentaires et en fait nous rapprochent ». Idéalement, ce sont les pères et les mères qui servent de modèles à cette complémentarité entre les sexes.

Pour que nous puissions nous identifier au parent de même sexe et prendre conscience de l'altérité complémentaire que représente le parent de l'autre sexe, notre cœur doit renfermer des images positives des deux sexes dans leurs relations l'un avec l'autre. L'incapacité d'avoir des relations saines avec des membres des deux sexes créera des personnages négatifs dans le scénario d'identification de l'histoire d'amour inscrite dans notre cœur. Notre sexualité suivra alors la trame de ce scénario, et il s'ensuivra une forme d'ambivalence sexuelle ou de confusion des genres.

J'utilise le terme *genre* pour me référer aux qualités masculines ou féminines telles qu'elles existent en Dieu et dans l'humanité. C'est un terme qui est souvent employé pour expliquer les comportements « appris » typiquement associés au sexe masculin ou féminin, au sens biologique. Le terme *genre* peut également être employé pour se référer à un sentiment intérieur d'appartenance à son propre sexe. « L'identité de genre fondamentale » peut se définir comme une « image de soi biologique résultant du développement de notre propre perception du moi dans sa relation aux autres⁴. »

Le genre, c'est-à-dire les qualités de la masculinité et de la féminité, englobe les sexes, mais ne se limite pas à ce qui a un sexe. Comme C.S. Lewis l'a écrit : « Le genre est une réalité et une réalité

bien plus fondamentale que le sexe ⁵ ». La masculinité et la féminité sont des qualités qui existent en Dieu. Parce que leurs origines sont en Dieu, on peut considérer que la masculinité et la féminité ont une dimension transcendantale. Le docteur Donald Bloesch écrit :

Bien que la Bible affirme clairement que le Dieu vivant transcende la sexualité, qu'il n'est ni mâle ni femelle, il est également clair qu'il englobe en lui-même la masculinité et la féminité. Nous sommes en effet « créés à son image, mâle et femelle (homme et femme) » (Genèse 1. 27 ; 5. 1, 2) ⁶.

Qui plus est, dans son livre *Is the Bible Sexist ?* (La Bible est-elle sexiste ?), D. Bloesch écrit :

Dieu englobe la masculinité et la féminité comme des élans en lui-même qui expriment d'une part l'initiative et la puissance (le masculin), d'autre part la réceptivité et l'obéissance aimante (le féminin) ⁷.

La relation première de Dieu envers nous est celle d'instigateur masculin (il aime en premier ; il prend l'initiative de la rédemption). Notre relation première envers Dieu est celle de récepteurs féminins (nous recevons son amour, nous accueillons Christ dans nos cœurs). Par contre, Dieu agit dans un élan d'accueil féminin quand nous prenons l'initiative d'entrer en contact avec lui : « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous » (Jacques 4. 8). Mais notre désir de venir à lui naît de ce qu'il nous a d'abord révélé qu'il est là pour que nous le contactions. De plus, la Bible emploie une imagerie féminine pour décrire l'amour « maternel » de Dieu pour l'humanité (Nombres 11. 12 et Matthieu 23. 37). La Bible cependant utilise la plupart du temps des termes masculins pour décrire Dieu. Il se révèle au monde comme un Père dans les cieux, et non comme une mère. Comme l'a dit un théologien :

Le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas seulement défini comme « Père », mais il est appelé *le* Père. Notre Seigneur a déclaré : « N'appellez personne sur la terre père, car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux » (Matthieu 23. 9) ⁸.

Mais l'être humain, dans sa nature déchue, a une image déformée de Dieu et de ce que signifie être créé à son image – mâle et femelle (Genèse 1. 26). Parce que nous sommes des créatures déchues, son image est obscurcie par le péché et nous vivons par conséquent dans la confusion face au genre et au sexe.

La masculinité et la féminité sont des qualités qui existent dans chaque être humain. Quand D. Bloesch écrit : « Dans leur relation avec Dieu et le Christ, tous les chrétiens sont appelés à assumer le rôle du féminin ⁹ », ou quand C.S. Lewis affirme : « Celui qui est élevé au-dessus et au-delà de toutes choses est si masculin que nous sommes tous féminins par rapport à lui ¹⁰ », l'un et l'autre veulent dire que l'ensemble de l'humanité, les hommes comme les femmes, sont dans une position féminine d'accueil face aux initiatives de Dieu (alliances, amour, rédemption). Par ailleurs, lorsque nous disons « elle » en parlant de l'Église (ou l'Épouse de Christ), nous ne voulons pas prétendre qu'elle est composée de femmes au sens biologique du terme. Pas plus que quand nous employons « il » pour désigner Dieu (ou l'Époux pour décrire Christ), nous ne voulons affirmer que Dieu est mâle, au sens biologique.

Notre Seigneur Jésus, qui est pleinement Dieu et pleinement homme, manifeste la qualité féminine de réceptivité dans la mesure où il est toujours dans l'attente et à l'écoute de la parole que le Père va lui envoyer. Jésus fait preuve de la qualité masculine d'initiative quand, en obéissance au Père, il donne librement sa vie sur la croix, assurant la rédemption de l'humanité.

Il serait faux, cependant, de définir de manière aussi étroite le masculin comme étant *uniquement* la qualité d'initiative, et le féminin comme étant *exclusivement* la qualité de réceptivité. Ce serait trop simple, et nous perdriions toutes les qualités indescriptibles qu'englobent la masculinité et la féminité. Quand elles sont définies trop spécifiquement, la masculinité et la féminité dégénèrent rapidement et se réduisent à ces clichés dans lesquels nous essayons à tort de cantonner hommes et femmes. Les représentations hollywoodiennes de l'homme macho moustachu et de la tête de linotte blonde platinée sont de parfaits exemples de telles caricatures. Nous perdons de vue ici cette vérité selon laquelle tout individu, homme ou femme, a été conçu pour posséder des qualités masculines et féminines. Idéalement, la masculinité et la féminité devraient coexister avec bonheur dans l'âme de tout être humain.

Pourtant beaucoup de gens croient à tort que seuls les hommes ont des qualités masculines et seules les femmes des qualités féminines. En conséquence, ces dernières sont classées comme étant avant tout intuitives et les hommes comme étant par-dessus tout rationnels. Une seconde idée fautive consiste à croire que la seule différence entre l'homme et la femme est d'ordre biologique (le sexe), sans tenir aucun compte des réalités du genre. Ceux qui s'en tiennent à ces faux concepts confondent le genre avec le sexe. Quand ils voient le mot masculin (genre), ils lisent le mot mâle (sexe). Il est indispensable de leur rappeler que masculin et féminin s'appliquent à des qualités liées au genre et que mâle et femelle correspondent au sexe biologique. Bien que l'on ne doive pas aller trop loin en définissant genre et sexe de manière séparée au risque de ne plus les considérer dans leurs rapports mutuels, il est nécessaire de voir les différences qu'il y a entre ces deux mots. Dans son livre *Vers une Sexualité Réconciliée*, Andy Comiskey écrit :

Être mâle implique le fait d'être un homme plutôt qu'une femme. C'est un état directement lié au genre biologique. La masculinité, elle, est une qualité, une position, une approche de la vie qui est complétée par la féminité. Les hommes et les femmes expriment au cours de leur vie des qualités à la fois féminines et masculines. Mais pour que des hommes et des femmes parviennent à l'épanouissement dans leur identité, ces qualités doivent trouver une harmonie et un rythme qui correspondent spécifiquement à leur sexe biologique ¹¹.

Bien sûr, il est juste pour un homme de dire que son identité est du genre masculin et pour une femme que la sienne est du genre féminin. Non seulement nous possédons des qualités masculines et féminines, mais, par notre sexe, nous *appartenons* à l'un ou l'autre des deux genres. Le fait de se sentir à l'aise et en sécurité dans l'appartenance à son propre genre est la composante essentielle d'une saine identité personnelle.

L'ampleur de notre besoin de guérison peut refléter dans quelle mesure nous sommes en contact avec nos qualités masculines et féminines. S'il y a un déséquilibre entre le masculin et le féminin, ou aliénéation totale par rapport à un genre, une forme de dysfonction apparaîtra dans notre identité personnelle.

Écrivant sur ce sujet dans le contexte de la guérison intérieure,

Leanne Payne explique :

Pour une femme, être libre d'entreprendre, c'est-à-dire d'entendre la parole du Seigneur et de la mettre en pratique, c'est entrer en contact avec son côté masculin. Dans ce cas, elle n'est pas maladivement passive, comme lorsque le principe féminin est aliéné du masculin en elle. Elle est libre de répondre à Dieu de tout son être, et par conséquent de prendre l'initiative lorsque l'occasion s'en présente. Dans sa relation verticale avec le Seigneur, elle est une personne à part entière, pleinement capable de collaborer avec son Esprit. Dans ce cas, c'est une créatrice, équilibrée dans sa féminité, à l'image de son Père le Créateur.

De même, pour qu'un homme fonctionne vraiment comme un créateur masculin, il doit entrer en contact avec le principe féminin en lui. Son cœur doit être capable de répondre à Dieu, aux autres et aux exigences de l'œuvre à accomplir. Son cœur, comme celui de son vis-à-vis féminin, est une matrice fertile qui reçoit continuellement la vie du Christ et, en réponse, donne naissance aux créations que Dieu lui ordonne d'entreprendre. Dans l'obéissance, se tenant à l'écoute de la parole de guérison que Dieu ne cesse de prononcer, l'homme devient un serviteur et un gérant de cette parole, il la nourrit dans le cœur des autres. C'est ainsi qu'il devient un médecin des relations brisées. L'homme est l'épouse masculine de Dieu.

Invariablement, quand une âme a besoin de guérison, on constate un déséquilibre entre son masculin et son féminin. L'homme – ou la femme – met trop de poids sur un des plateaux de la balance ¹².

Pour mieux comprendre le développement d'une saine histoire d'amour hétérosexuelle, examinons trois mots grecs qui désignent l'amour : *storge*, *philia* et *eros*.

Storge

Ce terme signifie à peu près « amour naturel » ou « amour familial ». C'est l'affection qui lie les membres d'un groupe naturel : l'amour de la famille par exemple. Les parents aiment les enfants, les enfants aiment les parents et les enfants s'aiment entre eux... Être membre d'une famille avait une signification très importante

dans l'Antiquité, et *storge* était de ce fait un élément précieux et apprécié dans la vie d'une personne. Sans *storge*, il ne restait plus qu'une existence malheureuse et privée d'affection, quelque chose que l'on pourrait difficilement appeler une vie.

C.S. Lewis trouve cette forme d'amour très importante. Il la qualifie « d'affection » et la définit ainsi : « La première image que nous devons avoir est celle d'une mère donnant le sein à un bébé, d'une chienne ou d'une chatte près d'un panier plein de chiots ou de chatons – tout ce petit monde étant entassé, poussant des cris et se blottissant les uns contre les autres ; ronronnant, se léchant, babillant ; le lait, la chaleur, l'odeur de la vie naissante. ¹³ »

L'amour *storge* a des formes masculines et féminines, et nos rencontres avec ces aspects différents de l'amour *storge* varient au cours de l'enfance.

Dans notre prime enfance, nous goûtons à l'amour *storge* dans sa forme féminine par le biais de la mère – une caresse, le sein nourricier. Dans cette relation symbiotique entre l'enfant et la mère, le bébé n'est même pas conscient qu'il est un être distinct de sa mère. Ce sentiment de sécurité et d'amour que ressent le petit enfant provient du fait qu'il a fait partie du corps maternel.

Un lien invisible persiste, longtemps après la section du cordon ombilical. Il existe un rapport de connaissance profonde entre l'enfant et la mère, un mode de connaissance qui précède l'avènement de la raison et en un sens transcende celle-ci ¹⁴.

C'est à travers l'amour de la mère que le bébé connaît un sentiment d'existence et d'individualité. Dans l'amour maternel, l'histoire d'amour du bébé reçoit ses premières impressions de ce que sont la femme et la féminité, et de la sensation d'être.

Il est primordial qu'un enfant ne soit pas séparé de sa mère jusqu'à ce qu'il ait développé la capacité de comprendre son absence. Sinon le bébé va intérioriser l'absence maternelle comme un rejet. L'amour féminin est alors associé au rejet qui deviendra un thème récurrent de l'histoire d'amour du cœur.

Les psychologues qui étudient la relation entre les enfants et leurs parents sont généralement d'accord pour dire que la capacité de comprendre l'absence de la mère ne commence pas à se développer avant le

neuvième mois de son existence, et elle n'atteint pas son plein développement avant l'âge de deux ans et demi. Des périodes de séparation prolongées d'avec la mère avant cet âge ne provoquent pas uniquement un sentiment de rejet, mais aussi toute une gamme de réactions négatives – colère, angoisse, et même concupiscence – qui se manifestent à l'âge adulte. (V. le livre de Frank Lake *Clinical Theology* ou celui de John Bowlby *Attachment and Loss*, Attachement et perte.)

Pour que l'enfant parvienne à un sentiment sécurisant d'individualité en dehors de la mère, il a besoin des encouragements affectueux du père. Dans un de ses enseignements, le docteur Daniel Trobisch explique : « La mère est comme un cercle et le père est celui qui nous en fait sortir. » La rencontre initiale de l'enfant avec la forme masculine de *storge* intervient à travers l'amour du père pour la mère ; il aime l'enfant à travers elle. Par l'amour que le père porte à sa femme, il commence à inscrire dans l'histoire d'amour de l'enfant le thème de la sollicitude et de la tendresse masculines. Au fur et à mesure que les enfants apprennent à marcher à quatre pattes, ils s'éloignent de la mère pour aller vers le père. En confirmant affectueusement son enfant dans son identité, le père joue un rôle important car il l'aide ainsi à séparer son identité personnelle de celle de sa mère. Leanne Payne écrit dans quelle mesure tout ceci se rapporte au développement de la personne pendant l'adolescence :

Nous nous acceptons – ou nous ne nous acceptons pas – en tant que personnes selon que nous avons, ou n'avons pas, été confirmés dans notre identité par la voix masculine. En tant que femme, il m'est impossible de confirmer mon fils dans sa masculinité ou ma fille dans sa féminité. C'est la voix masculine que mes enfants écoutent, parce que je les ai portés en moi et qu'ils cherchent à séparer leur identité de la mienne. Il est évident que les liens qui unissent les enfants à leur père avant le temps crucial de l'adolescence sont importants. Mais à partir de l'adolescence, c'est une importance extrême qu'ils revêtent. Il arrive un moment où il faut que le père se place « entre » la mère et le fils pour communiquer à ce dernier la capacité de séparer son identité sexuelle et personnelle de celle de sa mère. C'est aussi vrai en ce qui concerne la fille, bien que cela ne soit pas aussi capital dans le domaine de son identité sexuelle. Après tout, la fille n'est pas *autre* que la mère ¹⁵.

L'amour du père pour un fils permettra indéniablement à ce dernier

de s'identifier aux caractéristiques mâles et masculines qu'il voit chez son père. Ceci est essentiel pour que se développe d'une manière saine le rôle correspondant à son identité de genre, ce rôle que l'on joue dans la vie en tant qu'homme ou femme. À la fois pour ses fils et ses filles, le père représente tout ce qui est mâle et masculin au monde, tout comme la mère représente tout ce qui est femelle et féminin. Il est important que les enfants s'identifient positivement au rôle masculin ou féminin qu'ils perçoivent chez le parent de même sexe afin de recevoir de lui un modèle d'identité positif à imiter. À l'inverse, il est tout aussi important que l'enfant ressente comme positives les différences de genre avec le parent de l'autre sexe afin d'apprendre comment entretenir des rapports de complémentarité avec les membres de l'autre sexe. Se sentir en sécurité dans sa propre identité sexuelle, c'est savoir s'identifier correctement au même sexe et communiquer dans une saine complémentarité avec l'autre sexe.

Un matin, ma sœur Karen m'a téléphoné pour me raconter le dernier petit exploit de mon neveu Alexandre. Mon beau-frère était parti travailler ce matin-là et Karen faisait la vaisselle du petit-déjeuner. Ses deux enfants, Katie, cinq ans, et Alexandre, deux ans, étaient allés jouer dans une autre pièce. Le temps passait et Karen s'étonnait de n'entendre la voix ni de l'un ni de l'autre, car c'était généralement le signe qu'ils étaient en train de faire une bêtise.

Au moment même où elle s'appêtait à quitter la cuisine pour aller voir ce qui se passait, Alexandre fit son apparition ; il portait les pantoufles de son père, avait les lunettes de ce dernier sur le nez et tenait à la main la Bible paternelle.

Karen courut alors à la salle de bain pensant que Katie participait au même jeu. Quelques semaines plus tôt, sa fille s'était couvert le visage de maquillage : elle avait aussi pris des ciseaux et s'était coupé une bonne touffe de cheveux. Karen est coiffeuse de son métier. Cette fois-ci, elle trouva Katie jouant tranquillement dans son monde imaginaire, tous ses cheveux bien en place.

Ces formes de jeu innocentes révèlent une identification symbolique saine avec le parent de même sexe. Une saine identification de genre comme celle-ci aboutira à l'émergence de rôles sains correspondant à l'identité sexuelle. Cette identification avec son propre genre est fondamentale à l'établissement de l'identité de genre fondamentale, c'est-à-dire à l'assurance ressentie profondément par un garçon qu'il est non seulement « mâle », mais aussi masculin, ou par la petite fille

qu'elle est à la fois « femelle » et féminine.

À mesure que grandit cette identité de genre fondamentale, l'enfant prend conscience de ce qui le différencie de l'autre sexe. Non seulement cette prise de conscience confirme chez lui la complémentarité des genres, mais elle établit plus profondément l'identification croissante de l'enfant avec son propre sexe.

Le fait d'imiter des rôles masculins/féminins quand il ou elle joue, aide l'enfant à s'identifier solidement au genre auquel il appartient. Dans les années vingt, un psychologue suisse, Jean Piaget, fit une étude approfondie sur l'importance des jeux de l'enfant.

Piaget voyait le jeu symbolique comme un aspect très important de la vie émotionnelle d'un enfant, ainsi que de son développement cognitif... Le jeu remplit une multitude de fonctions. En observant des enfants en train de jouer, on en apprend beaucoup sur ce qu'ils cherchent à comprendre¹⁶.

Dans l'histoire d'amour de nos cœurs, l'affection que nous vouent nos parents est le premier épisode marquant du scénario d'identification (au même sexe) et de complémentarisation (par rapport à l'autre sexe). L'amour d'une mère pour ses enfants est unique en son genre et différent de celui que le père porte à ses enfants.

Il est important d'apprécier ces différences et de ne pas donner plus de valeur à un amour qu'à un autre. L'affection que nous donnent notre mère et notre père n'est pas interchangeable ; elle est tout aussi importante, qu'elle émane de l'un ou de l'autre. C'est quand un enfant a l'assurance d'être aimé de ses deux parents qu'il peut ouvrir ses pensées (et plus tard son cœur) à une saine histoire d'amour hétérosexuelle. Lorsque de bonnes expressions de l'amour *storge*, masculin et féminin, sont gravées dans nos cœurs, nous sommes alors ouverts à ce que d'autres formes d'amour viennent s'inscrire dans le scénario de notre histoire.

Philia

À mesure que nous entreprenons notre rencontre avec le monde extérieur à la mère, en rampant à quatre pattes en direction du père, nous finissons par découvrir le monde des amis.

Leon Morris définit cette forme d'affection dans son livre

Testaments of Love (Testaments d'amour) :

En grec, un second mot désigne l'amour : *philia*, qui signifie l'affection née de l'amitié. Il s'agit de l'amour d'un homme pour son camarade, d'une femme pour son amie. Cela nous entraîne vers quelque chose d'une grande valeur dans la vie. Il est certes possible de vivre sans amis, mais quelle existence appauvrie ce serait ! Lewis signale que nous ne paraissions pas attacher autant d'importance à l'amitié aujourd'hui que ne le faisaient les anciens, quand Aristote la classait comme l'une des vertus, et que Cicéron pouvait écrire un livre entier sur le sujet ¹⁷.

L'amitié a aussi ses propres expressions féminines et masculines. Au premier stade de leur développement, les enfants ne paraissent pas remarquer si leurs compagnons de jeux sont mâles ou femelles. À mesure que le scénario d'identification avec le même sexe se développe dans l'histoire d'amour du cœur, il est tout à fait normal que le petit garçon, découvrant son « être petit garçon », ait envie de jouer uniquement avec ses semblables. C'est vrai aussi pour les petites filles. Quand un enfant se sent en sécurité dans son identification avec le parent de même sexe au sein de la famille, il éprouve le besoin de se lier avec des membres de même sexe hors du cercle familial. Ceci s'appelle communément « l'attachement au groupe » ; à ce niveau, le fait de devenir membre d'un groupe aide à poursuivre l'identification de genre. L'attitude qui fait dire aux garçons : « Les filles ! beurk ! » ou aux filles : « Les garçons ! beurk ! » est parfaitement normale à cette période. Ce rejet infantin de l'autre sexe qui n'est pas « comme nous » fait partie d'une identification saine avec le même sexe. Il est malsain cependant d'en rester à ce stade infantin.

Jouer avec des membres du sexe opposé est extrêmement important pour le développement du scénario de la complémentarité des genres dans l'histoire d'amour du cœur. Tout au long de l'enfance, et plus particulièrement lors de la puberté, l'amitié avec l'autre sexe doit être encouragée par les parents, les professeurs et toute autre figure d'autorité significative. Sinon la capacité de l'enfant d'établir des rapports avec l'autre sexe risque d'être sous-développée, voire, complètement refoulée, ou, dès l'âge adulte, tragiquement réduite à une expression fortement érotique.

Éros

L'amour de type *éros* émerge au moment de la puberté, généralement de façon immature au début, avec une forte connotation sexuelle et lourdement teintée de sentimentalisme. Il apparaît fréquemment dans nos cœurs comme une histoire d'amour tragique. Si nous sommes émotionnellement sains au moment d'entrer dans la puberté, le scénario de l'histoire d'amour du cœur se concentrera totalement sur la complémentarité des genres. Le jeune homme amoureux devient alors le personnage principal d'une intrigue secondaire d'amour érotique. Ses sentiments à l'égard de l'objet de son amour, son désir de la posséder, ses pensées pour elle deviennent les thèmes principaux de cette intrigue secondaire. Ce qu'il oublie, c'est d'accorder une attention égale aux sentiments, aux besoins et aux pensées de celle qu'il aime. Ses motivations sont typiquement narcissiques.

... c'est *éros* que la plupart des gens ont en tête aujourd'hui quand ils pensent à l'amour. *Éros* est avant tout l'amour romantique, l'amour sexuel. C'est le nom du dieu grec avec l'arc et les flèches. *Le mot est employé pour désigner des affections autres que l'amour romantique*, mais c'est là son sens typique, celui qui lui confère son caractère particulier. Nous devons noter dès le départ qu'*éros* ne se limite pas à l'expérience sexuelle. L'acte sexuel peut se produire sans amour... Cependant, l'acte sexuel est l'expression appropriée d'*éros*. Il n'est pas en soi *éros*, car l'affection est aussi un élément essentiel de ce genre d'amour ¹⁸.

Éros, c'est l'amour entre les sexes avec toutes ses expressions contradictoires. Il comprend la relation complémentaire entre un homme et une femme, l'innocent main dans la main des adolescents lors des premières amours, le plaisir tout simple qu'un homme éprouve en admirant une femme et la véritable intimité de l'étreinte conjugale. Un *éros* sain implique toujours le respect mutuel.

Éros est le terme approprié non seulement pour désigner l'amour entre les sexes qui s'exprime de façon sentimentale, mais aussi pour les relations d'amour entre les sexes au sein de la famille. L'amour d'un fils pour sa mère comprend bien sûr des aspects de l'*éros* tout simplement en raison de leur différence sexuelle. Ceci est vrai également de l'amour d'une fille pour son père.

Éros, tel qu'il s'exprime aujourd'hui dans l'amour sentimental, a

désespérément besoin d'être défini. Globalement, notre société agit comme un adolescent qui n'aurait pas réussi à sortir de sa puberté. Le scénario de la complémentarisation des genres dans nos cœurs se lit davantage comme une histoire d'amour tragique ou comme un roman pour midinettes. Nous semblons soit figés dans une vision narcissique de l'*éros* fortement sentimentalisee, soit incapables de parvenir à relier l'acte sexuel à l'amour. Comme des Roméo impuissants à la recherche de leur Juliette, nous avons désespérément besoin des connaissances profondes que C.S. Lewis donne dans son livre *The Four Loves* (Les quatre amours) :

En fait, *éros* amène l'homme à vraiment désirer, non pas n'importe quelle femme, mais une femme en particulier. D'une manière mystérieuse, mais tout à fait indiscutable, l'amoureux désire la bien-aimée en personne, et non le plaisir qu'elle peut procurer¹⁹.

Cette description altruiste de l'amour contraste violemment avec le désir narcissique et autogratifiant qui se fait aujourd'hui passer pour *éros*. En tant qu'homme, je suis parfaitement conscient de la différence entre l'affection que j'éprouve pour un frère et celle que j'ai envers une sœur en Christ. La forme la plus authentique de l'amour de frère à frère est *philia*, dans la mesure où cette affection est touchée par *agape* (l'amour inconditionnel de Dieu). L'amour que j'ai pour lui est en partie enraciné dans le fait que nous sommes tous deux des hommes. En français le mot « connaître » vient de *naître* et de *con-*, qui veut dire *semblable*²⁰. Cette connaissance en vertu de la similitude surgit seulement si le scénario d'identification avec le même sexe dans l'histoire du cœur est sain.

La forme d'amour la plus authentique que je puis avoir pour une sœur en Christ est aussi *philia*, dans la mesure où cette affection est touchée par *agape*, mais elle comprend aussi *éros*, tout simplement parce que je suis un homme et elle une femme. Comme je ne partage pas la même nature qu'elle (son humanité, oui, mais pas son sexe), je parviens à la connaître par l'expérience, en m'approchant d'elle et en l'accueillant dans ma vie. Le mot français « savoir », d'où est tiré le terme anglais « savour » (savour) décrit cet état. Cette connaissance en vertu de la différence peut avoir lieu seulement si le scénario de la complémentarisation des genres dans l'histoire d'amour du cœur est sain.

Les confusions de l'amour

« Nous aimons confusément, nous créatures déchues ; le voyage de la vie consiste à mettre de l'ordre dans l'amour²¹. » Nos premières rencontres avec les formes masculines et féminines de ces trois types d'amour, tels qu'ils sont incarnés par nos relations primaires (mère, père, et les autres), déterminent la manière dont nous ressentirons l'amour envers le même sexe et le sexe opposé plus tard dans la vie. Ces rencontres affectent également la vision que nous avons de nous-mêmes en tant qu'hommes ou femmes.

Les scénarios d'identification (avec le même genre) et de complémentarisation (avec l'autre genre) ne peuvent s'inscrire dans nos cœurs isolément, sans rapport les uns avec les autres. Nous ne pouvons véritablement connaître l'un qu'en connaissant l'autre. Le masculin et le féminin se définissent dans l'expérience que nous en faisons sous forme de « duo ». Donc, si nous sommes dans la confusion par rapport à l'un, nous le serons irrémédiablement par rapport à l'autre.

Des besoins d'amour non comblés dans l'enfance ne disparaîtront pas sous prétexte que nous grandissons. Ils apparaissent souvent sous le déguisement d'un besoin névrotique qui exige d'être satisfait. Si nous avons connu une carence dans l'un des différents types d'amour, il est probable que nous essaierons de la combler en recourant à l'une des autres formes d'affection. Le besoin d'amour non satisfait devenu névrotique apparaîtra peut-être dans les épisodes de l'identification au même genre et de complémentarisation par rapport à l'autre genre.

Quand un homme n'a pu recevoir l'amour *storge* sous sa forme masculine dans son enfance, un déficit s'inscrit dans le scénario de son identification de genre. Il tentera peut-être de le combler par un attachement insistant, dans un rapport de dépendance avec un autre homme. Ou alors il essaiera de le combler par une expression de l'*éros*, ce qui aboutira à une névrose homosexuelle. Un homme qui souffre d'un déficit affectif de type *philia* peut avoir des exigences déraisonnables envers ses amis masculins. La femme qui n'éprouve pas le sentiment sécurisant d'avoir été aimée par sa mère, sera tentée de transférer ce besoin dans ses relations avec les autres femmes, exigeant d'elles ce qu'elles ne peuvent et ne doivent tout simplement pas donner. Certaines formes d'homosexualité, chez l'homme et la femme, peuvent être considérées comme un besoin d'amour non satisfait vis-à-vis du même sexe qui s'est érotisé.

Dans les cas que je viens de mentionner, *éros* s'est inscrit par erreur

dans le scénario d'identification avec le même genre et il a été en même temps oublié dans le scénario de la complémentarisation avec l'autre genre. Comme l'amour manquant est de type *storge*, toute tentative de le recevoir à travers *éros* ne pourra jamais compenser le déficit. La personne concernée est littéralement en train de « rechercher l'amour au mauvais endroit ». Le besoin non comblé d'amour pour le même sexe devient déformé et démesuré. Dans certains cas, des homosexuels, hommes ou femmes, finissent par éviter l'autre sexe à cause de la peur qu'ils en ont et à entrer dans un attachement dépendant avec quelqu'un du même sexe. L'introduction d'*éros* dans le scénario devient un moyen névrotique pour entrer en contact avec le même sexe et s'identifier lui. En évitant les membres du sexe opposé, l'homosexuel(le) n'est plus obligé(e) d'affronter son sentiment d'incompétence sexuelle par rapport à eux.

Quand l'histoire d'amour de notre cœur est confuse, il en va de même pour nos relations avec les deux sexes. Pour retrouver notre équilibre, nous devons en toute honnêteté raconter à Dieu ce scénario qui s'est inscrit en nous afin qu'il nous révèle comment notre cœur a pu tomber dans autant de confusion. Bien que cette honnêteté soit douloureuse, nous pouvons admettre devant Dieu et les autres comment nos relations brisées avec des êtres chers ont affecté le processus d'identification avec le même sexe et de complémentarisation avec le sexe opposé. Nous pouvons aussi reconnaître dans quelle mesure ces relations brisées ont façonné notre personnalité. Lorsque nous parvenons à regarder le passé avec une honnêteté totale et à le voir tel qu'il a réellement été, nous commençons à nous libérer de nos réactions malsaines face aux relations douloureuses du passé qui affectent encore nos relations du présent. C'est seulement à ce moment-là que nous pouvons aimer véritablement des représentants des deux sexes, être aimés d'eux et devenir ainsi des personnes conformes au plan originel de Dieu.

4

Mettre de l'ordre dans l'amour

Désamorcer la confusion des symboles

- Être réel, ce n'est pas la façon dont on est fait, dit le cheval de cuir. C'est quelque chose qui vous arrive. Quand un enfant vous aime pendant très, très longtemps, pas seulement pour jouer avec vous, mais vous aime *réellement*, alors vous devenez *réel*.
- Ça fait mal ? demanda le lapin.
- Parfois, répondit le cheval de cuir ¹.

Margery Williams

Rencontrer un homme complet

L'image intérieure que nous avons de notre père et notre mère est le reflet de leur capacité ou incapacité à nous aimer correctement. Certains parents élèvent leurs enfants sans avoir jamais connu eux-mêmes une saine affection de la part de leurs propres parents. Tout ce que la mère et le père sont littéralement, ainsi que ce qu'ils représentent à nos yeux, sera souillé s'il y a eu confusion dans leur amour pour nous. Notre mère et notre père étant les prototypes de l'homme et de la femme dans nos cœurs, la manière dont notre cœur symbolise les sexes reflète par conséquent leurs propres cassures.

Lorsque ces symboles infiniment importants sont dans la confusion, ils deviennent les réceptacles d'idées fausses sur les qualités masculines et féminines en nous et chez les autres. Comme ces symboles confus sont logés dans notre subconscient, nous ne percevons que les émotions, attitudes et comportements qui surgissent dans notre conscient. Arrivés à l'âge adulte, nous donnons simplement la mauvaise réponse à la question : « À quoi ressemble un homme complet, c'est-à-dire émotionnellement sain, équilibré et ayant bien intégré le féminin et le masculin ? » ou : « Qu'est-ce qu'une femme complète ? »

Pendant ces vacances d'une importance capitale que j'ai passées à Milwaukee, lorsque je suivais les cours de Leanne Payne sur la restauration de l'identité personnelle, j'ai rencontré le pasteur adjoint de l'église qui nous accueillait et qui faisait partie de l'équipe de prière de Leanne Payne. Le pasteur Brown était un homme bon, au visage rond et doux et à la carrure de lutteur. Lors de notre premier entretien, il me demanda : « Mario, qu'est-ce qu'un homme complet ? » Assis là, ahuri, je répondis : « Je n'en sais rien. »

Alors que je tentais de m'imaginer un homme complet, mon cœur fit remonter des images : de mon père en train de vitupérer et de hurler dans un accès de rage ; d'écoliers cruels me harcelant parce que j'étais efféminé ; d'hommes enlacés dans des étreintes homosexuelles. C'étaient les seules images d'hommes que recérait mon cœur.

Il me demanda alors : « Te souviens-tu d'avoir rencontré des hommes complets dans ton enfance ? » « Non. » Aucun ne me vint à l'esprit. La seule très vague image que j'avais venait des histoires que ma mère m'avait racontées sur son père — elle m'avait toujours dit combien il avait été doux et gentil et qu'il débordait d'amour pour ses six filles. Mais c'était, lui aussi, un homme brisé, un alcoolique. Le pasteur Brown était en fait le premier homme complet qui ait jamais montré de l'intérêt pour moi.

Ayant beaucoup de mal à croire que j'avais traversé la vie sans avoir jamais rencontré un homme digne de ce nom, il insista et répéta sa question : « Tu as sûrement rencontré *ne serait-ce qu'un* homme complet dans ta vie ? » Irrité, je répondis sèchement : « Écoutez, mon vieux, vous avez probablement grandi dans un bled comme l'Indiana, et vous avez vraisemblablement été junior dans une équipe locale de base-ball quand vous étiez jeune. Et je suis sûr que votre père venait vous encourager pendant vos matchs. Eh bien, moi, je n'ai pas eu ce genre d'enfance. Donc, il faudra bien que vous me croyiez quand je dis qu'au cours des vingt-cinq années que j'ai passées sur cette planète, je n'ai jamais rencontré un homme complet. »

Il me regarda dans les yeux avec amour et ne réagit pas à ma réplique sarcastique. Il prit sa Bible et l'ouvrit à l'évangile de Luc, au chapitre sept, pour me lire le passage sur la foi du centenaire. Il m'expliqua que ce soldat aimait tous les hommes que Dieu mettait sur son chemin, depuis son serviteur jusqu'aux Juifs de son secteur.

Pendant que le pasteur m'expliquait cette merveilleuse histoire avec beaucoup d'affection et de sollicitude, je commençai à sentir l'amour

d'un homme vraiment sain et complet : le pasteur Brown. Il était pour moi l'exemple vivant de ce centenaire bon et charitable du récit biblique. Chaque fois qu'il se replongeait dans sa Bible pour poursuivre le récit, j'en profitais pour lancer un regard furtif sur son visage plein de bonté, sur ses mains fortes, mais exprimant la douceur, comme si j'examinais une créature venant d'une autre planète. J'ignorais totalement comment entrer en relation avec lui.

À la fin de notre premier entretien, il prit mes mains dans les siennes avant de se mettre à prier. C'était la première fois de ma vie qu'un homme sain m'accueillait ainsi. Quand il me prit les mains, j'eus une réaction érotique à cette marque d'affection et trop honte pour lui avouer mes sentiments. Il n'y avait pas de place dans mon être pour recevoir cette affection masculine, cette *philia* inspirée par l'amour *agape* que m'offrait le pasteur Brown. De plus, *éros* s'était inscrit dans le scénario d'identification de genre de mon cœur. Je ne connaissais donc qu'un moyen de répondre au toucher affectueux d'un autre homme — la manière érotique.

Pendant qu'il priait en tenant mes mains avec tant de douceur dans les siennes, j'ouvris les yeux et jetai un coup d'œil furtif sur son visage. La sincérité que j'y lus augmenta la honte que je ressentais face à la réaction érotique de mon corps. Soudain, une parole prononcée par le pasteur Brown dans sa prière fit surgir en moi un amour véritable et non érotique. Je crois que c'est lorsqu'il fit allusion à moi comme à son « frère Mario » à la fin de sa prière. Non seulement je sentais l'amour de Dieu couler en moi à travers les mains de cet homme bienveillant, mais j'éprouvais également un amour humain réel. Son toucher était plus puissant que les sentiments névrosés dus à la confusion symbolique qui m'habitait. Immédiatement, l'amour commença à se remettre à sa juste place. Ses mains étaient tendrement fortes et réelles comparées aux miennes, qui paraissaient de la pâte à modeler sous son toucher. Pendant qu'il priait, j'eus l'impression que mes mains étaient en train d'être pétries. En fait, c'était moi qui étais en train d'être moulé, façonné en l'homme pour le rachat duquel Jésus est mort. C'était douloureux, mais j'étais en train de devenir réel.

Se débarrasser d'images mentales malades

Mon moi véritable commença à émerger à mesure que le *réel*, le *vrai* et le *bon* dans la personne du pasteur Brown m'étaient communi-

qués par l'intermédiaire de ses marques tangibles d'affection. En étant tout simplement un chrétien fidèle, il devint un canal sacramentel par lequel la guérison divine se déversa en moi. Ce que le pasteur Brown était, à savoir un homme intègre en Christ, laissait en moi une impression beaucoup plus profonde que ses paroles. Mon cœur commença à accueillir de nouveaux symboles ce jour-là. Les vieux symboles déformés d'une masculinité confuse étaient en train d'être extirpés du scénario d'identification de genre au plus profond de mon cœur. De nouvelles images d'une masculinité complète et intègre commençaient à y prendre leur juste place.

En quittant le bureau du pasteur, je sentis pour la première fois que la guérison de l'homosexualité était possible. Je ne me mis pas à espérer une guérison complète de peur d'être déçu. C'est uniquement parce que j'avais l'impression que Dieu me poussait dans cette direction que j'accordai de l'attention à toute cette histoire de guérison, et non parce que j'avais la foi que cela marcherait. Et puis, j'éprouvais du plaisir à avoir des relations homosexuelles et j'ignorais si j'étais prêt à les rejeter pour toujours. Je savais cependant que cette guérison que je croyais désormais possible ne pourrait avoir lieu sans un effort moral de ma part. En conséquence, tant que je considérerais la guérison comme possible, je m'engageais envers Dieu à ne plus avoir de rapports homosexuels.

Lorsque j'avais lu *L'image brisée*, huit mois auparavant, je m'étais remis à prier. Ce qui motivait avant tout mes prières, c'était le désir d'être libéré de tous les sentiments et souvenirs négatifs vis-à-vis de mon père, et pas nécessairement le besoin d'être guéri de mon homosexualité. Lors de ma prière, chaque matin, je demandais à Jésus de faire surgir de mon cœur ne serait-ce qu'un souvenir douloureux où je devais mettre en pratique son pardon divin envers mon père, qui avait tellement besoin d'être guéri et pardonné. Puis je priais le Seigneur de pardonner mes propres réactions coupables aux péchés de mon père envers moi. Chaque jour pendant huit mois, Dieu me montra durant la prière un souvenir qui nécessitait la guérison et le pardon.

Au moment où je rencontrai le pasteur Brown pour la première fois, la croix de Jésus avait déjà fait une grande œuvre en moi. J'avais été béni par son extraordinaire capacité à pardonner les péchés, les miens et ceux des autres, et mon cœur de pierre s'était attendri. Il était prêt à être resymbolisé. Les vieilles images déformées de l'homme et de la femme, ainsi que les sentiments et souvenirs qui y étaient associés, n'étaient plus cimentés dans mon cœur par l'amertume et le refus

de pardonner. Mais pour que les symboles confus soient remplacés par des symboles réels, je devais faire face aux émotions, attitudes et comportements qui étaient issus de ces images désordonnées.

Ma névrose homosexuelle était inextricablement liée à mes fantasmes homosexuels, souvent alimentés par la pornographie. Comme Leanne Payne le fait remarquer, ce genre de fantasmes, alliés aux images qui surgissent d'un psychisme non guéri, fournissent à l'individu des images symboliques de la confusion des genres².

Pour désamorcer mon imaginaire malade, c'est-à-dire tous les symboles confus face aux sexes qui étaient fortement ancrés dans mes pensées, je décidai d'abord de me détourner de mes fantasmes et de tout recours à la pornographie. Je devais de surcroît me repentir de la convoitise sexuelle liée à ces pratiques et recevoir la guérison d'une masturbation engendrée par l'angoisse. Or il s'agissait là de pratiques auxquelles j'avais recours quotidiennement depuis près de dix ans. Ce ne serait pas facile. Après m'être repenti de ma convoitise sexuelle, je jetai tous les documents pornographiques que je possédais.

Il fallut ensuite que je m'attaque aux images intérieures malades bien incrustées dans mes pensées. Je commençai par rechercher la signification que renfermaient les images de mes fantasmes homosexuels. Pour reprendre la terminologie de Leanne Payne, je devais apprendre à décoder ma « compulsion cannibale ».

Dans *L'image brisée*, Leanne raconte l'histoire de Matthieu, un jeune homme qui, comme moi, avait besoin de désamorcer la confusion symbolique de ses fantasmes sexuels. Quand on les comprend bien, on découvre que ces symboles sont des cris du cœur confus, un désir d'identification et d'intégration personnelle avec le même sexe. Leanne commence sa conversation avec Matthieu en lui demandant :

— Qu'est-ce que vous faites dans vos fantasmes ?

— Quand je fantasme, j'aimerais le serrer dans mes bras, l'embrasser sur la bouche. J'ai envie de m'unir à lui. Et c'est aussi ce que je fais dans mes rêves.

Après cette réponse, je lui ai demandé : « Connaissez-vous les habitudes des cannibales ? Savez-vous pourquoi ils mangent leurs semblables ? »

Complètement abasourdi, il m'a répondu : « Non, je n'en ai pas la moindre idée ! »

Cette série de questions est souvent la clé qui révèle à des intelli-

gences et des cœurs comme celui de Matthieu ce qui se passe réellement dans la compulsion homosexuelle. Je lui ai alors raconté ce qu'un missionnaire m'avait dit un jour : « Les cannibales ne mangent que ceux qu'ils admirent, et ils les mangent *pour s'approprier leurs caractéristiques*. »

Ce qui arrivait à Matthieu était très clair : il regardait l'autre jeune homme et aimait en ce dernier une partie de lui-même qu'il ne pouvait ni reconnaître ni accepter³ (italiques ajoutés).

Dans son livre *Homosexuality, A Symbolic Confusion* (L'homosexualité : une confusion symbolique), Ruth Tiffany Barnhouse définit l'homosexualité comme une tentative névrotique de parvenir à l'identification de genre à travers des rapports sexuels avec le même sexe. Elle écrit :

On peut recourir à l'acte homosexuel dans le but de s'identifier à la force « masculine » du partenaire. Comme l'a exprimé l'un de mes patients : « Ce n'était pas tant le fait que je voulais *aimer* Pierre ; je voulais *être* Pierre »⁴ (italiques ajoutés).

Il y eut un déclic dans mes pensées et je saisis la vérité suivante : mon désir homosexuel n'était pas une pulsion biologique, mais plutôt la projection d'un amour désordonné et d'une identification de genre incomplète sur une personne du même sexe qui symbolisait ma masculinité. Je commençai ainsi à faire mourir le mensonge selon lequel l'homosexualité est une expression légitime de la sexualité humaine.

Afin de désamorcer les symboles confus de la masculinité dans mon cœur, je pris l'habitude de me poser des questions simples au sujet des hommes qui surgissaient dans mes fantasmes sexuels ou de ceux pour lesquels j'éprouvais une attirance physique : « Qu'est-ce que je cherche à prendre chez cet homme ? Quelle partie de ma masculinité aliénée cet homme symbolise-t-il ? »

Il m'apparut évident que tous les hommes dont j'avais été « amoureux » n'étaient rien d'autre que les cibles de mes projections. Tout ce que j'essayais de faire, c'était d'achever mon identification de genre à travers une union érotique avec eux. En fait, je ne les avais jamais considérés comme les êtres de chair et de sang qu'ils étaient, mais j'avais communiqué avec eux sur la base (quand bien même inconsciente) de ma confusion et de mes besoins personnels.

Libération d'une masturbation engendrée par l'angoisse

Comme j'étais de plus en plus libéré de mes images mentales malades, je savais que je devais commencer à faire face à mon recours invétéré à la masturbation ainsi qu'à l'angoisse à laquelle elle était liée. Comme la masturbation est souvent provoquée par l'angoisse, je ne pense pas qu'il soit sage de parler de l'une sans évoquer l'autre. Cependant, pour en rendre la compréhension plus claire dans ce chapitre, je vais en discuter séparément.

Étant donné que je me masturbais toujours au même endroit, ma chambre, et juste avant de m'endormir le soir, j'avais fini par associer ma chambre à cette pratique. Chaque fois que j'entrais dans cette pièce, j'avais un réflexe pavlovien et me mettais à penser à la masturbation. Ma chambre avait besoin d'être resymbolisée – c'est-à-dire que, dans mon cœur, elle devait recevoir une autre signification.

Tout d'abord, chaque fois que je me sentais poussé à me masturber, je sortais simplement de mon lit et m'agenouillais. Puis je me mettais à prier en prononçant les paroles que le Seigneur a données à l'apôtre Paul : « Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma puissance se manifeste pleinement » (2 Corinthiens 12. 9), jusqu'à ce que la pulsion s'apaise. Avouant ma faiblesse devant Dieu, je lui demandais de déverser sa force en moi. Je ne cherchais jamais à nier ce désir en moi. Je commençais simplement à exercer une certaine autorité sur mon propre corps. Puis je me recouchais et tentais de me rendormir.

La première nuit, je me suis levé pour prier dix à douze fois. J'ai très peu dormi. Arrivé au matin, cependant, je ne m'étais pas masturbé. C'était la première fois depuis des années qu'il s'était écoulé vingt-quatre heures sans que j'aie recours à cette pratique.

Toujours très influencé par mes convictions sur la sexualité directement issues de ma vie gay, ceci me sembla vraiment anormal. Dans mon journal de prière j'écrivis :

Je ne me suis pas masturbé hier soir ; cela me semble si peu naturel de ne pas recourir à une pratique aussi naturelle. Mais ce n'est pas ma propre perception de ce qui est naturel ou non qui est désormais le critère de ma vie – c'est Jésus. Je veux faire ce qu'il me demande de faire plutôt que ce que me dicte ma pensée.

Mes sentiments et pensées égoïstes et subjectifs cessèrent d'être mon mètre étalon pour connaître la vérité. Jésus était désormais pour moi l'unique critère de la vérité. Il me semblait étrangement paradoxal d'être lié par deux séries de convictions contradictoires – l'une surgissant de mon propre cœur non encore guéri, et l'autre venant de ma foi en Dieu. La nuit suivante, je connus une lutte identique, mais je résistai à mes pulsions. La troisième nuit, j'y céдай, mais j'eus la sagesse de ne pas me montrer impitoyable envers moi-même. La nuit suivante, je repris la lutte.

Bientôt, ma chambre fut resymbolisée. Elle devint un lieu de repos et de communion avec Dieu. Dans mon cœur, elle n'était plus associée à la masturbation.

L'angoisse infantile de la séparation

À l'âge de deux ans, je fus hospitalisé pendant plus d'un mois pour une infection respiratoire grave. Pendant ce mois, ma mère ne fut pas autorisée à entrer dans ma chambre. Me trouvant isolé d'elle de façon prolongée, je développai une angoisse de séparation sévère. Enfant, je portai cette angoisse profondément en moi ainsi que les défenses de honte, de rage et de rejet qui vont de pair. Parvenu à la puberté, je commençai à ressentir la pulsion de me masturber comme moyen d'apaiser cette angoisse. À mesure que j'avançais vers l'âge adulte, la masturbation était devenue une réaction habituelle pour soulager toute tension et toute angoisse. Je me rends compte avec le recul que, dans ma vie homosexuelle, les situations stressantes m'entraînaient souvent dans un cycle d'activité sexuelle.

Au cours de la prime enfance, le bébé ne sait pas qu'il est un individu séparé de sa mère. Pour lui, être séparé de la présence physique de sa mère, c'est être coupé de la source de son être. L'enfant parvient à acquérir un sentiment d'exister et une sensation de bien-être quand il a vécu un attachement réel à sa mère. Pour cela, il faut qu'il connaisse une profonde paix intérieure dans son rapport à l'amour maternel. Le bébé est totalement conscient du fait que sa mère est la source de son être. Cette intense prise de conscience ne peut être confondue avec les instincts biologiques, comme le besoin de nourriture, ni assimilée à eux. Elle est beaucoup plus profonde et plus élémentaire. C'est ce qui explique que les petits enfants essayent constamment de rester tout près de leur mère.

Quand mon neveu Alexandre n'avait que quelques semaines, j'ai pu observer son besoin de rester près de ma sœur Karen. Nous nous trouvions dans la cuisine, elle et moi, et parlions pendant qu'elle préparait le dîner. Alexandre était bien assis dans sa chaise de bébé fixée à la table de la cuisine et il observait sa mère avec ses grands yeux bleus. Chaque fois qu'elle bougeait, ses yeux la suivaient comme un projecteur éclairant un acteur sur scène. À un moment donné, Karen s'absenta de la cuisine. Dès l'instant qu'Alexandre perdit le contact visuel avec sa mère, il se mit à s'agiter et finit par pleurer. Mais aussitôt que Karen revint et qu'il eut repris le contact visuel avec elle, ses larmes s'arrêtèrent brusquement.

Bien que l'enfant doive inévitablement se séparer de sa mère, si l'on veut qu'il devienne un individu équilibré, le moment choisi pour la séparation doit coïncider avec une période clé du développement au cours de la prime enfance. Commentant la capacité de l'enfant de vivre cette séparation de manière positive, le docteur Sally Provence écrit :

L'aptitude de l'enfant à faire face au stress de la séparation dépend de façon significative de sa capacité à évoquer des images mentales de ceux et celles auprès desquels il éprouve un sentiment d'exister ou une sensation de bien-être ⁵.

Cette capacité d'évoquer des images mentales s'appelle la mémoire évocatrice. On peut dire qu'un enfant a développé sa mémoire évocatrice quand il a appris qu'un objet continue à exister même quand il est hors de son champ de vision. Si un enfant est capable de reconstituer par l'imagination une image de sa mère quand elle hors de sa vue, il ne souffrira pas d'une angoisse de la séparation. Mon neveu Alexandre ne parvenait pas à évoquer mentalement une image de sa mère, pas plus qu'il n'était capable de comprendre qu'elle était simplement hors de son champ de vision, mais toujours présente à la maison. Au moment où elle quitta la pièce, il se mit à pleurer. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle était partie.

Le docteur John Bowlby, théoricien réputé de l'attachement, affirme qu'une séparation prolongée d'avec la mère au cours des trois premières années de l'enfance « est dangereuse et doit autant que possible être évitée ⁶ ». Ce médecin a constaté trois étapes dans la réaction des enfants à la séparation. La première est celle de la protestation. À ce moment-là, l'enfant hurle, pleure et réclame sa mère. Tous les

enfants passent par cette étape de la séparation en ce sens où tous, à un moment ou un autre, pleurent après leur mère quand elle est absente. La seconde étape est celle du désespoir. Au cours de cette période, l'enfant perd tout espoir de voir sa mère revenir et se replie sur lui-même. La troisième est celle du détachement. À ce stade, l'enfant recommence à s'intéresser à son environnement et ne réagit pas positivement à sa mère quand elle revient. Seuls les enfants qui ont vécu des séparations prolongées d'avec leur mère entrent dans les deux dernières étapes de l'angoisse de la séparation.

Dans son livre, *Clinical Theology* (Théologie clinique) le docteur Frank Lake fait remarquer que l'angoisse de la séparation peut provoquer toutes sortes de défenses et de réactions chez les petits enfants : la rage, la convoitise, une tension génitale, le rejet. Une séparation prolongée d'avec la mère peut se manifester physiquement chez l'enfant par une tension génitale douloureuse. L'enfant frotte ses organes génitaux pour apaiser la tension, un peu comme un athlète masse un muscle endolori pour diminuer la douleur. Le docteur David Benner ajoute que, dans le cas d'une séparation prolongée d'avec la mère, le petit enfant éprouve souvent de la honte car il a le sentiment d'être sans valeur⁷; il a l'impression qu'on ne veut pas de lui.

Des réactions infantiles comme la rage, la convoitise, les tensions génitales, le rejet et la honte peuvent se poursuivre dans l'enfance, l'adolescence et même jusqu'à l'âge adulte. Dans de tels cas, le comportement de l'enfant qui frotte ses organes génitaux est souvent mal interprété par les parents qui prennent ce geste pour de la masturbation. Cependant, une fois que l'enfant entre dans l'adolescence, le fait de frotter ses organes génitaux aboutit à une stimulation sexuelle qui prend la forme de la masturbation. Comme l'écrit Leanne Payne : « Il en résulte une masturbation empreinte d'angoisse (par opposition à celle qui est avant tout une quête de jouissance)⁸. »

Le fait de comprendre que certaines de mes pulsions sexuelles étaient directement liées à l'angoisse, et non totalement à des désirs homosexuels, fut un élément libérateur. En progressant dans ma guérison de l'homosexualité, je commençais à faire face à la douleur due à l'angoisse de la séparation infantile. La prière accompagnée de l'imposition des mains joua un rôle essentiel dans ce processus de restauration. Mes prières comprenaient toujours une requête précise à Dieu : je lui demandais de m'accorder un sentiment de bien-être.

En voici un exemple :

Père céleste, je te confesse le péché d'un monde déchu où les bébés naissent sans aucun sentiment de connexion à leur mère et sans éprouver de paix dans l'amour maternel. Seigneur, si ma relation avec ma mère a été interrompue en raison d'un péché de sa part, je lui pardonne maintenant son péché. Si cela a été dû à une autre circonstance de ce monde déchu, je pardonne cette circonstance coupable.

Quelle qu'en soit la raison, Seigneur, soit j'ai perdu un attachement sécurisant avec ma mère, soit je n'en ai jamais connu. J'ai parfois eu l'impression de ne pas exister, comme si je tombais dans les failles de la vie, sans avoir de lien avec quiconque et me sentant désespérément seul. Entre dans ce vide intérieur, cette absence de sentiment d'exister, et remplis-moi, Seigneur, de l'amour dont j'ai besoin pour avoir des relations avec les autres.

Seigneur, il n'y a pas de paix en moi – seulement une angoisse qui me tenaille et empire quand je suis seul. Pénètre dans ma solitude afin que je puisse y faire face devant toi. Remplis mon vide de ton amour. Rassemble les éléments de ma solitude pour en faire un jardin de recueillement.

Pénètre dans mon angoisse, Seigneur. Que ta paix entre dans mon pelvis, là où cette angoisse s'est manifestée sous la forme de tensions génitales. Remplis-moi de ta paix et guéris-moi ainsi de cette angoisse que j'ai essayé d'atténuer par un comportement sexuel névrotique. Je fais cette prière dans le saint nom de Jésus-Christ. Amen.

La femme de New York

Pour les femmes souffrant d'une névrose lesbienne, la terreur intérieure due à une déconnexion d'avec leur mère est souvent la base de leurs problèmes sexuels. Le détachement d'avec la source de leur vie n'a pas seulement provoqué une angoisse extrême, mais également un détachement vis-à-vis de leurs relations primaires et, par conséquent, la perte du moyen qui leur aurait permis d'acquérir une saine identité de genre. En raison de cette angoisse, certaines d'entre elles ressentent depuis leur prime enfance une tension empreinte d'anxiété dans leurs organes génitaux. Leur besoin d'amour féminin *storge* est peut-être

dans une telle confusion que toutes leurs relations avec les femmes revêtent un caractère érotique.

Dans mes entretiens avec elles, ces femmes me disent souvent que la peau de leurs bras leur fait mal tant elles ont besoin de toucher et d'être touchées. Ceci résulte de sévères carences tactiles. Cependant, toute forme de toucher féminin est souvent confusément perçue comme érotique (comme ma réaction au toucher du pasteur Brown). De ce fait, elles ne permettront peut-être à personne de s'approcher trop d'elles de peur d'érotiser même les formes les plus simples d'affection.

Au cours d'une conférence importante dans la région de New York où j'enseignais sur ce thème, j'eus l'occasion de conseiller, avec une autre femme dans le ministère, une femme lesbienne qui avait ce genre de problèmes. Au moment où nous avons commencé à prier pour cette femme un peu perdue, j'ai reçu du Seigneur une image, celle d'une cuvette de W.-C. Je lui ai confié ce que je venais de voir et lui ai demandé : « Est-ce que cela signifie quelque chose pour vous ? »

Honteuse, elle se mit à pleurer et nous raconta le souvenir horrible d'une situation qu'elle avait vécue à l'âge de cinq ans. Sa mère la surprit assise sur les W.-C en train de se frotter les organes génitaux. La regardant avec dégoût, elle l'accusa de s'être masturbée, infligeant à cette enfant déjà meurtrie beaucoup de honte et de culpabilité.

Nous avons aussitôt réglé le problème de la honte et de la culpabilité injustifiées qu'elle avait portées depuis plus de quarante ans. Nous l'avons ointe d'eau consacrée, lui communiquant ainsi symboliquement la purification de tous ses péchés par le Christ et mettant en fuite les esprits de honte et de culpabilité qui l'oppressaient. Puis je l'ai rassurée : « Il est inhabituel que des petites filles de cinq ans se masturbent. Par contre, certaines se mettent parfois à se frotter les organes génitaux pour calmer une tension douloureuse qui s'est centralisée à cet endroit. Il peut s'agir d'une tension due à une terreur et une angoisse profondes provoquées par l'absence d'un attachement sain avec la mère. »

Nous avons alors invoqué la présence de Christ dans ce souvenir et prononcé le pardon de Jésus pour cette relation brisée entre la mère et la fille. Je l'ai ointe d'huile. Pendant que je demandais à Dieu de faire descendre en elle un solide sentiment d'exister dans l'amour maternel, Willa, la conseillère qui priait avec moi, serra fortement cette femme meurtrie dans ses bras. Nous avons attendu et regardé Dieu faire son œuvre en elle.

Demandant à Dieu de bénir le féminin en cette femme, je priai qu'elle puisse recevoir de la bonne manière l'étreinte affectueuse de Willa. Elle nous dit qu'il y avait en elle un fort désir d'érotiser cette étreinte. Nous avons alors prié Dieu de toucher cette pulsion, de chasser toute honte et culpabilité et de remettre de l'ordre dans l'amour. Puis nous lui avons demandé de laisser l'amour infini de sa présence entrer dans tous les muscles du corps de cette femme et de la libérer de toute tension qui s'était centralisée dans ses organes féminins. Il n'est pas rare que des femmes souffrant d'une angoisse de la séparation sévère aient aussi des douleurs épouvantables lors de leurs menstruations. C'est parce que la souffrance due l'angoisse se mêle à la douleur existante de leur cycle menstruel.

Lorsque nous l'avons vue le lendemain matin, son visage rayonnait de joie et de paix. C'était une chrétienne fidèle, et bien qu'il ne s'agît que d'une des nombreuses guérisons que Dieu avait opérées dans sa vie, ce fut peut-être la plus importante, sa conversion mise à part. Elle allait tout de même devoir mener cette guérison à bonne fin, et nous savions qu'elle serait tentée par Satan de la minimiser et trouverait quelques chrétiens insensés qui la nieraient. Mais elle possédait la maturité chrétienne nécessaire pour porter son regard au-delà d'elle-même et le fixer sur Jésus.

Dans ce genre de prière, il est préférable que ce soit une femme qui tienne dans ses bras la personne concernée, car c'est la forme féminine de l'amour *storge* qui manque à cette dernière. Cependant, quand il n'y a pas de femme disponible, un homme ayant une perception juste du toucher thérapeutique pourra être utilisé par Dieu pour prier pour de telles guérisons aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes.

Une autre forme de comportement induit par l'angoisse

J'ai rencontré récemment des personnes qui luttèrent contre une autre forme de masturbation provoquée par l'angoisse, celle de la stimulation anale. Ce genre de problème s'accompagne généralement d'énormément de honte et de culpabilité. Là encore, ces sentiments doivent être dissipés avec beaucoup d'amour et de grâce si l'on veut bien résoudre le problème.

Les gens concernés par ce type de problème souffrent presque toujours d'une forte tension dans les muscles du sphincter à l'intérieur de leur rectum. Elle est liée à celle qu'ils ont subie dans les parties infé-

rieures de leur corps. Ils sont toujours étonnés de constater qu'ils peuvent se libérer de cette tension musculaire simplement en demandant à cette partie du corps de se détendre. Lorsque ce comportement est associé à un désir sexuel, il faut d'abord s'en repentir et le chasser. Dans presque tous les cas, il est nécessaire de prier pour qu'un sentiment d'exister ou une sensation de bien-être s'établissent.

Excitation sexuelle et angoisse

Les psychologues cliniciens ont depuis longtemps compris que les situations provoquant des angoisses peuvent parfois stimuler une personne sexuellement. Un chercheur parle du cas d'un jeune homme qui décrivait « comment depuis les débuts de son adolescence il avait de légères érections chaque fois qu'il était angoissé ⁹. » Pour remédier à cette excitation sexuelle provoquée par l'angoisse, il importe de connaître des solutions pratiques afin de faire face à l'angoisse au lieu de se fixer sur la masturbation qui en résulte parfois. Dès que le degré d'angoisse est réduit, l'envie de se masturber se dissipe.

Dans mon propre cas, après avoir reçu un sentiment sécurisant de bien-être intérieur, j'ai continué pendant un certain temps à réagir à certaines angoisses par l'envie de me masturber. Durant cette période, je ne permis à aucune fausse culpabilité de s'insinuer. Cela n'aurait fait qu'augmenter mon niveau d'angoisse, qui, à son tour, aurait renforcé mon envie de me masturber. Ces tentations, cependant, étaient très différentes des pulsions lascives que j'éprouvais quand j'étais encore homosexuel ou du besoin sexuel légitime que je ressens maintenant, en tant que jeune célibataire, de m'unir avec une femme.

Chez l'homme en transition de l'homosexualité vers l'hétérosexualité, certaines envies de se masturber proviennent de l'émergence de son hétérosexualité refoulée. Ce sera peut-être l'expérience tardive du réveil sexuel envers la femme, qui a normalement lieu pendant la puberté. Cet éveil doit non seulement être bien accueilli, mais aussi géré avec maturité. Et l'individu doit apprendre que le simple fait d'avoir un besoin sexuel légitime ne l'autorise pas pour autant à le satisfaire sur le champ.

La tentation sexuelle liée à l'angoisse devint particulièrement évidente pour moi après plusieurs visites chez mes parents – toujours le même foyer dysfonctionnel et stressant de ma jeunesse. Pendant et après ces visites, je luttais contre la tentation de me masturber. J'avais

appris quelques techniques pratiques pour faire face au stress et cela m'aida à briser ce schéma. D'abord j'établis de saines frontières entre moi-même et les membres de ma famille qui étaient source d'angoisse pour moi. Ensuite, j'appris la technique de survie du *détachement*, indispensable à toute personne ayant grandi dans une famille dysfonctionnelle. « Le détachement, c'est le besoin de se libérer ou de s'affranchir d'une personne ou d'un problème dans une attitude *d'amour*. Nous nous dégageons mentalement, émotionnellement et parfois physiquement de tout enchevêtrement malsain (et souvent douloureux) qui nous lie à la vie et aux responsabilités d'une autre personne, et à des problèmes que nous ne pouvons pas résoudre... Le détachement n'est pas synonyme de désintéret. C'est apprendre à aimer, à faire preuve de sollicitude et d'engagement personnel sans perdre notre santé mentale ¹⁰. » Enfin, je décidai de limiter mes visites à la maison de mon enfance à seulement quelques jours à la fois.

La prière devint pour moi le moyen le plus important pour faire face à cette angoisse et à l'excitation sexuelle qui y était liée. D'abord, j'invoquais le nom de Jésus et me mettais à converser avec lui sur ce qui était en train de se passer. Puis, m'adressant gentiment à mon corps pendant la prière, je disais : « Ne t'en fais pas, corps, vas-y et ressens ton angoisse. Jésus est ici et il va te calmer... (tout en ressentant l'angoisse et l'excitation sexuelle, je poursuivais ma prière). S'il te plaît, Seigneur, entre dans ces deux sensations et commence à séparer le lien que mon corps a établi entre mon angoisse et mes désirs sexuels. » Il s'agit d'une prière que j'ai dû souvent faire pour moi. Son but n'est pas d'empêcher le corps d'avoir des désirs sexuels, mais de faire en sorte qu'ils ne soient pas provoqués par l'angoisse. Parfois, je priais : « Seigneur, permets aux désirs sexuels de se manifester dans mon corps seulement dans le cadre d'une relation appropriée entre une femme et moi. »

Le jeûne et la prière

Un dernier mot sur quelque chose qui m'a aidé à vaincre la masturbation et à progresser dans ma guérison ; je veux parler de la pratique chrétienne du jeûne. Quand le chrétien jeûne, il essaie de dire à son corps : « J'ai autorité sur toi. Je ne suis pas esclave de mes désirs charnels. » Tout comme le bambin apprend à contrôler ses intestins pendant qu'on lui enseigne à se servir du pot, l'adulte doit apprendre le

contrôle de soi face aux pulsions de son corps.

Ayant eu l'habitude de non seulement me laisser aller à satisfaire mes moindres pulsions physiques, mais aussi à m'y adonner de manière névrotique, j'ai découvert que le jeûne était une discipline de guérison dynamique pour ma vie chrétienne. Lorsque j'étais confronté à un problème que je n'arrivais pas à vaincre, j'en faisais souvent l'objet de prières associées à une période de jeûne. Et fréquemment, pendant ces moments de prière et de jeûne, le Seigneur m'éclairait par une parole qui faisait avancer ma guérison.

Ce besoin de profonde guérison émotionnelle ayant diminué, mes périodes de jeûne et de prière sont devenues de merveilleuses expériences de communion avec Dieu et des moments de prière particulièrement sensibles pour discerner sa volonté.

Désamorcer le désir de « draguer »

À l'époque où je faisais mes débuts dans les milieux gays de New York, je me souviens que je regardais tous les gens dans la rue avec émerveillement. J'avais grandi dans le Midwest, et je trouvais que New York était une ville magique, comme le pays d'Oz.

Je ne mis pas longtemps à remarquer que certains hommes me regardaient d'une drôle de manière. Un jour que je marchais dans la Cinquième Avenue avec un ami homosexuel, la même chose se reproduisit. Je lui demandai alors ce que ces regards bizarres signifiaient. Il répondit : « Tu ne sais pas ? Ils te draguent ! » « Et qu'est-ce que ça veut dire ? » lui demandai-je. « Quand tu marches dans la rue, si tu vois un type au loin et qu'il croise ton regard comme si tu pouvais l'intéresser, au moment où vous vous approchez l'un de l'autre sur le trottoir, vous vous évaluez du regard. Une fois que vous vous êtes croisés, jette un coup d'œil par-dessus ton épaule, et s'il fait la même chose, cela signifie qu'il y a accord pour établir le contact. Alors il est possible qu'il se passe quelque chose entre vous deux. C'est ce qu'on appelle "draguer". » Pendant des années, j'avais regardé les hommes dans l'espoir qu'ils me regarderaient aussi et me désireraient. La drague est le moyen confus par lequel l'homosexuel cherche à capter un regard masculin qui dit : « J'ai envie de toi », « je t'aime », « j'ai besoin de toi ». Ce comportement n'est qu'une des multiples manifestations de la confusion symbolique.

Durant la période de guérison de ma névrose homosexuelle, je suis

tombé sur un article du *Sunday New York Times Magazine* écrit par David Shorewood. L'auteur y citait une lettre de son frère Andy, un homosexuel vieillissant qui vivait à Paris.

« Je fais tourner beaucoup moins de têtes que par le passé, écrit-il maintenant. Un ami et moi avons un passe-temps que nous avons appelé "exister"; il consiste à deviner si un inconnu nous regarde, et si oui, lequel d'entre nous, ou bien si de toute évidence nous n'existons pas pour lui et qu'il regarde à travers nous et non vers nous. »

Ces inconnus par lesquels Andy et son ami définissent leur « existence », sont des garçons et des hommes aperçus d'abord au loin, puis de près lorsqu'ils se croisent sur le trottoir.

« Quand par hasard nous attirons un regard, ajoute-t-il, c'est généralement pour Patrice, qui a quinze ans de moins que moi. »

Andy parvient à s'accommoder de l'absence croissante de petits coups d'œil lancés par ces inconnus. Ce qui le trouble par contre, c'est qu'il n'a jamais réussi à obtenir un regard affectueux de la part de notre père ¹¹.

Les regards que me jetait mon propre père n'ont jamais exprimé amour, estime ou encouragements; ils étaient souvent remplis d'une moquerie cruelle. Un de ses employés m'a dit un jour : « Mario, ton père est le seul homme que je connaisse qui puisse castrer un autre homme par un regard malveillant. »

Nous sommes confirmés par notre père non seulement à travers ce qu'il dit, ou ne dit pas, mais également par son toucher et son regard. Si nous ne recevons pas la confirmation nécessaire de notre identité – une affirmation positive concernant notre être, notre existence – nos cœurs sont dans la confusion. En conséquence, nous cherchons à prendre symboliquement cette confirmation et cet amour d'une manière inappropriée.

La tentation de la masturbation et de l'homosexualité avait depuis longtemps cessé d'être un problème quand je me surprénais encore à draguer. Un soir, en rentrant en voiture d'un cours de relation d'aide que je suivais, je remarquai que chaque fois que je dépassais une voiture, je jetais un coup d'œil à l'intérieur dans l'espoir d'y voir un homme au volant. Je demandai au Seigneur pourquoi. Bien que je n'aie pas entendu de réponse, j'eus la sagesse de ne pas me juger de façon intran-

sigeante.

Quelque temps après, je dînais avec un ami qui avait surmonté son homosexualité, et je l'interrogeai à ce sujet. Il me répondit : « Je ne sais pas pourquoi j'ai prié pour cela, mais je sais comment je l'ai fait. Chaque fois que je voyais un homme qui m'attirait, je fermais les yeux et j'imaginai la femme que Dieu avait créée pour être avec lui. Et pendant que je les voyais ensemble, je remerciais Dieu de ce que cet homme avait été créé pour devenir une seule chair avec la compagne qu'il avait prévue pour lui, qui était une femme et pas moi. »

Suivant le conseil de mon ami, je commençai par me dire la vérité, au plus profond de mon cœur. Chaque fois que je priais de cette façon, je laissais l'image d'un homme et d'une femme ensemble se former dans mon cœur. En pratique, Dieu était en train de resymboliser mon cœur car il en ôtait les images déformées et fausses d'hommes unis à d'autres hommes et les remplaçait par des images intègres et vraies d'hommes et de femmes correctement en relation les uns avec les autres. Le processus fit un bond en avant quand j'intégrai le corps de Christ et que je fus témoin de mariages magnifiques et intègres, hommes et femmes ensemble, mâles et femelles à l'image de Dieu.

Réactions coupables à la solitude

Dans son livre *Clinical Theology*, le docteur Frank Lake, écrit :

Les formes de solitude du présent ont toujours tendance à invoquer leurs anciens prototypes qui sommeillent au cœur de notre être. Agissant de la sorte, le passé enfoui peut transformer un moment présent effrayant, mais tolérable, en une angoisse intolérable¹².

Il poursuit en disant que « la solitude présente peut provoquer l'angoisse névrotique », qui à son tour peut déclencher chez celui ou celle qui souffre des désirs sexuels menant à la tentation.

Certains, même après avoir reçu un sentiment d'être ou de bien-être par la prière, peuvent continuer à avoir des réactions coupables à la solitude car, occasionnellement dans le passé, elle les a conduits à céder à des péchés sexuels destinés à calmer l'angoisse névrotique. Parmi ces réactions coupables à la solitude, on trouve la passivité (l'indolence), l'égoïsme, et l'orgueil. Je fus coupable des trois.

La réaction passive est directement liée à la voix de la pitié de soi

qui monte de l'enfant intérieur dont les blessures n'ont pas été guéries. Il est sans imagination et ne se préoccupe même pas de chercher une alternative à cet état passif.

Pris dans cette passivité, souvent étendu sur mon canapé et les yeux levés sans but vers le ciel, je me mettais parfois à déplorer mon triste état dans ce que je croyais être une prière à Dieu. (En fait je ne faisais que me mettre en la présence de l'ancien Mario.) Un jour, alors que je priais de cette façon en soupirant, le Seigneur répondit en me donnant une référence biblique : Job 38. 2-3. Imaginez ma surprise quand je recherchai le passage et lus : « Qui es-tu pour oser rendre mes plans obscurs à force de parler de ce que tu ignores ? Tiens-toi prêt, sois un homme : je vais t'interroger, et tu me répondras. »

Je lus ensuite les deux chapitres suivants de Job à haute voix debout devant Dieu dans mon salon. Les questions que Dieu soumettait à Job me semblaient si impressionnantes que je fus incapable de les lire sans lever les yeux, les détourner de moi-même et recevoir une nouvelle vision de ma situation. Après m'être repenti de ma passivité, je terminai ma prière plus homme que lorsque je l'avais commencée.

La réaction égoïste à la solitude, elle, vient souvent de ce que l'on protège jalousement sa vie privée au point de ne laisser personne y entrer. Elle est peut-être liée à des années de vie solitaire et a pour résultat que l'individu renonce à toute communion avec d'autres chrétiens.

Un dimanche matin, alors que j'avais abandonné le style de vie gay depuis un peu moins d'un an, le Seigneur m'a convaincu de mon égoïsme. À l'heure du café après le culte, l'une des responsables m'a invité chez elle à un brunch organisé pour les nouveaux venus. « Non merci, ai-je dit gentiment, j'ai déjà d'autres engagements. » Mes « autres engagements » n'étaient rien d'autre que mon désir de passer l'après-midi dans la meilleure épicerie fine juive de la ville, à y lire tranquillement le *New York Times* en mangeant un petit pain au saumon fumé et au fromage blanc et en sirotant un bon café chaud. Cela faisait partie de mon rituel depuis cinq ans.

Tandis que je me rendais en voiture à ce petit restaurant, le Seigneur me convainquit d'avoir manqué de cœur en faisant fi de ce que cette femme ressentait, de l'amour qu'elle avait mis dans la préparation du brunch. Plus je me rapprochais de l'épicerie et plus je me sentais mal à l'aise. Le *New York Times* pourrait attendre, tandis que ce brunch n'aurait lieu qu'aujourd'hui. Finalement, je fis demi-tour et me rendis au brunch où je rencontrais beaucoup de gens avec lesquels je pus davan-

tage lier connaissance par la suite.

La réaction orgueilleuse peut s'exprimer par un critère irréaliste dans le choix des amis. Plutôt que de recevoir tous les enfants de Dieu à mesure qu'il nous les amène pour fraterniser, nous utilisons quelquefois une sorte de mètre étalon pour décider quels sont ceux qui sont dignes que nous leur consacrons notre temps. Dans d'autres situations, nous n'entrons en relation qu'avec des gens que nous estimons supérieurs à nous, ceci pouvant s'avérer être un bon moyen de surmonter un sentiment d'infériorité. D'un côté, nous nous sentons inférieurs aux autres et désirons être acceptés par eux afin d'acquérir une meilleure opinion de nous-mêmes; de l'autre, nous nous estimons supérieurs aux autres et ne voulons pas être importunés.

Bien qu'ayant grandi dans le Midwest et reçu de puissantes prières dans cette petite église de l'Ohio, je me surprénais parfois à regarder tous ces « fermiers » avec condescendance, avec ce regard de citadin cosmopolite acquis de fraîche date. Dayton, cette petite ville de l'Ohio, était une insulte à mon sens esthétique raffiné (et acquis) typiquement bostonien. J'avais l'impression de leur avoir fait une faveur en venant à Cow-hio (car c'est ainsi que mes amis de Boston appelaient l'Ohio).

J'éprouvai cependant une grande honte (une honte morale véritable) le jour où je reconnus mon arrogance. Après tout, il était tout aussi difficile pour ces gens de franchir les barrières culturelles qui nous séparaient. Ils avaient su passer outre mon attitude et mes tenues à la mode de l'East Village new-yorkais et m'aimer quand même.

Nous pouvons régler toutes ces réactions coupables à la solitude en nous repentant comme il se doit devant Dieu. Si nous ne le faisons pas, notre solitude se poursuivra et conduira peut-être à l'angoisse, qui à son tour pourra nous soumettre à des tentations inutiles.

Faire face à l'angoisse devant Dieu

Après avoir reçu tant d'aide de la part du pasteur Brown, des cours de Leanne Payne, après m'être repenti et avoir été rempli du Saint-Esprit, je vécus une expérience incroyable avec Dieu au cours d'un week-end. C'était un jeudi après-midi, et les cours du vendredi avaient été supprimés. Trois longues nuits et deux journées libres m'attendaient jusqu'au dimanche matin et à la possibilité de fraterniser avec d'autres chrétiens. Assis dans mon petit appartement confortable dans l'Ohio, je sentis la peur m'envahir à la perspective de me retrouver seul

aussi longtemps. L'excitation sexuelle liée à cette angoisse eut pour conséquence d'irrésistibles tentations homosexuelles. Je savais fort bien que si je quittais l'appartement, j'aurais sûrement une aventure sexuelle.

Ayant décidé de rester chez moi ce soir-là, je regardai un peu la télévision, puis je me mis à lire. Le vendredi matin, une profonde angoisse m'assaillit et un violent désir homosexuel me saisit de nouveau dès le réveil, à cette différence près que ces pulsions avaient l'air d'avoir empiré pendant la nuit. Ce matin-là, pendant ma prière, j'entendis Dieu me dire : « Je t'aime, Mario. » À la fin de cette prière, je me sentis rempli d'une assurance profonde que Dieu me donnait : si je parvenais jusqu'au dimanche matin sans céder à mes désirs charnels, plus jamais mon corps ne serait consumé par une tentation homosexuelle comme celle-ci. C'était certain. Alignant ma volonté sur celle de Dieu et décidant qu'une aventure sexuelle était hors de question, je pris une bande adhésive et la collai autour de ma porte d'entrée. Puis je promis à Dieu que je ne romprais pas ces scellés jusqu'au dimanche, quelle que soit l'ampleur de mon angoisse et de mes tentations sexuelles.

À mesure que l'après-midi et la soirée de vendredi avançaient, la tentation et l'angoisse empiraient – ce qui me semblait inimaginable. Je fis le ménage à fond, nettoyai chaque recoin de l'appartement, reclassai des dossiers que je n'avais pas regardés depuis des années, écrivis des lettres à de vieux amis, donnai des coups de téléphone longue distance et par-dessus tout, je pratiquai la présence de Jésus. La nuit de vendredi me sembla la plus longue de mon existence, car je la passai avant tout à me tourner et me retourner sans cesse dans mon lit. La bande adhésive était toujours en place autour de la porte.

Le samedi matin arriva. J'avais maintenant un appartement impeccable, des dossiers bien classés, une pile de lettres écrites à des gens avec lesquels je n'avais pas correspondu depuis des années. Tout ce que je pouvais faire, c'était prier, lire et pratiquer la présence de Jésus. L'angoisse lancinante et une puissante tentation homosexuelle faisaient toujours rage en moi.

L'après-midi, tout seul dans mon salon, je me mis à lire à voix haute et à interpréter une pièce à un personnage, *The Passion of Lady Bright* (La passion de Lady Bright), de Joe Orton, un dramaturge gay. La pièce raconte l'histoire d'un homosexuel vieillissant qui n'est plus assez jeune pour attirer des amants d'une nuit. Les murs de sa chambre sont recouverts des signatures de ceux qu'il a ramenés chez lui pour une

nuit depuis vingt ans. À mesure que la pièce se déroule, il essaie de se remémorer les visages correspondant aux centaines de signatures qui ornent les murs. Il se souvient de certains, mais a oublié les autres. C'est une pièce triste, mais qui sonne particulièrement vrai quand, à la fin, il prend conscience de ce qu'il est : un homosexuel vieillissant qui n'a plus personne à aimer. Dans la pièce, Lady Bright est une vieille « tante » usée vivant dans un monologue, totalement « seule » et sans espoir.

Après avoir terminé cette interprétation de la pièce dans mon salon, je tombai à genoux horrifié. Criant à Dieu, je suppliai : « Oh Seigneur, fais que je ne devienne jamais une Lady Bright, je t'en prie. » C'est alors qu'un des souvenirs les plus effroyables de ma vie gay me revint en mémoire.

C'était la veille de Noël, quatre ans plus tôt. J'étais sorti avec plusieurs amis prendre un verre dans un de nos bars gays préférés. La ville était recouverte d'une mince couche de neige fraîchement tombée, et de gros flocons descendaient encore silencieusement et lentement du ciel. Au moment où nous quitions la voiture pour nous diriger vers le bar, une cloche sonna minuit.

« Dites donc, c'est Noël, dit l'un de mes amis. Joyeux Noël ! »

À l'instant où nous arrivions à la porte du bar, celle-ci s'ouvrit brusquement, et un vieil homosexuel soûl sortit en titubant. Il tomba sur le trottoir couvert de neige, proféra un juron, parvint à se remettre debout et passa devant nous en chancelant. Le même ami qui nous avait souhaité un joyeux Noël se mit à ricaner avec mépris : « Ça vous plairait d'être comme ce vieux pédé le matin de Noël ? »

Dès qu'il eut dit cela, je fus bouleversé, comme saisi. Avec une sincérité totale, j'exprimai ce qu'à coup sûr nous redoutions tous : « Dans trente ans, c'est ce que *je serai*, un vieux pédé solitaire le jour de Noël. » Il n'y avait pas de doute, si nous continuions à mener ce genre de vie, nous deviendrions tous un jour des Lady Bright ou de vieux trolls qui se dissimulent dans les recoins obscurs des bars gays. Ce que nous devenons est horrible, lorsque nous décidons de mener notre vie sans Dieu.

Même si j'étais en lutte à ce moment-là contre mon homosexualité, je n'étais pas seul. Je ne vivais pas le monologue aride décrit dans la pièce d'Orton. Sans la grâce de Dieu, c'est là que j'aurais abouti. J'étais entré dans un dialogue vivant avec Dieu. Je me dis : « Mieux vaut souffrir devant la croix que de finir seul et sans espoir. » Les

paroles de Job 13. 15 résonnèrent à mes oreilles : « Quand même il (Dieu) me tuerait, j'espérerais en lui. » Même si mes tentations ne devaient jamais cesser, je me tiendrais devant la croix en souffrant, jusqu'à la fin des siècles si nécessaire. Incapable de formuler une prière, ma solitude douloureuse et angoissée devint ma prière. Là, au cœur d'une souffrance insoutenable, je résolus d'obéir à Dieu. C'est exactement ce qu'il attendait de moi.

Bien que ma volonté fût encore faible et qu'elle eût besoin d'une guérison plus profonde, je l'exerçai de concert avec celle de Dieu. Sa présence auprès de moi me donna la possibilité de faire ce que j'avais cru impossible. Avec Jésus, j'affrontai la peur de la solitude, l'angoisse, les tentations sexuelles et l'abandon auxquels je n'avais jamais pu faire face auparavant. Ce fut un tournant dans ma guérison car je laissai volontairement le vieil homme mourir en moi pour m'identifier au Christ dans son agonie. Quand le dimanche arriva, je brisai le sceau de la bande adhésive sur la porte, et mon véritable moi, l'homme nouveau uni au Christ ressuscité, s'établit plus fermement comme le centre de mon âme.

La semaine suivante, je reçus une nouvelle et puissante prise de conscience de la présence du Christ en moi. Cela changea ma vie. Jamais plus je n'eus à faire face à un week-end de trois jours à vous arracher les entrailles comme celui que je venais de vivre.

Christ en nous

L'espérance de la gloire

Je t'ai fait connaître à eux et je te ferai encore connaître afin que l'amour que tu as pour moi soit en eux et que je sois moi-même en eux (Jésus s'adressant à son Père au sujet de vous et moi).

Jean 17. 26

La dimension incarnationnelle de la réalité

La puissance de la grandiose vérité : « Christ en vous, l'espérance de la gloire » (Colossiens 1. 27), devint une réalité tangible en moi quelques mois après cette visitation du Saint-Esprit qui changea ma vie. J'avais déjà pris l'habitude de commencer ma journée en me mettant face à Dieu par la lecture de la Parole et la prière.

Après avoir lu *La pratique de la présence de Dieu*, de Frère Laurent, et les récits du cheminement spirituel de Frank C. Laubach, je décidai de mettre en pratique certaines des choses qu'ils avaient faites et d'invoquer le saint nom de Jésus aussi souvent que possible. D'abord, je me mis à invoquer son nom au moins une fois toutes les heures de la journée. Petit à petit je voulais passer à une fois toutes les demi-heures, puis à tous les quarts d'heures, puis à toutes les minutes. Au début bien sûr, j'échouais lamentablement, laissant passer des heures sans y penser. Je recommençais, mais en m'assurant de ne pas m'infliger de fausse culpabilité pour mes oublis. Au bout d'un moment, je découvris que si j'oubliais de pratiquer la présence de Dieu, le Saint-Esprit me le rappelait. Plus d'une fois je me réveillai le matin pour entendre l'Esprit en moi invoquer le nom de Jésus. Je m'aperçus bientôt que chaque fois que mes pensées erraient, elles allaient vers lui.

Pendant que je pratiquais délibérément la présence de Dieu en levant

les yeux, en les détournant de moi-même et en invoquant le nom de Jésus aussi souvent que possible, je commençais à remarquer la beauté du monde alentour – avec mes étudiants, avec mon chat, dans les paysages du sud-est de l'Ohio.

Un après-midi de printemps, j'assistais à une réunion dans le bureau du doyen de la faculté des arts dramatiques de l'université où j'enseignais. Les autres membres du corps enseignant occupaient les sièges autour du bureau du doyen. Derrière lui, il y avait une grande fenêtre panoramique dont les rideaux étaient ouverts. La neige de l'hiver avait fondu, et de petits bourgeons verts couvraient les branches des arbres.

Peu de temps après le début de la réunion, mes pensées se mirent à vagabonder. Je me pris à remercier Jésus pour la beauté de sa création et pour les arbres bourgeonnant devant la fenêtre. Remarquant que je n'accordais pas toute mon attention à ce qu'il disait, le doyen me demanda : « Mario, êtes-vous avec nous ? »

« Excusez-moi », répondis-je.

Pendant que la réunion se poursuivait, je fis très attention de ne plus regarder par la baie vitrée. Mais l'ennui m'assaillit de nouveau et je me mis à me concentrer sur mes mains et pinçai un morceau de peau de l'une des articulations des doigts de ma main gauche entre le pouce et l'index de ma main droite. Pendant que je tenais ce minuscule bout de peau pincé entre mes deux doigts, je réfléchis : « *Bien sûr, la beauté et la réalité de Dieu me sont transmises par l'intermédiaire de cette scène de printemps que j'ai vue par la fenêtre ; mais combien plus beau et plus réel est l'Esprit de Dieu qui demeure dans ce minuscule bout de peau !* ».

Soudain, la signification de la présence vivante du Christ *en* moi me submergea comme une vague d'eau vivifiante. Je compris alors que si l'Esprit de Dieu vivait mystérieusement dans ce minuscule morceau de peau de mon doigt, sa présence même imprégnait également chaque cellule, chaque fibre de mon corps, que je la ressente ou non. Les paroles de l'apôtre Paul dans 1 Corinthiens 6. 19-20 se déversèrent en moi comme le sang qui donne la vie : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit, cet Esprit qui est *en* vous et que Dieu vous a donné ? Vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes : Dieu vous a acquis, il a payé le prix pour cela. Utilisez donc votre corps pour la gloire de Dieu. »

Pendant que cette vérité continuait à se répandre dans mes pensées,

je regardai le bout rose de mon doigt et me rendis compte que si tout ce que j'avais de l'Esprit de Dieu demeurant en moi se trouvait dans le bout de ce doigt, j'aurais assez de puissance divine pour être guéri. À partir de cet instant, je sus au plus profond de mon cœur que je serais totalement guéri de mon homosexualité. Et en fin de compte, je le fus. Une joie absolue m'envahit. J'eus le sentiment de rayonner d'émerveillement.

À mon insu, le président avait jeté quelques coups d'œil furtifs dans ma direction pendant tout ce temps. Tandis que je regardais le bout de mon doigt dans un ébahissement total devant la réalité de la puissance de Dieu qui y demeurait, il me demanda d'une voix intriguée : « Mais qu'est-ce que vous êtes en train de faire, Mario ? »

Gêné de m'être encore laissé surprendre en flagrant délit d'inattention, je répondis : « Oh, vous ne comprendriez pas si je vous le disais. » « Essayez quand même », dit-il avec ironie. Ne connaissant pas d'autres mots pour décrire ma découverte de cette vérité vieille comme le monde, je m'adressai joyeusement à lui et à mes collègues en répondant par une expression que j'avais apprise de Leanne Payne : « Je viens de comprendre ce qu'est la réalité incarnationnelle ! »

Son visage perdit toute expression et il me regarda ainsi fixement pendant quelques secondes. Puis il cligna des paupières plusieurs fois, et détourna finalement le regard sans un mot. La réunion du corps enseignant reprit tout simplement son cours.

À partir de ce jour, j'établis un rapport totalement différent avec mon corps. Ce n'était pas juste un corps ; c'était le temple du Saint Esprit. Chaque fois que j'avais un désir charnel coupable, je n'en méprisais pas mon corps pour autant. Au contraire, je pratiquais la présence du Saint Esprit *demeurant en* moi et je fixais mes regards sur Jésus jusqu'à ce que le désir et la tentation coupables aient disparu. Il ne s'agit là ni de l'affirmation de belles promesses sans lendemain ni d'une théologie ésotérique. Je fais allusion à une réalité terre à terre, pratique, tout à fait ordinaire, accessible à tous les chrétiens.

Notre union avec le Christ

Quand j'entrai pour la première fois dans une relation personnelle avec Jésus alors que j'étais adolescent, je ne reçus aucun enseignement sur notre union avec le Christ par la présence du Saint-Esprit en nous. C'est seulement dix ans plus tard, après avoir assisté au cours de for-

mation pour adultes de Leanne Payne et été par la suite rempli puissamment par le Saint-Esprit dans cette petite église de l'Ohio, que je pris conscience de la réalité qu'un « Autre vit en moi ». Cette réalité est une vérité fondamentale pour la guérison de la personne.

Chaque chrétien a en lui un lieu pur et sain, cet endroit intime où il est en union avec le Christ. Jésus a dit à propos de chacun de ceux qui l'aiment : « Mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons tous les deux à lui et nous établirons notre demeure chez lui » (Jean 14. 23b). Depuis cette demeure en nous, nous nous mettons à l'écoute de notre cœur et de tout ce qu'il renferme. Le chrétien qui découvre après sa conversion que son cœur est rempli de détrit (ce fut mon cas) est équipé pour remettre de l'ordre dans cette confusion dès qu'il a l'assurance qu'il y a bien ce lieu sain en lui, cet endroit où Jésus et le Père ont établi leur demeure.

Des quatre-vingts fois où le mot « union » apparaît dans le Nouveau Testament en anglais courant, soixante-dix-neuf se réfèrent à l'union du croyant avec Christ. Un de mes professeurs du séminaire rappelle constamment à ses étudiants que le concept de notre « être en Christ » est tellement répandu dans les épîtres de Paul qu'il apparaît pratiquement à chaque page. Cette union mystique entre le croyant et Dieu est la réalité qui nous permet d'être transformés depuis l'intérieur. Elle ne doit en aucun cas être confondue avec le monisme, qui affirme que Dieu est en toutes choses, ou avec les idées (gnostiques) du Nouvel-Âge qui prétendent que l'homme est ou devient Dieu. Comme le théologien orthodoxe Kallistos Ware l'a dit : « Bien qu'uni au divin, l'homme demeure l'homme; il n'est ni englouti ni annihilé...¹. »

Cette union avec le Christ fortifie la vie de prière du croyant. Donald Bloesch, le théologien évangélique, écrit :

Il existe un autre moyen par lequel Christ rend possible une vie de prière authentique : en demeurant dans le cœur du croyant. Non seulement il intercède pour nous au ciel, mais aussi, par son Esprit, il élit domicile au plus profond de notre être. Nous pouvons donc faire appel à lui avec confiance et assurance parce qu'il est infiniment proche. Paul rappelle à son auditoire : « Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? » (2 Corinthiens 13. 5). Il proclame dans la confiance : « Christ en vous, l'espérance de la gloire » (Colossiens 1. 27). Il y a, dans l'être de chaque chrétien, une lumière, une voix intérieures qui nous poussent à la prière. Et

cette présence intérieure est un refuge constant dans les périodes d'épreuves et de tribulations².

C'est la réalité de la présence du Christ dans le croyant qui permit aux premiers chrétiens de subir le martyre dans une telle joie. En l'an 202, l'empereur romain Septime Sévère promulgua un édit interdisant la propagation du christianisme. L'édit fut plus particulièrement dirigé contre les nouveaux convertis et ceux qui les enseignaient. Une nouvelle convertie, Félicité, était enceinte au moment de son arrestation. Elle fut emprisonnée pendant de longs mois et au cours de cette période donna naissance à une petite fille. La voyant gémir dans les douleurs de l'accouchement, ses geôliers lui demandèrent comment elle pourrait supporter de se retrouver face aux fauves dans l'arène.

Elle répondit : « En ce moment, mes souffrances sont seulement les miennes. Mais quand je serai face aux fauves, il y aura un *Autre qui demeurera en moi* et qui souffrira pour moi car je souffrirai pour lui³. » Cette réalité d'un « Autre demeurant en moi » fut la clé de ma guérison de l'homosexualité, comme elle est la clé de la guérison de tous. Quel que fût le souvenir horrible qui remontait, quel que fût le péché ignoble qui m'était révélé au-dedans de mon cœur, quelle que fût la pensée mesquine ou ridicule qui me traversait l'esprit, quelle que fût la douleur obsédante qui me submergeait, je savais désormais que Jésus vivait en moi. Assuré de la présence de cet « Autre demeurant en moi », j'eus le courage de faire face aux fauves dans l'arène de mon cœur. Le lieu sain où Jésus demeurait en moi était mon *vrai* centre.

Atteindre la maturité

La Bible nous appelle à tendre vers la maturité en Christ, processus de toute une vie. Dans le passage : «... jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la taille de la maturité du Christ » (Éphésiens 4. 13), le mot grec traduit par « mature », *teleios*, est également parfois traduit par « grand » ou « adulte⁴ ». Nous ne parvenons à la pleine maturité ni au moment de notre conversion, ni tant que nous sommes de ce côté-ci du Ciel. Pendant notre voyage sur terre, nous continuons plutôt à grandir vers la plénitude en Christ. On peut aussi appeler cette croissance « identification avec Christ » ou « sanctification ».

La sanctification est le processus qui consiste à devenir saint dans

le but ultime de devenir semblable à Jésus. Pour le chrétien, tout devenir est *incarnationnel* – il s’agit d’une vie qui est déversée en nous d’en haut. Cette vie, c’est Jésus. Pour cette raison, tous les chrétiens, et pas seulement l’apôtre Paul, peuvent joyeusement proclamer : « En effet, j’ai été crucifié avec le Christ. Ce n’est plus moi qui vis, c’est le Christ qui vit en moi » (Galates 2. 20).

Le processus d’identification avec Christ permet au croyant de découvrir sa véritable identité. Le produit final de cette identification est une identité - ce que la *New English Bible* appelle le vrai moi. Jésus dit : « Si quelqu’un veut venir après moi, qu’il renonce à lui-même, qu’il se charge de sa croix et qu’il me suive. Car celui qui se préoccupera de sa propre sécurité sera perdu, mais celui qui se perdra lui-même à cause de moi trouvera son vrai moi » (Matthieu 16. 24,25, traduction littérale de la NEB). Alors qu’il paraît s’être perdu aux yeux du monde, le chrétien découvre paradoxalement son vrai moi en suivant Jésus.

Le vrai moi est le résultat d’un ordre nouvellement créé dans lequel les êtres humains deviennent enfants de Dieu à la ressemblance du Fils de Dieu, « le premier-né entre plusieurs frères » (Romains 8. 29). Le voyage de la vie est celui de l’identification avec Christ. Dans la gloire de la fin des temps, nous serons semblables à lui, libres de tout péché et totalement purs.

Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n’a pas encore été manifesté; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu’il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même (Jésus) est pur.

(1 Jean 3. 2,3)

Tout comme le vrai moi (ou la nouvelle créature, ou l’homme nouveau) est celui qui est en union avec Christ, le faux moi (ou le vieil homme) est celui qui est en union avec Adam. Cependant notre union avec Adam n’est mentionnée qu’une fois dans le Nouveau Testament (1 Corinthiens 15. 22). Pour cette raison, le chrétien doit plutôt mettre l’accent sur l’existence du vrai moi en union avec Christ tout en mourant chaque jour au faux moi en union avec Adam. Notre identité primaire est celle de saints, non de pécheurs.

Le pouvoir d’obéir

En tant qu’Emmanuel, Jésus-Christ est Dieu avec nous. En tant que présence demeurant en nous, le Saint-Esprit est Dieu en nous. Parce que Dieu est présent avec nous et en nous, nous disons qu’il est immanent, aspect capital de ce que signifie être un Dieu personnel. Toutefois, Dieu ne peut être immanent que parce qu’il est également transcendant. Il est toujours présent parce qu’il est « totalement autre » – à l’inverse de tout être créé. De même, il est le Seigneur à la fois du Ciel et de la Terre. En tant que Seigneur tout-puissant, le Père céleste est la source objective qui nous dit qui nous sommes réellement. Comme le Saint-Esprit demeure en nous, la Parole de Dieu a un lieu dans notre âme à partir duquel elle peut porter du fruit.

Nous devenons matures quand nous obéissons à Dieu. Nos yeux détournés de nous-mêmes et dirigés vers le Ciel, nous recevons de Dieu cette parole objective à laquelle nous devons obéir si nous voulons devenir matures. Le vrai moi pourrait aussi être appelé le « je » véritable en chaque chrétien. Le « je » véritable émerge quand nous fixons nos regards sur Dieu, qui est le « Tu » véritable. Lorsque nos yeux sont fermement fixés sur Dieu (Tu), il nous est renvoyé un reflet de notre vrai moi (je).

Martin Buber, érudit juif né à Vienne en 1878, est à l’origine de la théorie selon laquelle la relation « je-tu » est essentielle à la croissance de la personne. Il différencie la relation « je-tu » de personne à personne, du rapport « je-ça », de personne à objet. D’après Buber, il ne peut y avoir de « je » que s’il y a un « tu » pour me dire qu’il y a un « je ». « Je deviens à travers ma relation au *tu*; et quand je deviens *je*, je dis *tu*. Toute vie réelle est rencontre ⁵. »

Jésus, celui qui nous mène au Père, est celui par lequel la relation « je-Tu » entre l’humanité et Dieu est restaurée. Par Christ nous avons reçu le pouvoir de « devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l’homme, mais de Dieu » (Jean 1. 12b,13).

Nous ne pouvons découvrir notre vrai moi en regardant en nous-mêmes. Il naît plutôt d’une relation avec Dieu et les autres. Par définition, le vrai moi est centré sur l’extérieur, et non préoccupé par son ego. Quand nous détournons nos regards de notre ego, nous pouvons participer aux réalités merveilleuses qui existent hors de nous-mêmes. Ces réalités merveilleuses – telles que la simplicité d’une fleur, l’innocence d’un enfant, ou comme l’a découvert Mère Teresa, la dignité

inhérente à chaque être humain – commencent à nous façonner et à faire de nous des êtres conformes à ce que Dieu désirait en nous créant.

La Bible nous enseigne qu'en croyant aux promesses de Dieu tout chrétien participe de la nature divine.

Sa divine puissance nous a donné tout ce qui contribue à la vie et à la piété en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa vertu. Par elles les promesses les plus précieuses et les plus grandes nous ont été données, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise (2 Pierre 1. 3,4).

L'Église grecque orthodoxe a une théologie très élaborée de ce que veut dire « participer de la nature divine ». Ce privilège dépend de la rédemption et procède de l'union du croyant avec Christ. Les orthodoxes insistent sur le fait que l'incarnation du Christ est la réalité puissante qui permet au chrétien d'être participant de la nature de Dieu. Irénée, un des pères de l'Église primitive, voyait l'incarnation non seulement comme le fait que Dieu vient à nous et se fait homme, mais aussi comme « élevant l'homme vers Dieu ⁶ ». En Jésus-Christ, Dieu se fit homme et prit part à notre nature. Parce que nous croyons en lui, il nous accorde la grâce de prendre part à sa nature.

Ceci implique que, par notre union avec Christ, nous devenions comme lui – c'est-à-dire un peuple saint et mature – et non que nous devenions Dieu. Comme Irénée l'a écrit dans *Contre les hérésies*, « Jésus nous a rachetés de l'apostasie par son sang afin que nous devenions saints ⁷ ». Athanase a exprimé la même pensée de la façon suivante : « Jésus a sanctifié le corps en prenant corps lui-même ⁸. » Participer de la nature divine n'implique pas que nous soyons sans péché. La même tradition chrétienne qui nous a légué cette théologie nous a également donné cette requête adressée à Jésus : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi, pauvre pécheur ».

Participer de la nature divine est l'aspect essentiel de la sanctification qui donne au chrétien le pouvoir d'obéir à Dieu. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14. 23). Demeurer en Christ et participer de sa nature, c'est recevoir le pouvoir divin d'obéir. Sinon, il s'agit d'un simple effort humain. L'obéissance est au cœur de notre marche vers la maturité en Christ. Nous obéissons parce

que sa nature est en nous. À ce sujet, Oswald Chambers écrit :

Il n'y a pas à se poser de questions quand Dieu parle, *s'il parle à sa propre nature en moi* ; une prompte obéissance est la seule option. Quand Jésus dit : « Viens », je viens tout simplement ; quand il dit : « Renonce », je renonce ; quand il dit : « Fais confiance à Dieu dans cette affaire », je lui fais réellement confiance. Tout cela prouve que la nature de Dieu est en moi. (italiques ajoutés) ⁹

La nature de Dieu en moi rachète ma nature en moi. Je suis juste parce que sa nature juste demeure en moi par le Saint-Esprit, et non parce que je connais intellectuellement une vérité théologique concernant sa justice en moi.

Grâce à la nature de Dieu en moi, je suis habilité à choisir et à désirer le bien. En raison de l'œuvre rédemptrice de Jésus, mon désir du mal peut se changer en zèle pour le bien. « (Jésus) s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire un peuple qui lui appartienne, purifié par lui et zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2. 14). La tentation n'est pas là pour simplement rappeler au chrétien que son « faux moi » subsiste toujours en lui. La tentation doit plutôt être pour nous une occasion de mettre en pratique la vérité selon laquelle « un Autre vit en nous », nous donnant la capacité de choisir le bien et de combattre le mal dans le monde, la chair, et le diable.

Mes chers amis, vous avez toujours été obéissants : Faites donc fructifier votre salut, dans un esprit de respect et d'humilité, non seulement quand je suis présent, mais bien plus maintenant que je suis absent. Car *c'est Dieu lui-même qui agit en vous, pour produire à la fois le vouloir et le faire conformément à son projet plein d'amour* (Philippiens 2. 12, 13 – italiques ajoutés).

C'est l'action de Dieu en moi qui m'a donné le courage de supporter les premiers mois au cours desquels je recevais la guérison de ma névrose homosexuelle. La présence du Christ en moi n'est pas un sentiment que je dois faire apparaître ; c'est au contraire une réalité qui transcende mon être sensible. Pour cette raison, pendant que mon corps était en proie à des désirs homosexuels, j'ai dû faire appel à Jésus dans

ces moments où je ne le sentais pas près de moi. Sans honte ni culpabilité, j'attendais dans sa présence que ces désirs ravageurs disparaissent. En fin de compte, les désirs homosexuels que je recherchais si ardemment à satisfaire dans le passé se transformèrent en tentations de faire quelque chose que je ne souhaitais plus. Un Autre vivait en moi. Christ en moi, sa justice en moi, me transformaient de l'intérieur.

Maintenant, quand je suis tenté de pécher, je détourne les regards de moi-même et j'invoque le nom de Jésus. Puis, sans nier mon état de pécheur, je confesse que mon identité première est mon vrai moi en union avec Christ. À partir du centre de ce moi, où je participe à la nature de Dieu, j'exerce le pouvoir qui m'est donné de lui obéir. Je continue à pratiquer la présence de Dieu avec moi et en moi jusqu'à ce que la tentation ait disparu. J'ai ainsi pu constater que la durée d'une tentation est limitée. Plus nous persévérons dans la présence de Dieu, plus la tentation est courte. Jamais je n'ai nié l'existence des tentations dans mon corps. J'en suis simplement venu à reconnaître une réalité plus importante : un Autre vit en moi et il m'aide à surmonter l'épreuve.

Nous avons tous besoin de faire un effort moral pour obéir à Dieu. Mais nous devons savoir que nos efforts humains sont fortifiés par la puissance de Dieu dans la mesure où nous participons à sa nature et où nous portons chaque jour notre croix et suivons Jésus.

Ma vie de prière

Lorsque j'assistais au cours de formation chrétienne pour adultes de Leanne Payne, elle nous suggéra de tenir un journal de « prière d'écoute ». Je suivis ce conseil et décidai de noter dans mon journal les passages de la Bible que je lisais chaque matin et d'y inscrire les versets qui m'avaient particulièrement interpellé. Ils servaient souvent de base à ma prière au Seigneur. Puis j'attendais activement dans sa présence qu'il me donne une parole. Dans cette attitude d'écoute, j'avais fréquemment l'image mentale de mon cœur appuyé sur le cœur de Jésus. C'est alors que, pendant plus d'un mois, je l'entendis me dire la même chose : « Je t'aime, Mario. » Et, pendant ce mois, je transcrivis fidèlement ces quatre mots que Dieu m'adressait chaque jour.

À la fin du mois, j'en eus assez d'entendre toujours les mêmes quatre mots : « Je t'aime, Mario, je t'aime, Mario, je t'aime, Mario... » Finalement, je dis au Seigneur : « Voilà plus d'un mois que j'entends les quatre mêmes mots. S'il te plaît, est-ce que tu ne pour-

rais pas me dire quelque chose d'autre ? » Je reçus à ce moment-là cette réponse : « Tu ne me crois pas. »

Je pris alors ces quatre mots et les serrai tranquillement sur mon cœur devant le Seigneur, jusqu'à ce qu'ils pénètrent au plus profond de mon être. Henri Nouwen décrit très bien ce genre de dialogue :

La prière a lieu quand le cœur parle au cœur ; c'est à ce moment-là que le cœur de Dieu est uni au cœur qui prie. Ainsi, connaître Dieu devient aimer Dieu, tout comme être connu de Dieu est l'équivalent d'être aimé de Dieu ¹⁰.

C'est en connaissant Dieu et *en étant connus de lui* que nous découvrons notre cœur et que nous sommes libérés pour pouvoir mieux nous identifier à Christ. Parce que le cœur non guéri peut s'avérer être notre pire ennemi, Dieu nous en révèle petit à petit le contenu afin que nous puissions parvenir à la maturité en lui.

Par là nous connaissons que nous sommes de la vérité, *et nous rassurerons nos cœurs devant lui* ; car si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes choses. (1 Jean 3. 19,20 – italiques ajoutés)

Dieu m'assura de son amour pour moi très tôt dans ma vie de prière ; c'est pourquoi j'eus suffisamment confiance en lui pour le laisser me révéler tout ce que mon cœur renfermait réellement. Je ne courais donc aucun risque à être connu de lui, car j'étais sûr de son amour. Ceci me donna la liberté d'être honnête, vulnérable et humble devant sa face.

Si nous restons vulnérables dans la prière devant Dieu, nous nous retrouvons face à la confusion et au péché qui nous ont accompagnés dans notre vie chrétienne. Là, dans la présence de Dieu, nous pouvons sans crainte lui laisser voir ces choses que nous n'aurions jamais osé révéler avant notre conversion. Après lui avoir dévoilé ces obscures parties de notre vieux moi, nous nous en remettons à sa grâce en le laissant nous transformer, nous guérir, ou nous armer pour que nous détruisions ces parties de notre vieux moi charnel.

Les psychologues cognitifs n'hésitent pas à faire remarquer que des schémas de pensée erronés provoquent un bon nombre des comportements et sentiments qui gouvernent nos vies. Ils savent que l'introduction de pensées positives nouvelles chez une personne encombrée

d'attitudes malades est essentielle à la guérison. La prière prophétique biblique – ou prière d'écoute – qui va au-delà des pensées positives, est essentielle pour le renouvellement de l'intelligence :

Ne vous conformez pas aux habitudes de ce monde, mais laissez Dieu vous transformer par un changement complet de votre intelligence. Vous pourrez alors comprendre ce que Dieu veut : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, et ce qui est parfait.
(Romains 12. 2)

Lorsque nous nous confions en Dieu dans la prière d'écoute, nous devenons conscients de toutes les pensées irrationnelles, mesquines, coupables qui nous ont façonnés négativement. Nous pouvons les objectiver en les transcrivant dans notre journal et en demandant ensuite à Dieu de les remplacer par la parole de vérité positive et régénératrice de l'Écriture ou par une parole prophétique de sa part.

C'est dans la prière que j'ai été confronté aux attitudes, critiques et jugements négatifs que j'avais envers les autres. Ces pensées m'empêchaient d'entrer en relation étroite avec ceux envers lesquels j'étais le plus critique – en particulier mes frères chrétiens. Je mis finalement ces jugements sur les autres par écrit dans mon journal de prière et demandai pardon à Dieu. Je le priai ensuite de m'ouvrir les yeux afin que je voie toutes les bonnes qualités qu'avaient ces gens. Avec l'aide de Dieu, j'ai remplacé mes anciens jugements catégoriques sur les autres par des déclarations positives et véridiques à leur sujet. J'ai également consigné ces vérités dans mon journal à côté des anciens jugements catégoriques que j'avais portés. Ceci m'a permis d'aimer davantage les autres.

La responsabilité et la volonté

Nous sommes des créatures de dialogue; nous devenons matures en recevant la parole d'autrui et en y répondant. Nous qui désirons la guérison, devons nous mettre chaque jour dans une position de réceptivité, attendant devant Dieu cette parole qui nous guérira. Dès que nous l'avons reçue, quelle que soit sa source – la Bible, un autre chrétien, la louange, un bon sermon ou une parole prophétique reçue de Dieu dans la prière – il nous incombe de la mettre en pratique. La responsabilité est au cœur de la maturité en Jésus-Christ.

Le chrétien... part du principe que l'homme a son essence et sa liberté dans la Parole divine de création et de grâce. Par cet acte de Dieu, impensable sans une réaction responsable de l'homme, l'homme a son être. Il est homme par sa relation à Dieu. En dehors de cette relation, l'homme est une caricature de l'homme; il est, comme nous le disons en allemand, un « non-homme »... L'homme est humain tant et parce qu'il vit dans l'amour de Dieu et dans l'amour qu'il manifeste envers son prochain ¹¹.

Préalablement à la rédemption, nous vivons dans un monologue. Séparés de Dieu, nous sommes déçus de la splendeur divine et pris dans la spirale descendante du « non-homme ». C'est dans le dialogue que nous répondons à l'initiative rédemptrice de Dieu qu'est la croix de Christ. En faisant chaque jour des choix responsables devant lui, nous devenons les meilleurs atouts de notre propre guérison. Mais la manière dont nous répondons à la croix décide de notre destinée – soit le Ciel, soit l'enfer.

Si nous voulons faire des choix responsables devant Dieu, notre volonté de choisir doit demeurer intacte. Exercer notre volonté alors qu'elle est blessée, c'est comme tenter de retirer nos pieds d'un trou rempli de goudron. Nos forces et notre énergie s'épuisent dans des tentatives futiles de nous dégager du trou. Quand la volonté d'un individu est blessée et que son âme s'est épuisée à force d'avoir lutté dans ce trou gluant, il devient passif.

À la suite d'une période de passivité particulièrement longue, je criai à Dieu, lui demandant pourquoi l'exercice de ma volonté demandait des efforts aussi gigantesques. Je me souvins alors, comme je l'ai déjà raconté précédemment, d'une remarque qu'un des anciens employés de mon père m'avait faite : « Mario, ton père est le seul homme que je connaisse qui soit capable de castrer un autre homme par un regard malveillant. » C'était vrai, les yeux de mon père étaient souvent remplis de colère, de moquerie et de dégoût quand il me regardait. Moi aussi, je me sentais castré par son regard. Ma volonté, tout comme ma masculinité, avait été sérieusement blessée par lui.

Prenant conscience de cela, je demandai à Ted et Lucy Smith, membres de l'équipe de *Pastoral Care Ministries*, de prier pour moi. Ted demanda à Dieu de guérir tous les domaines de ma masculinité où je me sentais émasculé par mon père. Puis Lucy, par une vision dans

l'Esprit, reçut une image de ma volonté : « Je vois ta volonté comme un fil très fin qui est sur le point de se rompre. Demandons à Jésus de guérir ta volonté, Mario. » Pendant que nous priions, Lucy reçut une autre image. « Je vois le Seigneur envelopper sa volonté autour du fil très mince de la tienne. Sa volonté ressemble à une corde d'or épaisse qu'il enroule autour de la tienne. »

Quelques semaines après cette prière, j'entrai dans un sentiment de responsabilité nouveau à l'égard de ma guérison, ce qui changea ma vie. J'avais encore besoin de nombreuses guérisons pour des blessures du passé. En fait, j'en avais même suffisamment pour geindre et gémir pendant les vingt années à venir. Mais une nouvelle dimension de la vie s'ouvrait devant moi – un avenir débarrassé du passé. Je pouvais désormais m'attendre à une vie normale libérée des références quotidiennes à mon passé douloureux. De ce fait, je décidai de ne plus mentionner mon passé à moins que ce ne fût dans le contexte de la prière, de l'enseignement ou de mon ministère envers les autres.

Certains diront peut-être que j'étais passé de la position de victime à celle de survivant. Mais même le mot de survivant avait pour moi une connotation négative, car il s'agissait d'un terme généré par le passé. Je me voyais plutôt comme la nouvelle créature en Christ que la Bible dit que je suis devenu (2 Corinthiens 5. 17). Je voulais plus que toute autre chose devenir un ouvrier dans le royaume de Dieu, libéré du passé. Pour la première fois, je compris le sens de Luc 9. 62 : « Celui qui se met à labourer puis regarde en arrière est inutilisable pour le royaume de Dieu. »

Après la prière des Smith, ma passivité débilite disparut. Depuis, j'ai fait beaucoup de prières de « guérison de la volonté » pour des personnes ayant besoin d'être libérées de leur passivité et d'assumer la responsabilité de leurs choix devant Dieu. En voici un exemple :

Viens, Saint Esprit. En cet instant même, Seigneur Jésus, permets-moi de saisir ta main tendue. En levant les mains vers le Ciel et en détournant mon regard de moi-même, je crie comme l'a fait saint Paul : « C'est dans ma faiblesse, Seigneur, que ta force se manifeste. » Maintenant, Seigneur, pénètre dans ma volonté et guéris-la, là où elle a été blessée. Révèle-moi toute personne qui, dans le passé, a épuisé, blessé, ou même brisé ma volonté. (*Laissez le Saint-Esprit parler à votre cœur au sujet de toute personne qui vous a ainsi blessé.*) Et Seigneur, accorde-moi la grâce

de choisir de pardonner à cette personne qui a péché contre moi... (*Nom de la personne*), je te pardonne au nom de Jésus ton péché contre moi. Je te pardonne de m'avoir blessé dans ma volonté. Je ne serai plus façonné par ton péché envers moi. Je regarde maintenant à Dieu pour qu'il restaure ma volonté.

Que ta puissance divine, Seigneur, s'enroule autour de ma volonté faible et lasse ; fais en sorte qu'elle croisse et se fortifie. Que ma volonté soit une avec la tienne, Père céleste. Je te remercie d'accomplir cela maintenant et de me donner le pouvoir de t'obéir. Je te remercie, Seigneur, car, dorénavant, je serai responsable de ma vie devant toi. Amen.

La prière prophétique selon la Bible

Si la Bible est la Parole de Dieu pour tous et qu'elle s'applique à chaque cœur humain, Dieu, par l'intermédiaire du Saint-Esprit, adresse des paroles prophétiques personnelles au croyant en prière – des messages applicables à lui seulement. Le croyant du Nouveau Testament est dans une position bien meilleure pour recevoir une parole prophétique de Dieu que ne l'était celui de l'Ancien Testament. Dans l'Ancien Testament, seuls les prophètes et les chefs d'Israël recevaient le Saint-Esprit. Dans le Nouveau Testament, tous les croyants peuvent le recevoir.

Le prophète Joël se fait le porte-parole du Seigneur dans une magnifique prophétie :

Par la suite, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur tout être humain. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des rêves et vos jeunes gens des visions. Même sur les serviteurs et les servantes, je répandrai mon Esprit en ces jours-là (Joël 3. 1,2).

Dans le livre des Actes (ch. 2), Pierre annonce que la prophétie de Joël 3. 1 s'est accomplie par l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte. À ce moment-là, le Saint-Esprit est venu habiter dans le peuple de Dieu tout entier. Avant la Pentecôte, le Saint-Esprit ne reposait que sur quelques représentants du peuple de Dieu. C'est la modification essentielle du rôle du Saint-Esprit entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Dans l'Ancien Testament, c'était le prophète qui entendait parler le Seigneur, parce que l'Esprit de Dieu reposait sur lui. L'Esprit de Dieu

et la déclaration prophétique étaient liés de manière inextricable. À la fois dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, la prophétie n'est rien d'autre que le fait d'entendre correctement la voix de Dieu en présence de son Esprit.

Par conséquent, quand, dans sa première épître aux Corinthiens (14. 1 et 14. 39), l'apôtre Paul encourage tous les croyants de Corinthe à aspirer au don de prophétie, il les exhorte à mettre en pratique le don qui consiste à entendre correctement la voix de Dieu. Le don de prophétie du Nouveau Testament est pour tous les croyants, car ils participent tous de l'Esprit de Dieu. La prière prophétique n'est rien d'autre que la volonté de saisir la main tendue de Dieu. Donald Bloesch écrit :

Je suis d'accord avec les prophètes et les Réformateurs qui affirment que la prière n'est pas, dans son essence, une élévation mystique de l'intelligence vers Dieu, mais une descente du Saint-Esprit dans nos cœurs (cf. Ésaïe 45. 8; 64. 1; Psaume 42. 8; 144. 5-7; Ézéchiel 2. 1,2; Zacharie 12. 10). Il ne s'agit pas d'escalader une échelle mystique vers le Ciel, mais de saisir la main tendue de Dieu (cf. Ésaïe 64. 7) ¹².

Par l'intermédiaire de ses alliances avec son peuple, de la Bible, et du Saint-Esprit, Dieu nous tend la main et entame le dialogue avec nous. C'est à nous de saisir sa main tendue, de lui parler en retour, et ensuite d'attendre sa réponse avec confiance. Nous pouvons patienter en toute sérénité parce que nous croyons que notre Dieu est un Père qui écoute. Le Psalmiste l'exprime de la manière suivante : « Dès le matin, Seigneur, entends-moi. Dès le matin je me prépare à être reçu chez toi, et j'attends » (Psaume 5. 4). Bernhard W. Anderson, écrivant au sujet de cette attente active devant Dieu, déclare :

Dans ce contexte, le verbe *attendre* exprime une tension vers le futur, une anticipation enthousiaste de ce qui est à venir. Espérer, c'est attendre de tout son être cette aurore où la parole régénératrice du pardon sera prononcée (Psaume 130. 5, 6); c'est attendre impatientement que Yahvé le Roi vienne dans sa puissance salvatrice ¹³.

La prière est le moyen par lequel nous avons notre rencontre quotidienne avec Dieu. Comme l'a dit Martin Buber : « Toute vie réelle est rencontre. » Nous devenons matures en attendant activement cette

« parole régénératrice » de Dieu qui nous confirme dans notre statut de nouvelles créatures en Christ. Emil Brunner écrit à ce sujet :

S'il est vrai que l'homme trouve son essence dans la responsabilité, c'est-à-dire, en se laissant interpeller par Dieu, ou si, comme on le disait jadis, l'homme a été créé à l'image de Dieu, il est évident que l'homme ne peut être *lui-même* qu'en recevant la Parole divine ¹⁴.

Par l'intermédiaire de nos conversations avec lui, Dieu nous parlera des péchés, des nôtres ou de ceux d'autrui, qui nous lient et nous empêchent de nous identifier davantage à Christ. Une fois que ces péchés sont révélés, nous pouvons recevoir le remède de Dieu pour nous en libérer. Nous choisissons de nous repentir et demandons pardon pour nos fautes, ou nous reconnaissons les péchés des autres à notre rencontre et choisissons de les leur pardonner devant Dieu. Plus nous sommes affranchis de nos propres péchés et de ceux des autres, plus notre vrai moi prend forme.

La parole de Dieu exige toujours une réponse de notre part. Avez-vous jamais constaté le nombre de déclarations commençant par « si » que Jésus fait dans les évangiles? Ces déclarations sont conditionnelles. Dans Matthieu 19. 17, Jésus dit : « Si tu veux entrer dans la vie, obéis aux commandements. » Dans Marc 9. 35, il déclare : « Si quelqu'un veut être le premier, il doit être le dernier de tous et le serviteur de tous. » Dans Jean 13. 17, Jésus, parlant des actes d'humilité, dit à ses disciples : « Vous serez heureux si vous les mettez en pratique. » Ces promesses nous appellent à un dialogue avec Dieu. Leur accomplissement dépend de notre choix d'en accepter les conditions. Oswald Chambers relie ce principe au fait de devenir disciple :

Dieu, par sa grâce, a façonné et élevé nos vies. Nous avons donc la responsabilité de conduire les autres à ce même niveau spirituel... Quand il s'agissait de la vie de disciple, il commençait toujours ses phrases par un *si*, jamais par un *cinglant* : « Vous devez ! » Devenir disciple comporte en soi une option ¹⁵.

La prière n'est pas seulement notre rencontre journalière avec Dieu, elle est aussi notre rendez-vous quotidien avec nous-mêmes. Là, dans la présence de Dieu, nous pouvons voir objectivement avec ses yeux

tout ce qui habite notre cœur. Si nous voulons devenir conformes à ce que Dieu voulait en nous créant, soyons prêts à faire mourir en nous les folies et péchés qui y demeurent. Enfin, c'est dans la prière que nous recevons de Dieu ces paroles de bénédiction qui nous édifient et nous encouragent à devenir toujours plus conformes à l'image de Jésus-Christ.

6

Aimer le même sexe

Jonathan fit alliance avec David, parce qu'il l'aimait comme son âme. Il ôta le manteau qu'il portait, pour le donner à David; et il lui donna ses vêtements, même son épée, son arc et sa ceinture.

(1 Samuel 18. 3,4)

Bien aimer ou mal aimer ?

Peu de temps après être « sorti de mon placard », je m'installai à New York pour y suivre un cours d'arts dramatiques. J'habitais un quartier appelé East Village. Sur les trottoirs, des graffitis d'un rose fluo lançaient l'avertissement : « CLONES, GO HOME ! » (Clones, retournez chez vous !). En me promenant un jour dans la rue avec un ami gay, je lui demandai intrigué : « C'est qui, les clones ? »

« Ce sont les gays de West Village. Tu sais bien, ce sont ces gars qui s'habillent tous pareil et qui ont tous la même tête. »

Les clones avaient vraiment la même tête. Un clone typique avait les cheveux très courts, une moustache, et un corps aux muscles exagérément gonflés. Ils portaient des lunettes de soleil à reflets, un T-shirt blanc ou un débardeur, des jeans Levi's avec une braguette à boutons, et des chaussures cloutées. L'hiver, la plupart des clones portaient des blousons d'aviateur en cuir.

Ils avaient aussi tendance à se fréquenter entre eux. Une amie lesbienne exubérante qui se promenait un jour avec moi dans West Village demanda railleusement à un couple de clones qu'elle croisa dans Sheridan Square : « Dites, les gars, c'est comment de faire l'amour avec soi-même ? » Sa question m'est restée pendant des années. L'habillement et la stature des clones étaient des symboles exagérés de la virilité. L'image hypermasculine qu'ils projetaient correspondait à leur vision idéalisée et érotisée du même sexe. Les signes extérieurs de

virilité qu'ils arboraient leur servaient de défense psychologique face au déficit du masculin en eux. Au lieu de connaître une véritable affection masculine, accessible seulement par des moyens non érotiques, ils essayaient de rencontrer le masculin à travers une image fabriquée de la masculinité, à la fois en eux-mêmes et chez leurs partenaires de même sexe.

L'amour exprimé entre homosexuels contraste fortement avec celui que se portent des hommes hétérosexuels sains. Dans la Bible, Jonathan et David sont un excellent exemple d'une relation affectueuse saine entre hommes hétérosexuels. L'affection que Jonathan avait pour David était fondée sur l'amour qu'il se portait à lui-même. Cet amour de soi biblique ne doit pas être confondu avec le narcissisme de l'amour égocentrique. L'amour de soi biblique doit plutôt être assimilé à l'acceptation de soi. C'est parce que Jonathan s'aimait et s'acceptait de la bonne manière qu'il pouvait aimer et accepter de manière appropriée un autre que lui-même.

L'amour entre ces deux hommes se caractérisait par le don de soi. Guidé par le Seigneur, Jonathan renonça librement au droit de succéder à son père comme roi d'Israël. Par amour, il céda son droit au trône à David. Certains chercheurs pensent qu'en donnant son manteau à David, Jonathan reconnut implicitement que « David devait prendre sa place comme successeur de Saül¹ ».

L'amour entre homosexuels est souvent caractérisé par le désir de prendre. L'homosexuel n'aime pas un autre homme pour donner de lui-même. Au contraire, il en aime un autre pour lui prendre quelque chose. L'homosexuel n'aime pas le partenaire de même sexe *comme* lui-même. Il l'aime *au lieu de* lui-même.

L'ambivalence envers le même sexe

La coexistence ambivalente de l'amour et de la haine est un élément central de la névrose homosexuelle. En psychologie, le mot ambivalence fait allusion à l'existence d'attitudes ou d'émotions contradictoires chez le même individu, tels que l'amour et la haine, ou à une alternance rapide de réactions émotionnelles envers quelqu'un d'autre².

Dans le cas de l'homosexualité, les hommes comme les femmes peuvent être soumis à cette ambivalence amour-haine. Pendant toute notre enfance, nous voyons les sexes dans leurs relations mutuelles.

Nous faisons l'expérience de l'être homme et de l'être femme comme s'il s'agissait des deux faces d'une même pièce de monnaie, cette pièce étant l'humanité. Par conséquent, si nous avons du mal à entrer en relation avec des personnes de même sexe parce que nos modèles sont inadéquats, nous avons aussi des difficultés à entrer en relation avec des personnes de l'autre sexe. Dans ce chapitre, nous traiterons de l'ambivalence envers le même sexe et nous aborderons l'ambivalence envers le sexe opposé dans les deux chapitres suivants.

La condition homosexuelle provient en partie du fait que nous n'avons pas reçu l'amour indispensable de la part des représentants de notre propre genre, généralement du parent de même sexe. Pour nous protéger de la souffrance due à l'absence de cet amour, nous nous détachons de manière malsaine du parent de même sexe. Dans l'esprit d'un enfant, ce détachement peut prendre la forme d'un vœu : « Tu ne m'aimes pas ; je ne t'aimerai pas non plus. »

Les relations brisées avec des représentants du même sexe gravent dans notre inconscient des images confuses de notre propre genre. De plus, nos images intérieures de ceux qui nous ont blessés ou rejetés quand nous étions enfants sont assombries par nos propres réactions coupables à leurs offenses. Ces images du cœur renferment tous les sentiments et attitudes négatifs qui sont liés à nos relations brisées avec le même sexe.

Notre comportement avec les personnes de même sexe est souvent dicté par les images que notre cœur renferme sur les figures d'autorité de même sexe de notre enfance. Les difficultés que nous pouvons avoir dans nos relations présentes avec le même sexe proviennent souvent de relations douloureuses du passé avec les membres du même sexe. Ainsi, le détachement défensif envers le parent de même sexe peut devenir un détachement généralisé face à tout ce que ce parent symbolisait à nos yeux. Dans notre souffrance, nous projetons inconsciemment toutes nos émotions et attitudes malades sur l'ensemble des membres de même sexe. Nous pouvons donc aussi bien éprouver un amour fortement érotisé envers quelqu'un de notre propre sexe que de la haine, de la colère ou un rejet refoulés. Les projections inconscientes de l'ambivalence envers le même sexe sont imprévisibles. Dans la vie de l'homosexuel, certaines personnes peuvent provoquer en lui plus d'ambivalence que les autres, tout simplement parce qu'elles symbolisent un aspect de son propre genre dont il a été séparé ou au sujet duquel il est dans la confusion.

Le cœur de l'homosexuel (ou de la lesbienne) peut renfermer deux images polarisées du même sexe. Dans un coin règne l'image romantique idéalisée du même sexe – la manière dont le cœur symbolise l'amour névrotique qu'il (ou elle) éprouve pour le même sexe. Cette image peut être celle du parent parfait de même sexe, ou celle de l'amant(e) homosexuel(le) parfait(e). Dans l'autre coin du cœur de l'homosexuel (ou de la lesbienne) règne une image qui lui inspire la crainte, le mépris du même sexe – la manière dont le cœur symbolise la haine névrotique qu'il (ou elle) ressent pour le même sexe. Pour l'homosexuel, il s'agira peut-être de l'image d'un père cruel et autoritaire, ou passif et absent. Pour la lesbienne, ce sera probablement l'image d'une mère distante et froide ou abusée et passive. Entre les deux extrêmes de l'idéalisation et du mépris, il peut y avoir toute une palette d'images déformées du même sexe.

L'amant parfait

L'image idéalisée et érotisée du même sexe joue un rôle important dans les relations homosexuelles. Quand il est amoureux, l'homosexuel est en réalité épris de l'image idéalisée de son propre genre. Le partenaire de même sexe ne fait que s'assortir à cette image idéalisée, comme l'illustre l'exemple des clones à New York. La relation de l'homosexuel avec son partenaire de même sexe est davantage basée sur la projection d'une image illusoire surgie de son cœur que sur un amour réel pour une autre personne.

Une partie de ma guérison n'intervint que quand je renonçai à l'espoir idolâtre de rencontrer un jour cet amant parfait qui correspondrait à l'image idéalisée et érotisée du même sexe que renfermait mon cœur. Même après avoir reçu une guérison profonde de la part du Seigneur, je persistais à entretenir en moi cet espoir idolâtre. Je savais qu'il s'agissait d'un désir impie et qu'il fallait que je le fasse mourir en moi. Mais je voulais continuer d'exercer un contrôle sur ma vie. Je m'ingéniais à croire qu'il pouvait y avoir un homme quelque part dans le monde qui pourrait combler mes besoins. À ce stade, la névrose homosexuelle n'était plus en moi une exigence pressante. Il s'agissait plutôt d'un paisible ronronnement névrotique. Satan me tentait en m'incitant alors à accepter jusqu'à un certain point la guérison que Jésus m'avait accordée et à rechercher cet amant homosexuel parfait avec lequel je pourrais passer paisiblement le reste de mes jours.

Cet espoir coupable était alors un obstacle majeur qui m'empêchait de recevoir d'autres guérisons de Dieu. Après ma repentance, je me rendis compte qu'en renonçant à l'homosexualité j'avais laissé derrière moi quelque chose qui me procurait beaucoup de plaisir. La Bible parle de « la jouissance du péché » (Hébreux 11. 25). Une des raisons pour lesquelles nous ne parvenons pas à être totalement libérés de certains péchés est en partie liée au fait que nous nions le plaisir que ceux-ci nous apportent. Pendant cette période de lutte pour rester libre de toute activité homosexuelle, je me rappelais quotidiennement que j'avais donné à Dieu quelque chose que j'aimais. Je lui demandais donc de remplacer mes désirs de gratifications charnelles par une soif sincère de plaisirs bons et saints. Pendant assez longtemps, ma prière à Dieu fut : « Ouvre mes yeux afin que je voie les choses bonnes et saintes que tu as placées dans ce monde. Ouvre mon cœur pour que je réponde à ces choses par l'amour, la joie et l'émerveillement. »

Un autre facteur caractéristique des relations homosexuelles est la quête de l'identité de genre par l'intermédiaire du partenaire de même sexe. Les hommes qui n'ont pas réussi à parachever leur identification de genre pendant l'enfance cherchent à l'établir à travers un autre. Le sentiment irrésistible d'être « amoureux » de quelqu'un du même sexe est en réalité une recherche d'identification de genre qui s'est érotisée.

Quand un individu souffrant de névrose homosexuelle aspire à la guérison, son conseiller doit chercher à savoir s'il a toujours une relation homosexuelle suivie. La séparation d'avec le partenaire de même sexe peut alors faire surgir la souffrance due à une identification de genre non terminée. Dans le cas d'une relation homosexuelle, une telle souffrance peut être temporairement refoulée, donc inconsciente.

S'il veut être guéri, l'homosexuel doit affronter son vide intérieur et reconnaître qu'il a tenté de le combler par une image idéalisée et érotisée du même sexe et que ce vide l'a incité à mettre son identité dans une personne de même sexe. Ceci revient à dire qu'il a fait d'un représentant de même sexe une idole dans son cœur.

Le prophète Ézéchiël nous dit qu'en nous séparant de Dieu nous avons érigé des idoles (Ézéchiël 14. 7). Dans Romains 1. 18-23, l'apôtre Paul nous dit que la colère de Dieu s'est abattue sur l'humanité entière, et pas seulement sur l'homosexuel, en raison de son idolâtrie. Nous avons « changé la gloire du Dieu immortel en images représentant l'homme mortel ». Dans le contexte de Romains 1, l'homosexualité est citée comme l'une des conséquences de l'idolâtrie de

l'homme (Romains 1. 26, 27). Pour être guéri, il est nécessaire que l'homosexuel se repente de son idolâtrie. Mais l'Église doit également comprendre que ce péché est lié au besoin qu'a l'homosexuel (homme ou femme) d'être restauré dans son identité de genre. Il importe qu'elle fournisse un environnement de grâce pour que ce vide créé par une identification de genre incomplète soit abordé avec une grande patience et un amour sincère.

L'image méprisée

À l'époque où je menais une vie gay active, j'ai travaillé comme serveur dans plusieurs restaurants. L'un d'eux ne marchait pas très bien quand je suis arrivé. Pour tenter de sauver son entreprise en déclin, le propriétaire engagea un restaurateur expérimenté qui devait diriger la salle du restaurant. La première fois que je le rencontrai, Monsieur Winston me plut. C'était un homme imposant avec des cheveux grisonnants et un sourire charmant. Il y avait chez lui une certaine élégance, et je fus même un peu attiré sexuellement par lui.

Sous la direction de M. Winston, la salle fut restructurée de manière que les serveurs aient une table en moins à servir. Dans une perspective de bon gestionnaire, M. Winston pensait qu'avec moins de tables à servir, le personnel aurait davantage de temps à consacrer à chaque client. Le service s'améliorant, les affaires reprendraient aussi. De mon point de vue de serveur, cela signifiait moins de pourboires. Aussitôt mes sentiments à l'égard de M. Winston changèrent du tout au tout. Ma sympathie pour lui se transforma en antipathie profonde. À partir de ce moment, je le perçus comme un homme mûr dominateur et une menace à mon gagne-pain.

En fait, l'image méprisée est une autre vision extrême que le cœur peut avoir du même sexe. Elle peut être un composite de personnes de même sexe qui nous ont blessés dans le passé. Lorsqu'une personne luttant contre des tendances homosexuelles cherche la guérison, elle peut s'apercevoir pour la première fois qu'elle a des problèmes relatifs aux figures d'autorité. Ceci est aisément compréhensible, puisque nos parents sont les premières figures d'autorité que nous rencontrons. Si nous ne parvenons pas à considérer ces figures d'autorité comme bienveillantes, nous les considérerons toutes comme malveillantes.

Avec le recul, je vois que j'ai projeté sur M. Winston toute ma méfiance et mon antipathie pour les figures d'autorité masculines.

Cette projection était enracinée dans ma relation brisée avec mon père. M. Winston et mon père se ressemblaient sur deux points élémentaires. Premièrement, c'étaient deux hommes d'âge mûr. Deuxièmement, ils exerçaient une autorité sur moi. Je n'arrivais pas à être objectif face à l'autorité et je ne pouvais donc accepter le raisonnement qui motivait la décision de M. Winston.

Les réactions empreintes de sentiments subjectifs sont une marque de l'ambivalence envers le même sexe. Au lieu de voir objectivement la décision de M. Winston dans une perspective commerciale, je réagis subjectivement en puisant dans mon réservoir d'émotions ambivalentes envers les hommes plus âgés. Je lui attribuai des desseins quasi diaboliques et réagis d'une manière défensive. À certains moments, il m'apparaissait comme un gentleman imposant et attirant; la minute suivante, il était devenu une autre figure d'autorité menaçante qui voulait me contrôler et me détruire. Cependant, sa restructuration finit par améliorer la marche de l'entreprise, ce qui eut pour résultat de me faire gagner davantage. Mais cela m'était égal. Bien que je finisse par trouver qu'il y avait du bon dans ce qu'il avait fait, je continuai à réagir subjectivement à son égard jusqu'à ce que je quitte ce restaurant.

Nous pouvons ainsi mépriser toute une catégorie de gens simplement parce qu'un de leurs représentants nous a rejetés quand nous étions enfants. Lorsque j'étais à l'école, mes dons artistiques me poussaient vers des activités créatives. Certains de mes camarades de classe masculins trouvaient mes goûts efféminés, et ils se moquaient de moi. Ces garçons étaient les sportifs, les athlètes de l'école. Devenu adulte, alors que ma guérison était en route depuis longtemps, je me suis senti poussé par le Seigneur à pardonner à un camarade de classe particulièrement cruel, puis à me repentir de mon attitude négative envers tous les hommes qui aiment le sport.

La paranoïa et l'ambivalence envers le même sexe

Freud passe pour avoir été le premier à établir un lien entre la paranoïa et l'homosexualité masculine. Commentant l'analyse de Freud dans ce domaine, le docteur William Niederland écrit :

Les principales formes familiaires de la paranoïa peuvent toutes être représentées comme des contradictions d'une seule et même affirmation : « Je (un homme) l'*aime* (un homme). »

Cette déclaration se transforme rapidement en : « Je ne l'aime pas – je le *hais*. » Inacceptable sous cette forme, le sentiment de haine exprimé dans la seconde déclaration est projeté sur (donc attribué à) la personne que l'on aimait à l'origine.

En conséquence, la phrase : « Je *le* hais » devient, par l'intermédiaire de la projection : « Il *me* hait et *me* persécute », un tel changement fournissant une justification intérieure, une raison de « *le haïr* ³ ».

Le passage du « je l'aime » au « je le hais » constitue la même dynamique d'amour-haine que l'on trouve dans l'ambivalence envers le même sexe dans l'homosexualité. Dans son livre, *Clinical Theology*, le docteur Frank Lake donne une liste de plusieurs adjectifs qui caractérisent la paranoïa. Ils s'appliquent particulièrement à la condition homosexuelle : « défensif, intolérant, soupçonneux à l'égard de détracteurs, méfiant à l'égard des critiques, "affirmant" toujours sa position face à ceux qui paraissent empiéter sur ses droits, procédurier, chicanier ⁴. »

Quand je vivais à New York, je me suis engagé brièvement dans une troupe de théâtre gay politisée. Nous produisions des pièces pour gays, par des gays, sur des gays. Une forte mentalité « eux et nous » dominait l'esprit de la troupe. « Eux » se référait aux hétérosexuels homophobes et tyranniques qui dirigeaient le monde. Nous, les pauvres gays persécutés, étions pris au piège d'un monde hétéro. Au cours de l'histoire, la société et l'Église ont traité les homosexuels comme des moins que rien et des objets de haine. Dans la communauté homosexuelle d'aujourd'hui, cette persécution a créé une paranoïa généralisée qui se manifeste par l'action de gays et lesbiennes militants réclamant leurs droits à tue-tête. Des groupes militants gays font pression sur les gouvernements avec une quête experte de l'argument et du litige que l'on ne peut trouver chez aucun autre groupe d'intérêt spécifique.

La paranoïa homosexuelle se caractérise à la fois par un sentiment de persécution et une attitude combative. Quand j'attribuais des motifs diaboliques à M. Winston, je donnais lieu à une réaction paranoïde. J'ai combattu sa décision de restructurer la salle de restaurant en m'adressant à la direction et en l'attaquant. Prenant des attitudes d'avocat dans le prétoire, je croyais avoir un bon dossier en main et j'étais prêt à me battre pour mes droits.

La méfiance et la suspicion sont deux autres éléments majeurs de la paranoïa homosexuelle. Bien des années après avoir cessé d'éprouver des désirs homosexuels, je me rendais compte que je me méfiais toujours des hommes. Cette attitude constituait pour moi une barrière majeure qui m'empêchait d'avoir des amitiés saines avec le même sexe. Quand je rencontrais des hommes dominateurs, je réagissais souvent par une colère qui les blessait, au lieu de faire face objectivement à leur comportement directif. Ma fureur était un moyen immature de marquer mon territoire et de me libérer de leur contrôle. Ces réactions de colère étaient des transferts psychologiques qui avaient pour origine le contrôle écrasant que mon père avait exercé sur moi.

Pour terminer, il faut dire que la voix de « l'enfant s'apitoyant sur lui-même », qui est au cœur de la névrose homosexuelle, ressemble étrangement aux cris chicaniers que l'on trouve dans la paranoïa homosexuelle. Cette voix s'élève en faveur du droit qu'a l'enfant intérieur de se plaindre et elle prend sa défense. G. van den Aardweg écrit :

C'est comme si l'enfant intérieur luttait pour garder sa position de personne *importante et tragique* et craignait de perdre cette forme dépendante d'amour de soi. Nous pouvons comprendre ce que Freud voulait dire quand il mentionnait le phénomène de résistance qu'il avait observé lors du traitement de nombreux névrosés, lesquels lui « avaient fait la plus grande impression » en lui donnant « le sentiment qu'il y avait chez eux une force en action qui se défendait par tous les moyens possibles contre toute guérison et s'accrochait obstinément à la maladie et à la souffrance ⁵. »

Pour guérir de cette paranoïa homosexuelle j'ai dû d'abord apprendre à tester toutes mes pensées négatives relatives au même sexe. Ce fut la première étape. Au lieu d'accepter et d'absorber chaque pensée négative, je la tenais dans mon cœur devant Dieu. Dans mon journal de prière, j'inscrivais toutes les choses que j'avais contre les hommes que je connaissais. Puis je demandais à Dieu de m'indiquer si ces pensées négatives étaient vraies ou fausses.

Deuxièmement, j'appris à ne plus vivre à partir de mes pensées et sentiments négatifs. Cela signifiait que je devais apprendre à vivre sous la tension de deux centres opposés – le vieux centre du moi névrosé auquel je mourais quotidiennement et le nouveau centre de mon vrai moi racheté en Christ qui devenait chaque jour plus vivant. Je ne per-

mettais pas à la voix de l'enfant intérieur paranoïaque qui s'apitoie sur lui-même de me dominer. Je laissais plutôt cette voix geignarde et critique dépérir en me concentrant sur Christ en moi. La présence du Saint-Esprit demeurant en moi et la Parole vivante de Dieu, la Bible, constituaient mon véritable centre. Dans son livre, *Clinical Theology*, le docteur Lake raconte comment il a aidé ses patients paranoïaques à développer une « double orientation ». Il leur apprenait à vivre sous la tension de deux centres opposés tout en permettant à leur centre véritable non paranoïaque de dominer. Frank Lake constata que c'était la base de la guérison de ces personnes.

Troisièmement, quand par hasard une pensée négative à l'égard de quelqu'un de même sexe s'avérait exacte, j'appris à ne pas en parler. J'échouai bien entendu souvent, mais, avec le temps, je finis par réussir à garder ces critiques pour moi. Par la suite, je pris l'habitude de remettre toute critique exacte sur les autres dans la prière au Seigneur. Cela ne voulait pas dire que je niais l'existence de certains défauts de caractère chez les autres. Je décidai simplement que je ne permettrais pas à ces manquements de devenir mon point de vue définitif sur leurs auteurs.

Quatrièmement, et c'est peut-être le point le plus important, je recherchais ce qu'il y avait de bien dans la personne concernée, et j'en faisais l'éloge à haute voix aussi souvent que possible. Dans un monde déchu, il est facile de voir ce qui ne va pas chez les autres, comme l'illustre si merveilleusement la parabole de l'homme avec la poutre dans l'œil. Mais il est vraiment vertueux de rechercher ce qu'il y a de bien chez les autres et de mettre l'accent sur leurs bons côtés.

L'ambivalence envers le même sexe et la colère

Quand vingt-cinq ans de colère refoulée envers mon propre genre surgirent en moi, ce fut franchement effrayant. Pendant plusieurs mois, je fus pris de crises de colère qui duraient chaque fois plusieurs heures; ces accès se produisaient à mesure que je sortais du déni face aux dysfonctions de ma famille. Je me réveillais au milieu de la nuit pour m'apercevoir que je grinçais des dents de fureur tandis qu'une boule de colère et d'angoisse m'étreignait. Je me gardais bien de nier ces émotions, je les laissais sortir. Il s'agissait de la colère que j'avais intériorisée dans le passé et qui avait été à la source de ma dépression, de la haine de moi-même et de mes pensées suicidaires.

Souvent, je dirigeais ma rage contre un homme qui était également le réceptacle de mon ambivalence envers le même sexe. Parfois, la fureur et la sensualité s'entremêlaient au-dedans de moi (souvenez-vous, l'ambivalence signifie la présence *simultanée* d'un amour déformé et de sentiments de haine). Même si j'avais quelques raisons mineures d'en vouloir à l'homme en question, ma colère était complètement hors de proportion avec la situation.

Dans son livre *Human Sexuality and Its Problems* (La sexualité humaine et ses problèmes), le docteur John Bancroft écrit : « La colère peut favoriser une réaction sexuelle ». Il mentionne deux études psychologiques montrant que le fait de « provoquer la colère conduit à une imagerie sexuelle plus importante ⁶ ». Tout comme l'angoisse et la convoitise sexuelle sont liées, il en va de même pour la colère et le désir sexuel. Résoudre de manière responsable le problème de la colère, c'est parvenir à se libérer de la concupiscence et des images érotiques qui y sont liées (comme le fait d'entretenir des fantasmes sexuels névrotiques). En arrachant de l'inconscient la racine sous-jacente de colère envers le même sexe, on contribue à désamorcer l'imagerie homo-érotique ainsi que les réactions homosexuelles qui s'en nourrissent.

Sans pour autant nier mes sentiments de colère, je savais que je devais les affronter. Le premier principe pour surmonter la colère, c'est d'arrêter de la projeter sur les autres. Il fallait que je m'approprie ma colère, que je la reconnaisse comme étant mienne.

Puis je priais. Le lieu le plus sûr pour exprimer sa colère est la présence de Dieu (en évitant de la projeter sur lui!). Les bras tendus vers Jésus, je le voyais sur la croix, mourant pour prendre tous mes péchés dans son corps. Ma colère ressemblait à un ruban d'épaisse fumée noire qui se répandait dans mon corps et s'échappait de mes mains, comme aspirée hors de moi pour pénétrer dans les blessures de Jésus.

Certaines autres actions me venaient également en aide. Je partais faire de longues randonnées à bicyclette par des chemins isolés où je me mettais à hurler de toutes mes forces. Je notais dans mon journal de prière toutes les pensées négatives, mesquines, stupides que j'avais envers les objets de ma colère ainsi que mon ambivalence envers le même sexe. J'écrivais des lettres à ceux et celles qui étaient les cibles de ma colère sans aucune l'intention de les leur envoyer.

Je me moquais de moi-même, surtout quand la voix de l'enfant intérieur geignard et s'apitoyant sur lui-même se manifestait avec

colère. Le fait de dramatiser son sort m'aidait à le faire taire : « Oh, pauvre petite créature blessée, il n'y a jamais eu dans l'histoire de l'humanité quelqu'un qui ait mérité d'être plus en colère que toi. »

Je retirais de mon vocabulaire des expressions telles que : « Tu m'as mis en colère. » La vérité, c'est que je réagissais à certaines situations par la colère, ce qui peut être parfois justifié. Mais il n'y a personne, au-dedans de moi ou autre que moi-même, qui puisse me *mettre* en colère.

Pendant ces périodes de bouillonnements émotionnels, je demandais à des frères et sœurs chrétiens en qui j'avais confiance de prier pour moi en m'imposant les mains.

Quand j'étais en colère, Dieu ne me rejetait pas, pas plus qu'il ne me permettait de me complaire dans ce genre d'émotions. Plus important encore, je me gardais bien de projeter ma colère contre Dieu ou de lui reprocher mes circonstances présentes. Après tout, il m'avait donné Jésus, le remède à ma souffrance.

Il m'est arrivé de m'occuper d'autres personnes ayant ce problème, et j'ai souvent constaté qu'un « esprit de colère » démoniaque utilisait la souffrance d'une colère légitime comme une porte d'accès pour opprimer l'individu. Une fois que cette présence démoniaque est démasquée, il est facile de la faire fuir en la chassant au nom de Jésus.

Lorsqu'une personne a péché envers quelqu'un d'autre par la colère, elle doit aller demander pardon. La plupart des gens, cependant, ne savent pas comment interpréter la colère d'une autre personne. Beaucoup de chrétiens s'empressent de cataloguer toutes les colères comme des péchés et perdent de vue les nombreuses fois où la Bible parle de colères légitimes.

À mesure que je faisais face à ma colère et cessais de la projeter sur les hommes autour de moi, je ressentais de moins en moins de tentations homosexuelles. Tandis que ma colère diminuait, la convoitise sexuelle qui y était liée s'amenuisait aussi.

La haine sexualisée

J'ai prié à maintes reprises pour des hommes dont le côté négatif de l'ambivalence s'était érotisé. Dans ces cas-là, la convoitise sexuelle se mélange à la haine. Leurs fantasmes sexuels font apparaître des images où ils blessent ou même assassinent leur(s) partenaire(s) de même sexe. Ils se sentent toujours très honteux et coupables d'avoir ce genre de fantasmes, et je suis peut-être la seule personne à qui ils aient

révélé leur problème. Ces âmes qui souffrent ont d'abord besoin d'être libérées de la honte et de la culpabilité. C'est ce que nous faisons au cours d'un entretien et d'un moment de prière.

Après avoir invoqué le nom de Jésus, nous discutons du sens que renferment les images qui expriment leur désir de faire mal à quelqu'un du même sexe. Encore une fois, la compréhension de la confusion des symboles est la première étape pour désamorcer la puissance des images névrotiques et des sentiments qui leur sont associés. Pendant que nous parlons des images elles-mêmes, je demande : « Selon vous, quelle est la signification de ces images dans vos fantasmes sexuels? » Souvent, ils répondent : « Un fort désir sexuel, beaucoup de colère et de haine envers cette personne. » Et je leur explique : « Oui, il est tout à fait certain que la colère et la haine affectent votre perception du même sexe. Mais, rappelez-vous, s'il vous plaît, que les personnes qui apparaissent dans vos fantasmes représentent pour vous la masculinité. Il faut que vous appreniez à prendre ces images au sens symbolique et non comme les désirs de votre cœur au sens littéral. Les images où vous blessez et même assassinez vos partenaires sexuels sont la manière dont votre cœur symbolise votre colère et votre haine érotisées envers les représentants de votre propre sexe. »

Dès qu'ils comprennent que leur confusion symbolique les pousse à relier les images lubriques à des sentiments de colère et de haine, la peur de mettre réellement ces fantasmes sexuels à exécution diminue.

Je leur demande ensuite s'ils estiment pouvoir déposer ces fantasmes devant le Seigneur par la prière. Ils acceptent dans presque tous les cas. J'invoque alors le nom de Jésus, nous entrons dans la présence guérissante de Dieu et je demande à l'aide de laisser le fantasme sexuel complet surgir dans ses pensées en présence de Dieu.

Ensemble, nous invitons alors Jésus à pénétrer dans chaque image pervertie du fantasme sexuel. Pour désamorcer l'impact de ces images au plus profond de son cœur, je lui demande tout d'abord : « Vous repentez-vous de la convoitise sexuelle qui s'est imbriquée dans votre colère et votre haine? » « Oui, je m'en repens. »

Puis, je demande à l'homme en question d'ôter de ses pensées, un à un, chaque acte ou symbole sexuel malsain contenu dans ses fantasmes érotiques. Pendant qu'il les remet à Jésus par la prière, je l'encourage ainsi : « Décrivez en détail au Seigneur toute la signification que cet aspect de votre fantasme sexuel revêt pour vous. Dites-lui aussi quels sont les sentiments qu'il provoque en vous. » Et nous prions jus-

qu'à ce que chaque détail du fantasme sexuel ait été remis au Seigneur.

Parfois des esprits démoniaques utilisent cette confusion des symboles pour opprimer ou habiter la personne. Il n'est pas rare de voir un démon se manifester pendant le moment de prière. Dans certains cas, les démons ne se manifestent pas, mais se contentent de se cacher. Alors le don de discernement des esprits entre en jeu et les démons cachés peuvent être tranquillement chassés (1 Corinthiens 12. 10). Il est facile de les faire fuir en demandant à l'individu concerné de renoncer aux démons et en l'oignant ensuite symboliquement avec de l'eau consacrée.

L'ambivalence envers le même sexe et l'envie

L'envie, un des sept péchés capitaux, fait partie des autres facteurs caractéristiques de l'ambivalence envers le même sexe et de l'homosexualité (où l'ambivalence s'est érotisée). Dans le Manuel de travail *Vers une sexualité réconciliée*, Andy Comiskey écrit :

Nous envions ceux et celles qui possèdent ce que nous désirons et qui semble nous manquer, que ce soit au niveau émotionnel ou physique. L'envie sort ses griffes impulsives et exigeantes et trouve où s'accrocher. Ce n'est pas là imiter ceux que nous admirons, ou développer une saine amitié dans la complémentarité. L'envie implique plutôt une tentative immature d'acquiescer la maturité ou l'intégrité par l'intermédiaire d'un(e) autre. Sur le plan de l'homosexualité, cela se manifeste lorsqu'une personne peu sûre de son identité sexuelle ou de sa valeur personnelle trouve un miroir idéalisé dans une personne du même sexe ⁷.

Dans la névrose homosexuelle, l'envie est liée à la compulsion cannibale. Tant l'envie que la compulsion cannibale sont dirigées vers les personnes qui symbolisent la plénitude que nous recherchons dans notre identité de genre. Comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, Ruth Tiffany Barnhouse fait remarquer :

On peut recourir à l'acte homosexuel dans le but de s'identifier à la force « masculine » du partenaire. Comme l'a exprimé l'un de mes patients : « Ce n'était pas tant le fait que je voulais *aimer* Pierre ; je voulais *être* Pierre ⁸.

Conformément à ce qui est dit de l'homosexualité dans l'épître aux Romains, tant Andrew Comiskey que Ruth T. Barnhouse constatent que l'homosexuel est « rongé par l'envie » (Romains 1. 26-29).

Sans souffrir de névrose homosexuelle, bien des gens ne se sentent ni fermement établis ni à l'aise dans leur identité sexuelle. Comme les homosexuels, ils tombent aussi dans le péché d'envie envers des membres du même sexe qui symbolisent leur genre dans sa forme complète. Ces gens éprouvent parfois le besoin de nier le bien qu'ils voient chez les représentants de leur genre et s'ingénient à chercher chez ces derniers quelque chose de négatif et à en accentuer l'importance. Lorsque l'envie reconnaît le bien chez autrui, c'est uniquement pour le posséder avidement, le contrôler ou le détruire. L'évangile de Matthieu nous dit que Jésus fut remis à Pilate en raison de l'envie de la foule qui plus tard cria : « Crucifiez-le ! » (Matthieu 27. 18, 22).

Nous en arrivons même parfois à mépriser l'objet de notre envie d'avoir des qualités que nous désirerions tant posséder nous-mêmes. Lorsque l'envie est érotisée, qu'il s'agisse de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité, il n'est pas rare de simultanément mépriser la personne enviée et d'éprouver pour elle une attirance sexuelle. Quand elle n'est pas érotisée, l'envie peut inciter la personne à se comparer constamment aux autres ou à avoir un sens malsain de la compétition.

L'envie a parfois une origine démoniaque. Dans la tradition d'une certaine dénomination chrétienne, l'envie démoniaque est appelée « le mauvais œil » ; il est défini comme « la jalousie et l'envie que ressentent certaines personnes d'avoir des choses qu'elles ne possèdent pas : la beauté, la jeunesse, le courage, ou toute autre source de bonheur ⁹ ». Le père Stephanou, un prêtre orthodoxe, écrit que « les forces sataniques peuvent amener le mal sur l'homme par l'intermédiaire de certaines personnes ¹⁰ ». Il raconte comment il a été affecté personnellement à un moment de sa vie où il fut l'objet de la jalousie démoniaque d'une autre personne :

Ce jour-là, j'étais tellement oppressé et abattu que je n'arrivais pas à me lever pour chercher mon euchologe et mon étole dans la voiture qui était garée en bas devant l'immeuble. Je parvins tout juste à descendre péniblement les escaliers jusqu'à ma voiture, puis à les remonter jusqu'à ma chambre. Je crus que j'allais mourir. J'eus beaucoup de peine à rassembler les forces nécessaires pour ouvrir

la bouche et prononcer une prière d'exorcisme ¹¹.

Il m'est arrivé d'être envié par certaines personnes, et j'ai parfois observé quelque chose de maléfique dans leur regard. Dans certains cas, je me suis même senti complètement vidé et oppressé en présence de telles personnes. L'envie démoniaque vient s'opposer au don même que Dieu a l'intention d'utiliser chez tel ou tel chrétien pour l'avancement de son Royaume. D'une certaine façon, l'envie semble empêcher le chrétien d'utiliser pleinement ce don de Dieu. Nous disposons cependant d'une arme contre cette attaque – la prière d'exorcisme. En voici une version. (Notez que la « masculinité » est inscrite dans cette prière comme une caractéristique enviée par les autres. L'homme aux prises avec l'homosexualité convoite souvent la masculinité d'autres hommes.)

O Seigneur, notre Dieu, Roi de tous les âges... Toi qui crées et transformes toutes choses par le simple exercice de ta volonté... Toi, le médecin de nos âmes, le refuge de tous ceux qui espèrent en toi, nous t'implorons et te supplions : bannis, chasse, ôte de ton serviteur (*nom de la personne*) toute action diabolique, toute attaque satanique, toute curiosité maléfique et tout sort jeté par le « mauvais œil »; et si cela est dû à la beauté, ou à la virilité, ou à la prospérité, ou à la jalousie, ou à l'envie, ou au mauvais œil, Maître, étends ta main puissante... Envoie vers ton serviteur un ange de paix, un gardien puissant du corps et de l'âme qui repoussera et chassera loin de lui tout dessein maléfique ou sort du mauvais œil dus à l'action d'hommes corrompus et jaloux... ¹²

Chaque fois que nous nous rendons coupables de jalousie, nous pouvons être guéris en nous confessant et en nous repentant au pied de la croix. Après la repentance, il est bon de remercier Dieu à haute voix pour toutes les bonnes qualités que nous avons enviées auparavant chez l'autre. À partir de là, nous pouvons reconnaître devant le Seigneur, et les autres s'il le faut, le sentiment profond d'insécurité en nous qui nous a amenés à envier ce qu'il y avait de bien chez certaines personnes. À la base de cette insécurité, on trouvera la haine de soi. Il faudra s'en repentir, parce que c'est également un péché.

Nous pouvons alors demander à Dieu de nous accorder grâce, discipline, et patience envers notre ego pour que nous puissions développer les qualités que nous avons enviées auparavant chez les autres.

Cependant, et c'est tout aussi important, nous devons accepter le fait que nous ne posséderons peut-être jamais ces qualités. Quoi qu'il en soit, il importe que nous honorions la personne concernée pour ses bonnes qualités; une telle démarche est le contraire de l'envie.

Les symptômes de l'ambivalence envers le même sexe

Comme la nature de l'ambivalence envers le même sexe est inconsciente, nous devons apprendre à reconnaître les signaux qu'elle émet en nous. Nous pouvons nous poser les questions suivantes. Est-ce qu'il y a quelqu'un du même sexe pour qui j'éprouve :

- de l'envie ?
- de la colère sans raison logique ?
- du mépris mêlé d'attirance sexuelle ?
- des émotions contradictoires ?

Nous pouvons aussi examiner ce que nous disent nos rêves. Ceux et celles qui déclenchent en nous l'ambivalence envers le même sexe apparaissent quelquefois dans nos rêves comme des symboles de notre genre. Il n'est pas rare de rêver que l'on s'unisse sexuellement avec l'une de ces personnes dans une tentative érotique de prendre les bonnes qualités que nous envions chez elle.

Toute réponse positive à l'une quelconque des questions ci-dessus peut indiquer que nous ressentons une certaine ambivalence envers la personne en question. Le seul fait d'identifier ce problème nous place déjà sur la voie de la guérison.

Ma propre guérison de l'ambivalence envers le même sexe

Tout comme je projetais sur les hommes d'âge mûr mes conflits non résolus avec mon père, je faisais de même sur Dieu le Père. L'image que mon cœur avait de la paternité avait besoin d'être radicalement resymbolisée pour que je puisse recevoir l'amour de mon Père céleste. Et c'est ce qui s'est passé. En juin 1984, j'assistai à une conférence d'*Exodus International* à Baltimore. C'est une organisation qui chapeaute les ministères chrétiens auprès des homosexuels.

L'orateur principal de la conférence était Robert Frost, auteur de l'ouvrage *Our Heavenly Father* (Notre Père céleste). Pendant une semaine entière, cet homme nous donna un enseignement sur la pater-

nité de Dieu.

À la fin de la semaine, il demanda aux dirigeants et conseillers chrétiens de l'entourer pour l'aider à administrer l'amour paternel de Dieu. Puis il invita tous ceux dans l'auditoire qui désiraient être touchés par leur Père céleste à s'avancer pour recevoir la prière d'un conseiller. C'est pour ainsi dire l'auditoire tout entier qui se leva.

Robert Frost nous demanda de poser la tête sur l'épaule de ceux qui priaient pour nous afin qu'ils nous serrent paternellement dans leurs bras. Dès que je fis cela, je me mis à pleurer éperdument. Bientôt, la salle entière fut remplie des sanglots d'hommes et de femmes jamais bénis par leur père et recevant l'amour de leur Père céleste. Les sanglots semblèrent persister longtemps. Puis une paix céleste descendit, et le calme remplit la salle. Les pleurs des non bénis s'arrêtèrent.

En retournant à ma place, j'éprouvais un calme qui m'était totalement inconnu. Je ressentis ce jour-là en partie les émotions décrites dans Sophonie 3. 17 : « L'Éternel ton Dieu est au milieu de toi, comme un héros qui sauve ; il fera de toi sa plus grande joie ; il gardera le silence dans son amour ; il aura pour toi des transports d'allégresse. » Pour la première fois de ma vie, je pouvais croire que Dieu est un vrai Père qui prend réellement plaisir en moi et m'aime. Par l'intermédiaire du ministère de Robert Frost, je reçus de mon Père céleste une partie de la confirmation de mon identité que j'aurais tant aimé recevoir de mon père terrestre.

Mais même après avoir reçu une guérison aussi profonde de la part de Dieu, je continuais à espérer trouver au sein de la communauté chrétienne un homme par l'intermédiaire duquel certains de mes besoins d'amour légitimes envers le même sexe remontant à l'enfance pourraient être satisfaits. Je ne recherchais pas plus l'amant parfait (l'image idéalisée et érotisée du même sexe), que le père parfait (une image non érotisée, mais toujours idéalisée, du même sexe) ; je voulais simplement trouver un père spirituel dans le Seigneur comme Paul l'avait été pour Timothée (1 Timothée 1. 18). Mais j'arrêtai rapidement ma recherche face aux cassures que je voyais dans la vie de tant d'hommes appartenant à l'Église. Beaucoup d'entre eux étaient aussi peu confirmés dans leur masculinité que je l'avais été dans la mienne, bien qu'ils n'aient pas érotisé leurs relations avec le même sexe. Dans leurs tentatives de combler leur besoin d'amour insatisfait de la part du même sexe, certains de ces hommes faisaient des sortes de sauts périlleux arrière (sur le plan émotionnel), afin d'obtenir l'affection et l'approba-

tion d'autres hommes.

Je cessai finalement de rechercher un père spirituel. Si je devais devenir un homme chrétien sain, mon besoin premier était alors d'apprendre à avoir des relations amicales et fraternelles dans le Seigneur avec les hommes. Un jour, au cours de ma prière, je lui offris toutes mes attentes concernant les hommes chrétiens, et je décidai de donner plus de moi-même.

Cet acte me permit d'honorer des chrétiens plus âgés et plus avisés sans m'attendre à ce qu'ils combleront tous mes besoins d'amour paternel insatisfaits. Je trouvai dans ces hommes des modèles d'autorité bienveillante, des héros du temps présent à imiter. Je connaissais déjà certains de ces hommes personnellement, comme Ted Smith, de *Pastoral Care Ministries*, le pasteur Joseph Garlington, de l'église de l'Alliance à Pittsburgh, le docteur R. Frost et mes professeurs masculins de la *Trinity School for Ministry* à Ambridge, en Pennsylvanie. Il y en a d'autres que je n'ai jamais rencontrés personnellement, mais je les ai entendus lors de conférences ou j'ai lu leurs livres. Je citerai, parmi eux, C.S. Lewis, Michael Scanlon, de l'université franciscaine de Steubenville, dans l'Ohio, et le théologien Donald Bloesch. Ce sont des hommes d'une grande intégrité, qui ont dit la vérité avec amour, se sont comportés avec humilité et ont proclamé avec audace l'Évangile de Jésus-Christ. En honorant les bonnes qualités de ces hommes et en les prenant pour modèles, j'intégrai la masculinité saine que j'avais toujours ardemment désirée. Je considère ces hommes comme mes pères spirituels.

La Bible nous enseigne que nous ne devons appeler aucun homme sur terre notre père, car nous avons un seul Père, celui qui est au ciel (Matthieu 23. 9). Si j'avais continué d'essayer de combler mes besoins d'amour masculin par l'intermédiaire de relations humaines, mon regard aurait été à jamais posé sur la créature, et non sur le Créateur. Le désir d'avoir un vrai père me consumait. Si un homme m'avait offert de me « re-parenter » en tant que père suppléant, je l'aurais dévoré émotionnellement. Seul mon Père céleste pouvait m'accorder la guérison et la bénédiction masculine dont j'avais si désespérément besoin et que je désirais tant.

On ne peut guérir de l'ambivalence envers le même sexe sans entrer dans des relations non érotiques avec le même sexe. Dans le contexte de telles relations, les problèmes liés à l'ambivalence envers le même sexe remontent inévitablement à la surface. Si l'église locale n'est pas

armée pour s'occuper d'homosexuels en voie de guérison qui luttent contre une ambivalence envers le même sexe, elle peut leur recommander de participer à un groupe thérapeutique comme celui d'Andy Comiskey, *Torrents de Vie*. Ce programme est une excellente manière d'apprendre de nouvelles approches relationnelles que l'on peut appliquer à des rapports avec le même sexe au sein de l'Église. En l'absence d'un groupe local, il est possible de suivre ce programme à la maison avec le livre *Vers une sexualité réconciliée*, accompagné du *Manuel de travail*, disponibles dans les librairies chrétiennes.

Quand elle fonctionne comme une communauté thérapeutique empreinte de compréhension, de pardon et d'amour, l'église locale crée l'environnement parfait pour permettre à une personne de faire face à l'ambivalence envers le même sexe. Tel fut le cas de mon église, où ces problèmes remontaient sans cesse à flots des profondeurs de mon être.

Après avoir reçu une incroyable guérison du rejet (décrite au chapitre deux), je devins particulièrement conscient de mon ambivalence envers le même sexe à l'égard de tous les hommes de mon groupe d'études bibliques. J'avais parfois inconsciemment projeté sur ces frères chrétiens ma haine et mon mépris (ma colère) pour toutes les personnes qui, dans le passé, nous avaient rejetés, ma famille et moi.

Parce qu'ils exprimaient beaucoup d'amour et de sollicitude à mon égard, je savais que je pouvais leur confesser mon péché. Mais lorsque je tentai de le faire, ils eurent beaucoup de mal à l'entendre. En effet, ces chrétiens pleins d'amour s'empressèrent à vouloir me pardonner, ne comprenant pas que j'avais besoin de la guérison qui accompagne la confession des péchés et la repentance. « Confessez vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris » (Jacques 5. 16). Notre église ne pratiquait pas la confession formelle. J'ai dû les supplier d'entendre la mienne.

Quand je finis par les convaincre, nous reçûmes tous une grande guérison. Tout de suite après ma confession, ils se mirent à confesser leurs péchés à mon encontre et à l'égard de personnes en lutte avec leur homosexualité (qu'ils n'avaient pas été capables d'accueillir). Réunis tous ensemble dans la prière, nous nous sommes pardonnés mutuellement. Pendant la prière, il est arrivé une chose extraordinaire. Un torrent d'amour surnaturel a jailli de moi pour se déverser sur eux. Une fois encore, la vérité évangélique toute simple de la confession et du pardon des péchés remettait de l'ordre dans l'amour.

Nous devons apprendre à rester en prière devant Dieu, à écouter ses

directives pour toute guérison, car il a sans doute une solution sur mesure pour chaque situation. Il n'est pas toujours approprié de confesser l'ambivalence envers le même sexe à ceux qui en sont la cible. Ces derniers n'ont peut-être pas nécessairement une relation fraternelle avec la personne qui confesse son ambivalence, ou ne sont peut-être pas suffisamment mûrs pour faire face à la confession et encore moins pour comprendre l'homosexualité. S'ils n'ont pas la maturité nécessaire, celui qui se confesse risque de demeurer pour toujours à leurs yeux comme « la personne avec un problème d'homosexualité » et ils ne parviendront pas à voir en lui le chrétien racheté qu'il est réellement.

Faire face à la tentation

À mesure que ma guérison progressait, je parvins, avec l'aide du Seigneur, à résoudre mon ambivalence envers le même sexe. Bientôt mes désirs homosexuels, qui m'avaient auparavant procuré beaucoup de plaisir, se transformèrent en tentations dont j'avais de moins en moins envie. Ces désirs finirent par disparaître, mais j'étais toujours confronté à d'autres tentations – à la fois sexuelles et non sexuelles. Il m'était désormais facile de voir si ces tentations sexuelles venaient « du monde, de la chair ou du diable ». Quelle qu'en fût la source, la pratique de la présence du Christ demeurant dans mon cœur par la foi était toujours le point de départ de ma défense.

Si la tentation venait du monde, je devais lui résister ou la fuir. Un de mes amis étrangers venu me rendre visite me fit remarquer : « Aux États-Unis, les hommes sur les affiches posent de la même manière séductrice que le font les femmes sur les affiches dans mon pays ». Par cette constatation, je mesurai à quel point nous étions bombardés d'images séductrices d'hommes et de femmes – notamment à la télévision et au cinéma. Je décidai donc, pour mon bien-être mental, de ne plus regarder de programmes de télévision ou de films comportant des scènes sexuellement explicites.

Si les tentations sexuelles provenaient de ma chair, elles apparaissent souvent dans le contexte d'une relation avec quelqu'un du même sexe. Dans la prière, je posais alors à Dieu des questions clés sur cette personne : « Qu'y a-t-il en lui que je désire pour moi-même ? Suis-je jaloux de lui d'une façon ou d'une autre ? Est-ce que je me sens inférieur à lui ? » Le remède s'avérait presque toujours être un besoin de guérison supplémentaire dans mon identité de genre. J'arrivais à sur-

monter ces tentations en priant Dieu moi-même de m'accorder davantage de guérison personnelle ou en demandant à des chrétiens en qui j'avais confiance de prier pour moi.

Quant à la tentation sexuelle inspirée par le diable, elle apparaissait sous forme de pensées qui envahissaient ma conscience de l'extérieur. Juste avant une importante conférence avec *Pastoral Care Ministries*, je restai éveillé toute une nuit ou presque, tandis que des souvenirs de rencontres homosexuelles passées défilaient dans ma tête. Sachant qu'ils ne correspondaient pas aux désirs de mon cœur, je les chassai aussitôt. Mais le flot de ces images du passé me parut intarissable. Finalement, je purifiai et bénis ma chambre et ordonnai au diable de cesser de m'agresser. Alors, dans mon esprit, je l'entendis me dire de façon accusatrice : « Avoue-le, tu as aimé chacune de ces rencontres. »

Me souvenant seulement de la première partie de Matthieu 5. 25 : « Accorde-toi promptement avec ton adversaire », je répondis : « Sans doute ! Mais à l'époque, j'étais un homme impie, névrosé. Maintenant, je suis un homme sain et sanctifié en devenir. Le Saint-Esprit habite en moi par la foi en Jésus-Christ. Alors, au nom de Jésus, je t'ordonne de me laisser en paix et de retourner dans l'abîme. »

Le fait d'exercer mon autorité spirituelle comme chrétien habité par l'Esprit de Dieu s'est toujours avéré être ma meilleure défense. Dans le cas d'oppressions particulièrement intenses qui duraient plus d'une journée, j'avais un remède sûr : je demandais à Dieu la délivrance par le jeûne et la prière.

Satan m'envoya des hommes à plusieurs occasions dans le but de discréditer mon ministère de rédemption sexuelle. Un de ces jeunes gens, un séminariste, avait pris rendez-vous avec moi. Je l'appellerai Bill. Lors de notre première rencontre, je lui posai la question : « Bill, pourquoi êtes-vous venu ici ? »

Il me répondit très franchement : « Mon directeur spirituel m'a suggéré de venir vous voir pour parler de la guérison de l'homosexualité. Mais je ne crois pas que ce soit nécessaire, puisque je ne crois pas que l'homosexualité soit incompatible avec la Bible ou le christianisme. » Je lui répondis : « Ce ministère est destiné aux gens qui veulent de l'aide. Mais si vous voulez assister à notre réunion de groupe ce jeudi soir, vous êtes le bienvenu. »

Cette première réunion avec Bill fut assez brève. J'avais l'impression qu'il était seulement venu pour plaire à son directeur spirituel.

Pour cette raison, je ne fis pas de prière de guérison pour lui, car cela aurait été une violation de sa volonté. Bill assista à plusieurs de nos réunions hebdomadaires, puis cessa de venir.

C'est seulement des années plus tard que je me rendis compte que le fait d'avoir permis à Bill d'assister aux réunions du groupe avait eu des conséquences spirituelles négatives. Entre-temps, Bill avait été ordonné pasteur dans sa dénomination. Un autre pasteur de la même église me rapporta que Bill discréditait maintenant mon ministère. Il décrivait notre rencontre de la manière suivante : « Il y a plusieurs années, je suis allé participer à des réunions de Mario Bergner, mais je n'ai pas reçu de guérison. » Ce que Bill omettait de dire aux autres, c'est qu'il ne recherchait pas la guérison de l'homosexualité quand il était venu me voir et que je n'avais donc pas prié pour lui dans ce sens.

Une autre fois, un homme était venu me voir sous prétexte qu'il avait besoin d'aide. En fait, il avait l'intention de me séduire. Je l'appellerai Steve. Quand il franchit la porte de mon bureau, le Saint-Esprit lui donna une profonde conviction de péché. Il s'en repent et vint participer à nos réunions du programme *Torrents de Vie*. Dès qu'il entra dans un processus de guérison, il confessa qu'il était venu avec l'intention de discréditer mon ministère.

La différence entre ces deux hommes a déterminé le cours de leurs vies respectives. L'un était humble, l'autre rempli d'orgueil. Steve s'est montré ouvert à la conviction du Saint-Esprit et s'est repenti de son péché. Bill est resté enfermé dans un orgueilleux schéma de pensée théologique qui rationalisait son péché et fermait son âme à la puissance de la guérison divine.

La haine des femmes

Venez, venez,
esprits qui assistez les pensées meurtrières !
Désexez-moi ici, et, du crâne au talon,
remplissez-moi de toute la plus atroce cruauté !
(Lady Macbeth dans *Macbeth* – acte I, scène V)

L'histoire de Christine

Christine grandit dans une famille où elle était confrontée chaque jour à la haine des femmes comme s'il s'agissait d'une chose normale. Elle était la plus jeune de quatre enfants, seule fille de la famille et elle se rappelait avoir été mise au service de ses frères durant son enfance; elle devait les regarder manger des choses qui lui étaient refusées et porter des vêtements démodés pendant que ses frères étaient habillés comme ceux de leur âge. Sa mère avait un comportement cruel envers elle et préférait de toute évidence ses fils. Les yeux du père de Christine n'étaient jamais remplis de cette tendre affection dont une petite fille a tant besoin de la part de son papa. Les regards qu'il lui portait étaient plutôt lubriques.

Parvenue à l'adolescence, Christine essaya d'insensibiliser cette profonde souffrance intérieure avec de la drogue. Cette grave misogynie – la haine des femmes – l'amena à rejeter sa propre féminité. À l'instar de Lady Macbeth, Christine était « désexuée ». Elle coupait régulièrement ses cils qu'elle considérait par trop féminins. Elle adopta une fausse masculinité pour survivre dans cette famille malade. Ayant intériorisé la misogynie vécue à la maison, elle commença à haïr son propre corps. Lorsque sa sexualité émergea, elle s'engagea dans une vie de fantasmes remplis d'images où elle cherchait à détruire son propre corps.

Vers la fin de son adolescence, elle avait acquis la ferme conviction qu'elle était en réalité un homme emprisonné dans un corps de femme, état généralement appelé transsexualité. Dès qu'elle le put, elle quitta sa famille pour aller vivre dans une grande ville et elle s'immergea dans la vie nocturne. Dans les bars gays, elle fit la connaissance de transsexuels et de travestis – des gens a priori comme elle. Mais elle ne rencontra ni transsexuelles ni travesties féminines et craignit alors d'être une anomalie. Se sentant seule et profondément déprimée, elle tenta de se suicider, mais la tentative échoua.

Puis elle alla faire un tour dans l'Ouest. Pendant le voyage de retour, elle s'installa quelques instants au wagon-bar pour endormir sa souffrance dans l'alcool. Elle décrit ainsi ce qu'elle ressentit à ce moment-là : « J'ai cru tout simplement que j'allais mourir si quelqu'un ne me touchait pas. » Un homme assis en face d'elle l'invita dans son compartiment. Tout ce qu'elle voulait de lui, c'était être tenue dans ses bras. Mais il avait d'autres idées en tête. N'ayant pas la force de le repousser, elle pensa : *C'est le sort de certaines personnes ; elles sont nées pour être violées et maltraitées.*

Plusieurs mois après cette nuit épouvantable dans le train, Christine et une amie tombèrent « par hasard » sur une réunion chrétienne dans une auberge de jeunesse locale. Elles entendirent le message de l'Évangile, mais Christine pensait qu'elle était trop « irrécupérable » pour devenir chrétienne. Elle retourna cependant assister à la réunion la semaine suivante. Pendant son sermon, le prédicateur dit : « Si vous pensez que vous n'êtes pas assez à la hauteur pour devenir chrétiens, regardez l'apôtre Paul. C'était un assassin, et Jésus lui a pourtant offert son pardon ! »

À ces paroles, une digue se rompit dans le cœur de Christine. Elle s'identifia au péché de l'apôtre Paul, car après cette nuit dans le train elle s'était retrouvée enceinte et avait subi un avortement. L'amour de Dieu et la vérité de la croix pénétrèrent dans son âme. Elle dit oui à Christ et comme elle me le confia plus tard : « Je pris appui sur la véritable espérance qui ne se trouve qu'en Jésus. » Sa conversion lui apporta la guérison fondamentale dont nous avons tous besoin, la régénération initiale de l'esprit par la nouvelle naissance et la restauration de notre relation avec Dieu.

Dieu commença à guérir rapidement la grande confusion qui régnait dans le cœur de Christine. Un jour, elle rencontra à l'église un homme qui représentait l'identité masculine qu'elle aurait aimé avoir. Elle

disait de lui : « Je voulais être Matthieu, physiquement, affectivement et spirituellement. Je voulais lui ressembler, m'exprimer comme lui, avoir la capacité de conduire la louange comme lui – je voulais sa vie même. » Se rendant compte de l'intensité de sa détresse, elle se repentait de cette convoitise ; mais elle avait également besoin de savoir qu'elle avait été elle-même extraordinairement et merveilleusement créée par Dieu.

En attendant que Dieu accomplisse pleinement cette guérison qu'elle désirait tant, elle s'accrochait aux paroles de Jésus : « Si vous obéissez à mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai obéi aux commandements de mon Père et que je demeure dans son cœur. Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (Jean 15. 10, 11).

Dieu amena aussi Christine à lire un livre de Leanne Payne, *Présence réelle*. Un passage l'interpella tout particulièrement :

La personnalité intégrée et réalisée, ne trouvant son identité qu'en Dieu, et ne la recherchant plus ni dans un rôle (d'épouse, de mère, de père, de paroissien), ni dans une carrière ou une profession (médecin, avocat, pasteur, artiste), ni dans un statut social (femme, bourgeoise, Noire) n'est désormais plus façonnée ou déterminée par la peur de l'échec ou par ce que les autres pensent d'elle. Sa justification est en Dieu seul. La personnalité rachetée est libérée du fardeau des péchés, des erreurs et des défauts d'autrui et de celui de son propre passé ; elle est libérée des rejets qu'elle a vécus, tant passés que présents. Elle est réellement libre : libre d'aimer même ses propres ennemis ; libre de créer – en dépit des craintes et de la haine qui l'entourent. La personnalité rachetée ne cherche plus à avoir de relations avec les autres (par exemple avec le corps de Christ) sur la base de ses compétences, car elle ne trouve plus son identité dans ses compétences. Les craintes, les pressions extérieures, une domination inappropriée de la part d'autrui n'ont plus la capacité de façonner sa vie intérieure, ni même, dans une certaine mesure, les circonstances de sa vie extérieure. Se sentant en sécurité dans son être intérieur, elle est en mesure de gérer les confrontations et de faire face aux craintes et pressions au lieu d'être façonnée par elles. Pour autant que sa condition de créature le lui permette, elle *choisit délibérément* d'être un avec Dieu. Sa volonté étant unie à celle de son Créateur, elle peut donc parfaitement collaborer avec lui.

Paradoxalement, au moment précis où elle semble s'être perdue elle-même, la personnalité intégrée se découvre pour la première fois véritablement créatrice¹.

Ce passage, dit Christine, « devint le cri de mon cœur, ma prière de chaque instant, et l'espérance pour laquelle je vivais. » Elle arracha la page du livre et l'apporta à plusieurs conseillers chrétiens. Après l'avoir lu, ceux-ci lui dirent tous que les idées qui y étaient exprimées « étaient trop simplistes et irréalistes pour s'appliquer à cette vie ». Mais elle persista à rechercher la plénitude et la maturité en Christ, convaincue que celles-ci lui étaient accessibles ici et maintenant.

Elle écrivit à Leanne Payne, qui lui suggéra de me contacter. Christine fit cent soixante kilomètres dans chaque sens pour assister à un groupe hebdomadaire de soutien que je dirigeais sur l'intégrité sexuelle en Christ. Bien que parlant peu, elle était de toute évidence comme une coupe attendant impatiemment de recevoir les guérisons prévues pour elle par Jésus. Elle s'était jointe au groupe en plein milieu du programme et ne put donc assister qu'à un nombre restreint de nos sessions avant la fin du cycle normal.

Après coup, je regrettai de ne pas m'être davantage occupé d'elle et de n'avoir pas réussi à mieux la connaître. Comme je prévoyais de donner un séminaire d'un week-end sur la prière de guérison, j'invitai Christine à y assister et à diriger la louange. Elle accepta tout d'abord puis m'écrivit plus tard pour décliner l'invitation. Sa lettre m'attrista, non parce que j'avais perdu quelqu'un pour diriger la louange, mais parce que je savais que le Seigneur avait encore des guérisons à opérer dans la vie de Christine. Bien que sa lettre n'exigeât pas de réponse, je lui écrivis aussitôt en exprimant mes regrets et en l'encourageant à venir malgré tout, sans diriger la louange.

Huit mois passèrent, et je m'apprêtais à diriger un nouveau cours pour le groupe de soutien. Andy Comiskey, pasteur respecté dans le domaine de la rédemption sexuelle, mettait les dernières touches à la nouvelle édition de son *Manuel de travail* sur la restauration de l'identité sexuelle et il me permit généreusement de l'utiliser pour mon ministère. Pendant que je sélectionnais soigneusement les candidats du premier groupe, Christine fit sa réapparition. Elle habitait maintenant à proximité et désirait prendre part au nouveau programme.

Depuis la dernière fois que je l'avais vue, beaucoup de choses s'étaient passées dans sa vie. Dans le groupe précédent, elle avait com-

mencé à accepter sa féminité et son corps. Maintenant, pour la première fois de sa vie, elle éprouvait des sentiments d'amour et non plus de haine envers les femmes. Mais elle comprit que son cœur était encore en pleine confusion quand elle constata qu'elle était « tombée amoureuse » d'une autre femme. Si curieux que cela puisse paraître, les émotions lesbiennes furent, dans le cas de Christine, une étape de sa guérison. Elle savait toutefois qu'il ne s'agissait pas d'amour véritable, et elle n'avait aucun désir de rechercher une relation lesbienne. À présent, l'amour névrotique qu'elle éprouvait pour quelqu'un de son sexe avait aussi besoin d'être guéri.

À cette époque, elle fréquentait une église dirigée par un homme extrêmement dominateur. Christine le décrivait comme « l'homme au sommet qui dirige tout sans déléguer, qui dit à tout le monde ce qu'il faut faire, et claironne ses opinions sur tous les toits ! » Bien qu'elle trouvât cet homme antipathique, elle se sentait attirée par lui. Elle voulait être son égal. L'ambivalence de ce pasteur envers les femmes ne fit que déclencher en elle sa propre ambivalence envers l'autre sexe. Ses sentiments pour lui passèrent de la haine déclarée à l'attirance physique. Elle pensait que si elle parvenait à obtenir son amour, il finirait peut-être par la respecter et l'écouter. Dans cette situation, elle voyait l'amour non comme une fin en soi, mais comme le passage vers l'égalité. Dans son cœur et ses pensées conscientes, elle ne voulut toutefois jamais réellement avoir une relation intime avec lui.

Depuis qu'elle avait participé à mon premier groupe, Christine s'était montrée très ambivalente à mon égard. La lettre que je lui avais envoyée lui conseillant de participer à mon séminaire, qu'elle y dirige ou non la louange, avait déclenché sa colère. Bien qu'elle vît que j'avais vraiment de la sollicitude pour elle, je n'étais à ses yeux qu'un autre homme qui cherchait encore à lui donner des conseils dont elle ne voulait pas. Voici ce qu'elle me dit plus tard :

Je me suis mise en colère. J'ai éclaté ! J'enrageais et ne ressentais qu'un mélange intense de haine et de colère contre vous. J'ai fait les cent pas dans la maison en hurlant littéralement à haute voix, mettant en boule puis dépliant votre lettre jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un chiffon. J'étais tellement submergée par la colère que je n'ai pas pu dormir, et je suis restée totalement perturbée pendant une semaine entière. Je savais, au fond de mes pensées rationnelles, que vous ne recherchiez que mon bien, mais je n'arrivais à ressen-

tir que de la colère. Au bout d'une semaine, j'ai pu me mettre face contre terre et crier à Dieu tout ce que j'avais sur le cœur. Il a tout de même réussi à répandre sa lumière dans mon cœur endurci et tordu et m'a révélé mon effroyable péché.

Une version synoptique de cette prière ressemblerait à peu près à ceci : « Dans ta Parole, Seigneur, tu dis que tu ne donnes que de bonnes choses, mais, à moi, tu m'as donné un serpent. Tu m'as donné un serpent pour père, et je te hais pour cela. Je hais ce serpent et je te hais. Je ne veux jamais, mais jamais, me marier parce que je sais que tu n'as qu'un serpent pour moi. Non merci, Seigneur, je ne veux rien de tout cela. » Après avoir craché toute ma colère et être arrivée au bout de moi-même, Dieu m'a répondu : « Christine, je ne donne que de bonnes choses, et je ne t'ai pas donné un serpent (pour père), mais au contraire un homme qui a été extraordinairement et merveilleusement créé à mon image. Je l'ai appelé à m'aimer et à me servir. Je l'ai appelé à t'aimer et à te bénir. Cependant, exerçant librement sa volonté, il a choisi de ne servir que lui-même et de suivre les désirs de son cœur plutôt que de me rechercher. Il a péché contre moi et contre toi. Je t'appelle maintenant à voir en lui la vraie personne que j'ai créée. Je t'invite maintenant à lui pardonner et à me faire confiance ».

L'ambivalence que Christine ressentait envers moi lui révéla qu'elle avait besoin de pardonner à son père. Mais même quand elle eut fait cela, sa lutte avec l'ambivalence envers les hommes ne fut pas terminée. Pendant les vingt semaines que dura le programme *Torrents de Vie*, je demurai la principale cible des projections furieuses de cette jeune fille. Elle marqua avec ferveur son désaccord avec moi au cours de certaines discussions de groupe, mais je savais qu'elle n'était pas consciente qu'elle donnait libre cours à son ambivalence envers les hommes. J'ai cependant commis des erreurs en m'occupant d'elle, pour lesquelles je lui ai demandé pardon par la suite. Sa colère envers moi fut donc en partie justifiée, en partie irrationnelle.

Christine et les autres participants ont bénéficié d'une croissance incroyable pendant tout le temps qu'a duré le programme *Torrents de Vie*. Andy Comiskey fait preuve d'un talent remarquable pour appliquer des vérités théologiques alliées à de solides connaissances psychologiques, tout en donnant la priorité aux valeurs de l'Évangile. Combiné à la formation que j'avais reçue en travaillant avec Leanne Payne et

Pastoral Care Ministries, le programme porta des fruits qui changèrent nos vies. Pendant nos moments de prière, le Ciel et la terre se rencontraient, et le Saint-Esprit venait guérir les enfants de Dieu. La guérison de Christine fait partie de ces moments-là.

La prière pour Christine

Nous avons commencé par invoquer le nom de Jésus en demandant au Saint-Esprit de venir guérir les pensées et le cœur de Christine. Rien ne parut se passer; nous avons alors attendu en silence que le Saint-Esprit agisse, sachant que Dieu était à l'œuvre. Au bout de quelques minutes, j'ai demandé à Christine si Dieu lui montrait quelque chose : « Tout ce que je vois, c'est une image de moi en classe terminale. J'ai les cheveux coupés très court et j'ai l'air d'un garçon », a-t-elle dit.

Dès l'instant où elle dit cela, je sus que Dieu voulait resymboliser le cœur de Christine, car cette image était le symbole qu'elle retenait pour se définir en tant que personne. Je lui ai demandé si elle pouvait arracher de ses pensées cette image d'elle-même et la donner à Jésus. Quand elle le fit, elle se courba de douleur et se mit à sangloter à chaudes larmes.

Pendant que nous poursuivions la prière, Dieu révéla que Christine avait été rejetée dès sa conception. Nous avons simplement invoqué la présence de Jésus au moment même de sa conception et lui avons demandé de guérir ce petit bébé du rejet vécu dans le ventre maternel. Puis je lui ai lu le Psaume 139. 13-16 :

Tu m'as fait ce que je suis ;
et tu m'as tissé dans le ventre de ma mère.
Seigneur, merci d'avoir fait de mon corps
une aussi grande merveille.
Ce que tu réalises est prodigieux,
j'en ai bien conscience.
Mon corps n'avait pas de secret pour toi,
quand tu me façonnais en cachette
et me tissais dans le ventre de ma mère.
Quand j'y étais encore, tu me voyais ;
dans ton livre tu avais déjà noté
toutes les journées que tu prévoyais pour moi,
sans qu'aucune d'elles ait pourtant commencé.

Tout le groupe a alors prié pour chacun des neuf mois que Christine avait passés dans le ventre maternel et pour le traumatisme qu'elle avait vécu en naissant dans un monde qui la rejetait. Nous avons réconforté la petite fille en elle en l'assurant de la présence de Dieu avec elle au cours des premiers mois de sa vie.

C'est alors qu'un souvenir d'abus émotionnel et de haine de sa mère envers elle resurgit. Sur notre insistance, Christine pardonna à sa mère et fut libérée des péchés de sa mère à son encontre. Dès lors, il devint apparent qu'elle avait maintenant besoin d'amour maternel. Nous l'avons simplement serrée dans nos bras pendant que le Seigneur faisait cette œuvre incroyable de guérison et suppléait au déficit d'amour laissé par une mère psychologiquement malade.

Voici ce que Christine nous raconta sur ce qu'elle avait vécu durant ce moment de prière :

Le Seigneur m'a transportée à une époque de ma vie particulièrement effrayante pour moi (j'avais trois ans). Je me suis vue tout à coup dans la salle de bain avec mon père qui essayait d'abuser de moi sexuellement. J'avais toujours craint qu'il se soit passé quelque chose comme cela, mais je n'étais jamais parvenue à m'en souvenir consciemment jusqu'au moment de votre prière. Je me rappelais seulement être restée assise sur les toilettes pendant des heures (surtout la nuit) à simplement pleurer.

Ma chambre était pour moi le trou noir des cauchemars, où vivaient d'énormes araignées noires et des hommes fous avec des couteaux – la salle de bain me paraissait un endroit beaucoup plus sûr. En réalité, quand cette tentative d'abus sexuel a eu lieu, ma réaction a été bruyante et violente. Mes cris (je le savais à l'époque) réveilleraient ma mère qui était à mes yeux beaucoup plus forte que mon père. Le seul son de la voix de ma mère suffisait à provoquer une réaction – c'est effectivement ce qui s'est passé cette nuit-là – et, sans qu'elle quitte sa chambre, elle est parvenue à tout arrêter immédiatement. Je suis sortie en courant de la salle de bain, mais je ne sais pas vers quel endroit j'ai couru.

Lorsque je vous ai décrit cette scène, vous m'avez demandé de rester dans la pièce avec mon père, puis s'il y avait quelqu'un d'autre dans ce lieu. Les seules autres personnes que je pouvais voir étaient mes trois frères, debout derrière mon père, qui leur tournait le dos. Vous m'avez alors invitée à voir Jésus dans la pièce.

Au début, je n'ai pas du tout réussi à le voir, et j'étais terrifiée. Je n'avais qu'une envie, c'était de m'enfuir de cette pièce, mais elle était si grande que je ne parvenais à voir ni porte ni fenêtre par où m'échapper. Dans ce moment d'horreur, j'ai reculé, me rendant compte qu'il n'y avait que des hommes dans ma vision, un homme qui me tenait et (maintenant) des hommes qui priaient autour de moi. Il n'y avait absolument aucune porte de sortie. Je devais faire face à tous ces hommes, surtout à mon père.

Grâce à vos prières constantes, j'ai enfin réussi à voir Jésus dans la pièce. Il s'est approché de moi, m'a soulevée et prise dans ses bras, et je me suis mise à grandir. J'ai grandi au point d'avoir une taille *égale* à celle de mon père, et j'ai pu le regarder droit dans les yeux et lui dire tout ce que j'avais sur le cœur.

Il est important de noter ici que ce que voyait Christine n'était pas un souvenir réel, mais une représentation symbolique de la guérison qui se produisait. Christine ne mesurait en réalité qu'un mètre soixante-cinq, et le fait de grandir pour atteindre la même taille que son père revenait à lui tenir tête symboliquement et à le mettre véritablement face aux péchés qu'il avait commis contre elle :

La peur, la souffrance et la profonde rancune que j'éprouvais d'avoir été traitée comme un objet sexuel sont remontées à la surface. De même la rage et l'amertume que je ressentais d'avoir été enfermée dans un sentiment d'exister déformé. Et enfin ce déguisement hideux en homme, qui ne pourrait jamais m'assurer une protection sûre contre mon père et les autres hommes.

J'ai pleuré amèrement pendant, me semble-t-il, un très long moment, puis vous m'avez demandé de voir mon père avec les yeux de Jésus. Vous m'avez également rappelé constamment que Jésus était présent et qu'il me protégerait toujours et se tiendrait entre mon père et moi. J'avais besoin de ce rappel constant parce qu'il m'a fallu un bon bout de temps avant que la peur disparaisse.

À ce stade de la prière, il fut nécessaire de délier Christine des péchés de son père contre elle. J'ai fait ce que l'on pourrait appeler une prière expiatoire en confessant à Dieu le péché de misogynie commis envers Christine par son père et sa mère, cette haine de la femme qui avait fait d'elle une personne contraire à ce que Dieu voulait. J'ai

demandé à Jésus d'enlever de son âme le péché de misogynie, de le lier et de l'éloigner définitivement de sa vie. Puis j'ai invité le Seigneur à pénétrer dans tous les endroits en elle qui avaient été façonnés par les péchés de son père et à la délier de leurs effets négatifs. J'ai prié spécifiquement que la lumière de Jésus illumine tout endroit qui, dans son être, paraissait sali et souillé par l'iniquité de son père. Puis, utilisant symboliquement de l'eau consacrée, j'ai demandé à Dieu de purifier ces endroits et d'y établir sa sainteté. Nous avons ensuite prié que Jésus accorde à Christine l'objectivité divine concernant son père et qu'il l'aide à le voir comme le pécheur non racheté et malade qu'il était.

Quand j'ai enfin pu voir mon père correctement à travers les yeux de Jésus, j'ai pu lui pardonner; à mesure que je prononçais chaque parole, la peur s'en allait.

À ce moment de notre prière, il devint évident pour nous que la misogynie de son père et de sa mère avait assassiné sa véritable identité féminine. Me rappelant alors les paroles de Jésus à la fille de Jairus, je les répétai directement dans ma prière à la petite fille morte à l'intérieur de Christine : « (Talitha koumi) Fillette, lève-toi, je te le dis ! » (Marc 5. 41b).

Je demandai à Christine de lever les yeux directement vers Jésus et de recevoir de lui sa vraie identité. Ses sanglots se transformèrent alors en larmes de joie pure. Une véritable allégresse descendit du Ciel en la présence de l'Esprit de Dieu et vint se loger dans l'âme de Christine. Ceux d'entre nous qui priaient furent bientôt remplis de cette joie, et des cris de louange, d'adoration et d'actions de grâce pour Dieu remplirent la pièce.

Après cela, Jésus m'a montré, à travers son propre regard, qui j'étais réellement – une femme merveilleusement faite, créée à son image et ravissante à ses yeux. (L'image initiale que j'avais de moi au début de notre moment de prière était celle d'une petite fille très sérieuse, au visage triste, avec des cheveux taillés court. L'image que j'avais maintenant était celle d'une femme belle et vigoureuse, portant de longs cheveux ondulés et animée d'une vraie joie.) J'étais enfin libre – loué soit le Seigneur !

La misogynie

Les attitudes misogynes chez les hommes se manifestent généralement sous des formes plus discrètes que le comportement abusif du père de Christine, la violence conjugale ou le viol. Ces subtilités sont plus difficiles à discerner, mais elles englobent les tendances suivantes :

- Faire semblant d'apprécier la contribution d'une femme à la conversation, mais ne tenir aucun compte de ce qu'elle a dit.
- Faire porter la responsabilité de tout aux femmes (comme ce que faisait mon père avec ma mère).
- En vouloir à une femme quand elle demande de l'aide à un homme. La considérer comme malade ou faible.
- S'attendre à ce que ce soit toujours la femme qui donne à l'homme plutôt que l'inverse. Cette attitude est parfois adroitement camouflée dans les milieux chrétiens où la doctrine de la soumission de la femme à son mari est soulignée hors du contexte biblique de la soumission de tous les croyants les uns aux autres (Éphésiens 5. 21).
- Les conversations de vestiaire entre les hommes qui dénigrent leurs femmes avec des commentaires désobligeants tels que : « Ouais, je lui permets de vivre dans la même maison que moi », « je la nourris, pas vrai ? », « je suppose que Dieu peut parler à travers une femme ; il a bien parlé à travers l'âne de Balaam », « une fois que tu leur as mis un sac sur la tête, toutes les femmes sont pareilles. » (Je regrette d'être si précis ici, mais je sais que certains hommes qui liront ce livre reconnaîtront avoir tenu de tels propos.)
- L'incapacité pour un homme de remercier une femme quand elle l'a béni, lui a appris quelque chose, ou lui a donné quelque chose, quelle que soit la nature du don.
- La difficulté à recevoir quoi que ce soit d'une femme à moins d'avoir une dette envers elle.
- Critiquer de façon constante et subtile son épouse en privé tout en faisant le contraire en public.

Le comportement misogyne qui blesse tant les femmes ne vient pas d'hommes homosexuels, mais la plupart du temps d'hétérosexuels blessés avec lesquels elles sont en contact. Dans son excellent ouvrage, *Christian Men Who Hate Women* (Ces chrétiens qui haïssent les femmes), Margaret J. Rinck décrit avec précision une grande partie de

la pathologie que cache l'homme qui a des tendances misogynes. Elle souligne que les relations d'un misogyne avec les femmes seront marquées par son besoin ambivalent de les dominer tout en les gardant à distance.

D'une certaine façon, le misogyne s'entoure de murs pour maintenir la femme à distance, de peur qu'elle ne remarque sa honte au cas où elle s'approcherait de trop près. Son comportement bourru a un double but : il lui permet de contrôler la femme et de l'empêcher de l'abandonner, tout en la maintenant à proximité sur le plan émotionnel. D'un côté il se présente comme l'homme qui s'est fait lui-même, indépendant, sûr de lui, n'ayant besoin de personne. De l'autre, il est tellement désécurisé, tellement peu sûr de lui, tellement incapable de se séparer d'elle qu'il la voit totalement et uniquement comme une extension de lui-même².

Certains chrétiens aux tendances misogynes non reconnues se regroupent en associations réservées exclusivement aux hommes. Ceux qui ont recours à de tels groupes sont inévitablement à la recherche d'une confirmation de leur identité masculine. Leur désir de se lier à d'autres hommes chrétiens d'une manière saine est juste. Malheureusement, ces groupes deviennent trop souvent un terrain de jeu qui permet à ces hommes de donner libre cours à leur insécurité. Ils se livrent à des jeux infantiles, tentant d'affirmer leur masculinité en assumant un rôle, au lieu de rechercher à s'identifier à Christ. Les caractéristiques propres à certains de ces groupes ne font qu'exprimer les blessures de ceux qui en font partie.

Souvent, ces hommes ont une vision grandiose d'eux-mêmes, car ils pensent vaniteusement qu'ils sont à la pointe du christianisme. Ils sont à la merci du masculin isolé du féminin, ce qui aboutit à un attrait pur et dur du pouvoir chez le mâle. Les tyrans de ce monde – Hitler, Mussolini, Staline, Jim Jones, Saddam Hussein – sont toujours des mâles séparés des effets civilisateurs du vrai féminin.

Cet attrait du pouvoir se manifeste dans leur tendance à confondre contrôle et direction. Rappelez-vous, le désir de contrôler est un besoin primordial dans le cœur d'hommes aux tendances misogynes. Ils ne prennent pas modèle sur le maître qui se fait serviteur, comme la Bible l'enseigne (bien qu'ils parlent sûrement de la nécessité de servir). Au contraire, ils sont prompts à construire une structure autoritaire qui leur

permette d'exercer un contrôle sur leurs subalternes. On pourrait imaginer cette structure comme un temple païen ziggourat, qui ressemblait à une pyramide toute en marches. Au niveau inférieur se trouvent toutes les femmes de la chrétienté qui sont exclues de tels groupes. Sur la marche suivante se trouvent les « hommes-pions ». Au-dessus d'eux, il y a d'autres hommes, et ainsi de suite jusqu'au sommet final où il y a un homme, ou un groupe d'hommes, qui dominant d'en haut sur ceux qui sont en dessous d'eux.

Vous savez ce qui se passe dans les nations : les chefs politiques *dominant sur* leurs peuples et les grands personnages font peser sur eux leur autorité. Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous ! Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur, et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave (Matthieu 20. 25-27).

La plupart des hommes qui se soumettent à de telles structures n'exercent jamais pleinement les dons et talents que Dieu leur a confiés. Seul le petit groupe d'hommes au pouvoir est censé avoir la connaissance, la sagesse et des dons véritables. Un pasteur, diplômé de l'une de nos meilleures universités, et qui avait fini par quitter une église dirigée par un tel groupe me confia : « J'ai passé dix ans à m'occuper de l'enseignement au séminaire en attendant qu'on me confie un poste de responsabilité alors qu'en réalité ceux qui étaient au-dessus de moi n'avaient nullement l'intention d'utiliser mes dons et ma formation, de peur de perdre leur contrôle ou leur position d'autorité. »

Les gens qui s'échappent de ces groupes dominateurs sont parfois accusés d'avoir « un esprit désobéissant et rebelle ». Les chrétiennes qui occupent une position de responsabilité dans leur église et exercent leurs dons spirituels sont critiquées par de tels groupes et deviennent la cible privilégiée de leurs projections misogynes. Quand des femmes insistent pour utiliser leurs dons par obéissance à Dieu, ces hommes misogynes les considèrent comme manipulatrices et dominatrices ou les accusent d'avoir un « esprit de Jézabel ».

Une caractéristique négative majeure de ces groupes exclusivement masculins est leur capacité à se protéger les uns les autres lorsqu'ils sont confrontés à leurs problèmes (péchés) et leur aptitude à rejeter la faute sur les autres. Ils ont leur équivalent avec le réseau des « Good-old-boys » américains (anciens des grandes écoles), qui représentent le

côté minable du monde des affaires aux États-Unis. Cette très vieille alliance d'hommes non guéris existe dans le seul but de conserver le pouvoir et de couvrir les agissements louches des uns et des autres pour leur permettre de rester au pouvoir.

Il devient primordial pour les hommes du groupe d'obtenir et de conserver l'approbation et l'acceptation de leurs pairs. En conséquence, les épouses d'hommes qui font partie de telles associations occupent une place moins importante dans la vie de leurs maris. Ce qui a pour abominable résultat une homocentricité proche de l'homosexualité moderne et semblable à ce que saint Paul trouva à Corinthe, à savoir des hommes obsédés par la peur d'avoir de mauvaises relations avec les hommes plutôt que préoccupés par leur désir d'avoir des relations justes avec les femmes.

Quand l'homme ne parvient pas à communiquer avec la femme avec tous les dons qu'elle possède, il se tourne de manière perverse vers son propre sexe dans des domaines où il estime que la femme est incapable. Dans son livre, *Is the Bible Sexist?* (La Bible est-elle sexiste?), Donald Bloesch raconte qu'à l'époque de l'apôtre Paul les hommes de culture gréco-romaine avaient une opinion si basse de la femme que les hommes plus âgés recherchaient la compagnie intellectuelle non de leurs épouses, mais d'hommes plus jeunes.

Chez les Grecs, les hommes et les femmes ne mangeaient pas ensemble et ne dormaient même pas dans la même pièce. Les hommes passaient la majeure partie de leur temps hors de la maison, où la femme restait confinée. On n'encourageait pas les conversations intellectuelles entre mari et femme, et de nombreux maris recherchaient dans ce but la compagnie de jeunes gens brillants³.

Ces « jeunes gens brillants » devenaient souvent les partenaires efféminés de relations pédérastes, si fréquentes dans la société de la Grèce antique. Historiquement, la dévalorisation de la femme au sein d'une société va de pair avec l'acceptation de la pédérastie, de l'homosexualité et de la prostitution. Le mot misogynie lui-même vient du grec. Là où nous rencontrons l'homosexualité, la pédérastie, la misogynie, nous trouvons une société en voie de désintégration. Dans son livre, *Homosexuality and the Church* (L'homosexualité et l'Église), Richard Lovelace, commentant le deuxième chapitre de l'épître aux

Romains, écrit : « L'homosexualité d'un individu donné (homme ou femme) n'est pas le châtement direct de son idolâtrie, mais le produit d'un tissu social endommagé dans une société d'idolâtres⁴. »

Dans son livre, *The Greeks and the Gospels* (Les Grecs et l'Évangile), J.-B. Skemp montre le lien entre l'homosexualité, la prostitution et la pédérastie puisqu'ils apparaissent comme thèmes principaux dans la littérature de la Grèce antique : « Les poèmes homosexuels sont plus fréquents à partir de l'époque alexandrine et, dans la comédie Attique, c'est la courtisane qui est le plus fréquemment à l'avant-scène, bien qu'il n'y ait aucune pudeur, du moins chez Aristophane, à mentionner les liaisons intimes d'hommes avec de séduisants éphèbes⁵. »

Au cœur des religions païennes du Proche-Orient, on trouve l'image polarisée de la femme, qui est soit vierge, soit prostituée. Les vierges et les prostituées du temple étaient au centre des cultes idolâtres de la Grèce antique. Isis, la déesse de l'Égypte, que l'on retrouve dans de nombreuses religions du bassin méditerranéen qui rendaient un culte aux déesses, était à la fois mère, épouse et putain. Les théologiens féministes s'empressent de considérer ces religions dédiées aux déesses comme supérieures à la religion judéo-chrétienne de Yahvé, le Père céleste, et de Jésus, son Fils. Une historienne féministe, interprétant positivement cette vision de la déesse qui était à la fois mère et prostituée déclare en conclusion : « Ainsi les femmes respectables tout comme les prostituées peuvent s'identifier à elle⁶. » Et pourtant cette vision de la femme n'a fait que la dévaloriser au cours de l'Histoire. Ce que les théologiens féministes n'arrivent pas à comprendre, c'est que « la nature révolutionnaire de l'interdiction judaïque de toute forme de relation sexuelle en dehors du mariage⁷ » a réhabilité la femme en la faisant sortir de son état d'objet sexuel.

Quand Paul avertit les Corinthiens : « Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes (dans d'autres versions de la Bible, les homosexuels), n'hériteront le royaume de Dieu » (1 Corinthiens 6. 9b-10), il inclut ici la relation pervertie qu'entretenaient les jeunes gens et les hommes plus âgés à cause de l'incapacité des Corinthiens à communiquer avec leurs femmes comme avec des personnes capables de penser. Cependant, les paroles de Paul dans cette épître doivent également être interprétées comme une condamnation absolue de l'homosexualité en général, et pas seulement de la pédérastie.

D. Bloesch montre combien la position biblique est différente :

Par contre, Paul encouragea la femme à poser des questions et le mari à discuter de sujets spirituels avec elle (1 Cor. 14. 35). Il fit remarquer que si un membre souffrait, tous les membres souffraient avec lui (1 Cor. 12. 24-26). Il rejeta la ségrégation entre les sexes, à la maison comme à l'église (1 Cor. 11. 11). De plus, il affirma l'égalité complète des droits sexuels dans le mariage, insistant sur le fait que chaque partenaire devait être sensible aux besoins érotiques de son conjoint (1 Cor. 7. 3-5).

La Grande Charte de la liberté chrétienne se trouve dans l'épître aux Galates (3. 28) : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus Christ. » Paul insista beaucoup sur le fait qu'il y a une égalité fondamentale en Christ, que les hommes et les femmes sont les héritiers à parts égales du salut ⁸.

Christ est intervenu dans un monde païen qui acceptait sans problème la vision polarisée de la femme, à la fois vierge et prostituée. Quand la femme est perçue comme vierge, elle est un « autel sacré » que la main de l'homme ne peut toucher sans la profaner. De ce point de vue, elle est élevée et exaltée, et elle est alors davantage une image sainte qu'une personne. Quand elle est perçue comme une prostituée, la femme est souillée et l'homme ne peut la toucher sans se profaner lui-même. De ce point de vue, elle est davantage un objet à utiliser pour assouvir les passions charnelles et impies de l'homme. En venant au monde par le corps d'une vierge et en tendant sa main rédemptrice aux prostituées, Jésus a délivré la femme de ces deux états intouchables. Il traita les femmes comme les êtres de chair et de sang qu'elles sont et œuvra pour leur salut de la même manière qu'il le fit pour les hommes : par la croix.

Le complexe vierge/prostituée

À la fin des années quatre-vingt, un prédicateur de la télévision américaine montra au monde entier un exemple typique du complexe vierge/prostituée. C'était un évangéliste d'envergure. Je regardais ses croisades à la télévision et l'entendais prêcher le message simple de l'Évangile, et je me réjouissais de voir des centaines de personnes répondre à son invitation à naître de nouveau en Christ. Lors de ses programmes

télévisés quotidiens, il avait coutume de prononcer des discours sévères contre les péchés sexuels et il faisait venir fréquemment des invités qui parlaient haut et fort, et de façon assez aléatoire, contre les ministères de guérison de nombreux chrétiens de bonne réputation. Il se tenait souvent debout sur l'estrade, la Bible dans une main et pointant une illustration au tableau noir de l'autre. Un peu plus bas, un panel d'enseignants de la Parole ainsi que la femme de l'évangéliste étaient assis autour d'une table. Pendant que les hommes discutaient de vérités bibliques, la femme de l'évangéliste se taisait. Elle demeurait assise, regardant son mari enseigner.

Un jour, lors du moment de discussion qui suivait la prédication, la femme de l'évangéliste émit une opinion. Elle avait un solide bon sens, et sa contribution au débat était pertinente. Son mari, debout, la regardant d'en haut, la remercia pour son commentaire et reprit rapidement la discussion – ne tenant aucun compte de ce que sa femme avait dit. De toute évidence, il n'appréciait pas les qualités de raisonnement qu'elle possédait (cela ne correspondait peut-être pas à son image de l'épouse chrétienne idéale).

Peu de temps après cette émission, la presse révéla que cet évangéliste menait une double vie. Il recourait depuis des années aux services d'une prostituée. Il se repentit rapidement en public de son péché et demanda à sa femme de lui pardonner.

Après avoir suivi cette histoire dans les médias, je pensai que les déclarations faites par cet évangéliste au sujet de sa femme ressemblaient à la vision idéalisée qu'avait Roméo de Juliette dans la pièce de Shakespeare. Elle était « l'épouse idéale » et Dieu n'avait « jamais donné à un homme une meilleure épouse ». Elle était élevée et exaltée, intouchable, un autel sacré, et non une personne.

Le revers de cette image sainte était une vision de la femme en tant que prostituée. C'était avec une prostituée qu'il cherchait à assouvir ses désirs sexuels. Mon cœur souffrit pour lui quand il avoua avec remord que ce désir incontrôlable de rendre visite aux prostituées le tourmentait depuis son adolescence.

Le problème de cet homme ne résidait pas tant dans son comportement coupable avec la prostituée que dans la condition impie de son cœur qui conservait des images polarisées de la femme. « Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les calomnies. » (Matthieu 15. 19). Cet évangéliste présentait un cas classique du com-

plexe vierge/prostituée, qui est un aspect de la confusion symbolique inhérente à la misogynie et à toute ambivalence envers l'autre sexe.

Il était évident que la condition déchue de son cœur avait façonné sa théologie. Ses enseignements radicaux sur la soumission de la femme à son mari et son rejet des ministères plutôt féminins au sein de la chrétienté (comme la guérison de l'âme) n'étaient que des symptômes de son refus du féminin. Son besoin de le refouler en lui et chez les autres était une tentative de contrôler les images déformées de la femme qui l'avaient propulsé vers ce comportement coupable.

Ce sont les hommes qui, avec leur vision déchue de la femme, permettent au commerce de la prostitution de prospérer. Si la prostitution est le plus vieux métier du monde, c'est sans doute parce que l'ambivalence des hommes envers les femmes est la névrose la plus vieille du monde.

La guérison dont il avait, et a encore besoin, est la même que celle que j'ai moi-même reçue : en arriver à voir la femme de la bonne manière, être guéri de la misogynie et de toute ambivalence envers l'autre sexe. Apparemment, sa théologie mettait tellement l'accent sur la nécessité de la nouvelle naissance qu'elle en ignorait le besoin constant de sanctification. Sa vision de la conversion semblait impliquer que l'œuvre rédemptrice complète de la croix se produit au moment de la nouvelle naissance. Par conséquent, il n'y avait dans sa théologie aucune place pour la souffrance du chrétien face à des problèmes sexuels. Lorsque les dirigeants de sa dénomination exigèrent qu'il reçoive un accompagnement en relation d'aide, il refusa sèchement. Il fut pris une seconde fois en flagrant délit d'immoralité avec une prostituée quelque temps après.

Être libéré de la misogynie

À la racine des nombreux problèmes sexuels que nous pouvons vivre, nous trouvons souvent la misogynie. Non seulement elle est liée à l'homosexualité chez l'homme, mais elle l'est également au lesbianisme et aux perversions de l'hétérosexualité. Elle provoque des problèmes sans fin dans les relations entre hommes et femmes. L'ambivalence envers les femmes engendrée par la misogynie est une entrave à l'œuvre du royaume de Dieu lorsque nous essayons de collaborer à la mission que le Christ nous a confiée.

Confesser le péché de misogynie est souvent la clé qui permet d'ai-

der les hommes à se libérer. Ce fut mon cas. Pour l'homme qui lutte contre des désirs homosexuels, le fait de reconnaître ce péché et de s'en repentir est souvent la première étape vers une saine identité hétérosexuelle. Pour l'homme qui vit une ambivalence envers l'autre sexe sans névrose homosexuelle, la confession provoque souvent la percée qui lui permet d'entrer dans une relation confiante et pure avec les femmes.

Dans des entretiens privés ou des réunions publiques, je propose souvent la prière suivante pour aider les hommes à briser la barrière du péché de misogynie.

Seigneur Jésus, je te loue d'avoir créé la femme et l'homme pour qu'ils soient ensemble l'image de Dieu. Je reconnais que je ne me suis pas réjoui de la présence de la femme et que je ne l'ai pas célébrée comme une créature extraordinaire et merveilleuse. Je confesse que c'est un péché.

Je reconnais devant toi, Seigneur Jésus, que je suis venu au monde par l'intermédiaire des entrailles de la femme. Son corps a été autrefois la source de vie de mon corps et par elle, Seigneur, tu m'as donné ma vie naturelle. Et grâce au ventre d'une vierge, l'humanité tout entière a été bénie par la vie et le ministère de Jésus, notre Seigneur et Sauveur. Je me rends compte maintenant que jamais je ne pourrai récompenser la femme des multiples façons dont elle a été utilisée par toi pour me bénir, moi et tous les hommes.

Montre-moi, Seigneur, les femmes contre lesquelles j'ai péché. (Attendez dans la présence de Dieu qu'il vous révèle tout péché que vous retenez dans votre cœur envers une ou plusieurs femmes.)

Je te confesse ce(s) péché(s), en particulier celui de misogynie. J'y renonce au nom de Jésus et je m'en détourne. Jésus, je te prie de me pardonner pour ce péché. (Attendez patiemment dans la présence de Dieu de recevoir son pardon qui guérit.)

Je te demande maintenant, Seigneur Jésus, la grâce d'aimer et de bénir la femme, comme Christ a aimé et béni l'Église, son Épouse. Montre-moi, Seigneur, comment donner à la femme, comment la bénir et exprimer ma reconnaissance envers elle. Rends-moi libre de l'aimer sans condition, de n'attendre rien en retour sinon le son de ta voix me disant : « C'est bien, bon et fidèle serviteur. »

Il n'est pas rare d'avoir à demander à une femme de faire aussi cette

prière. Les filles élevées dans des familles misogynes, deviennent elles-mêmes misogynes en grandissant. Si elles sont chrétiennes, elles adhéreront souvent totalement à des enseignements déformés sur la soumission de la femme à son mari, placés hors du contexte de la soumission mutuelle (Éphésiens 5. 21).

Voici quelques-unes des formes subtiles que peut prendre la misogynie chez une femme :

- Elle accorde davantage de crédit aux opinions des hommes qu'à celles des femmes sur certains sujets, sans se soucier de savoir s'ils sont compétents dans le domaine abordé.
- Elle méprise les femmes faibles (souvent sa mère s'est montrée faible ou passive face à un mari misogyne).
- Elle fait concurrence aux hommes et même copie certains traits de caractère masculins pour tenter de mieux réussir qu'eux.
- Elle préfère son fils à sa fille.
- Elle rend sa mère responsable de problèmes familiaux qui auraient dû être assumés partiellement ou totalement par le père.
- Elle ressent le besoin d'être entendue et comprise par les hommes, mais n'éprouve pas le même besoin face aux femmes.
- Elle souhaite inconsciemment (ou consciemment) être un homme.

Dans certains cas, comme celui de Christine, le désir qu'a une femme d'être un homme s'avère souvent être une névrose sexuelle complète. Il est alors nécessaire qu'elle se repente du péché de misogynie et fasse une prière comme celle mentionnée précédemment. Certaines de ces femmes devront être délivrées du péché lui-même, parce qu'il est entré dans leur vie à cause de relations blessantes aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes. Ce péché peut parfois étreindre leur âme comme un étau, faire d'elles des personnes qu'elles n'auraient jamais dû être et écraser leur véritable identité féminine.

Pour les femmes qui ont besoin d'être libérées de ce péché qui a façonné une fausse identité en elles, je fais parfois une prière expiatoire :

Viens, Saint Esprit, entre dans les profondeurs du cœur de ma sœur. Pénètre dans les recoins sombres de sa souffrance où elle ressent depuis longtemps les effets de la misogynie. Entre en elle, Esprit Saint, et commence maintenant à la libérer de ce péché. Seigneur Jésus, je te confesse le péché de misogynie dans tous les

domaines où il a pesé sur l'âme de ta fille. Je le confesse tel qu'il est entré dans sa vie par la branche paternelle et tel qu'il est entré par la branche maternelle de sa famille. Ôte ce péché de misogynie de son âme, Seigneur Jésus, lie-le et jette-le loin d'elle.

Délie-la des effets négatifs de ce péché – de toutes les façons dont elle a méprisé son propre sexe, souhaité être un homme, ou dont elle est simplement devenue une non-personne en raison de ce péché. Délivre-la, Seigneur, de tous les moyens par lesquels cette haine de la femme est venue se loger dans son corps et a même provoqué des affections physiques, et viens guérir son corps. Je te demande, Seigneur Jésus, de bénir la vraie femme en elle. Confirme-la dans sa véritable identité féminine. Remplis-la de ton amour.

Ces guérisons sont parfois spectaculaires et il vaut mieux entreprendre ce genre de prière avec plusieurs personnes compétentes dans ce ministère, expérimentées et appartenant aux deux sexes. Il est particulièrement apaisant pour celle qui souffre d'entendre un homme prononcer la prière expiatoire et confesser le péché de misogynie commis à son endroit. Pendant ce temps, cependant, il est bon qu'une autre femme la tienne dans ses bras. Si c'est un homme qui la tient, elle risque d'avoir un mouvement de recul, car c'est peut-être à travers le toucher inapproprié d'un homme qu'elle a été initialement confrontée à ce péché. De même, à la fin de la prière pour la guérison du féminin, l'étreinte affectueuse d'une femme qui a bien intégré le féminin est un parfait moyen sacramentel que Dieu utilise pour communiquer sa guérison. Après cela, un homme peut demander la permission à la femme concernée de poser sa main sur elle de manière appropriée, puis prononcer une prière où il la bénit en tant que sœur dans le Seigneur.

Une vraie femme

La vie de Christine continua à montrer que des prières comme celles-ci avaient porté leurs fruits. Au cours des mois qui suivirent cette libération dans la prière dont elle avait bénéficié, sa féminité s'épanouit. Beaucoup des hommes qui avaient participé au programme *Torrents de Vie* appartenaient à la même église que Christine et moi. Nous étions tous sidérés en la voyant, au point même de l'embarrasser un peu par toute l'attention que nous lui portions. Avec le recul, je me rends compte que la plupart des hommes voyaient pour la première fois

en elle une vraie femme.

Elle fréquenta par la suite un jeune homme, un chrétien, et cette relation sentimentale fit resurgir un peu plus son ambivalence envers l'autre sexe. Mais elle ne considéra jamais ces sentiments confus comme étant la vérité, pas plus qu'elle ne les projeta sur le jeune homme. Au contraire, elle leva les yeux directement vers Jésus et apporta dans la présence guérissante du Christ chaque pensée confuse et chaque émotion désordonnée qui remontaient du fond de son cœur. Là, devant son Seigneur, et avec l'amour et les conseils de chrétiens dignes de confiance, elle continua à devenir la femme que Dieu avait voulu qu'elle fût en la créant.

L'amour fut remis en ordre dans la vie de Christine grâce à sa totale honnêteté et à l'action de Dieu. L'objectif de son engagement n'était pas la guérison, c'était Jésus. Pendant le douloureux processus de guérison, elle n'a jamais cherché à troquer l'Évangile de Jésus-Christ pour l'évangile de l'épanouissement personnel.

Si Jésus arrive à guérir les Mario et les Christine de ce monde, il peut guérir n'importe qui.

Louons Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père qui est plein de bonté, le Dieu qui accorde le réconfort en toute occasion ! Il nous réconforte dans toutes nos souffrances, afin que nous puissions réconforter ceux qui passent par toutes sortes de souffrances en leur apportant le réconfort que nous avons nous-mêmes reçu de lui. De même en effet que nous avons part aux nombreuses souffrances du Christ, de même aussi nous recevons un grand réconfort par le Christ (2 Corinthiens 1. 3-5).

8

Aimer l'autre sexe

Alors le Seigneur Dieu fit tomber l'homme dans un profond sommeil ; il lui prit une côte et referma la chair à sa place. Avec cette côte, le Seigneur fit une femme et la conduisit à l'homme. En la voyant, celui-ci s'écria : « Ah ! cette fois, voici un autre moi-même. »
(Genèse 2. 21-23)

L'histoire de Kevin et Cindy

Lorsque Kevin vint me trouver, il était désespéré par les difficultés que sa femme Cindy et lui rencontraient dans leur vie conjugale. Durant notre entretien, je compris rapidement qu'une partie du problème était due à l'ambivalence de Kevin envers l'autre sexe, sa femme Cindy étant la principale cible de ses projections. Kevin était désespéré quand il me révéla qu'il était gentil et prévenant avec Cindy en public, mais qu'à la maison il la détruisait par ses paroles. Avec une grande sincérité, il me regarda dans les yeux et dit : « Je l'aime et je veux cesser de lui faire mal. »

Nous avons continué à parler et Kevin m'a décrit un peu son enfance et celle de Cindy. Tous deux avaient grandi dans des familles dysfonctionnelles où l'alcoolisme était un problème majeur. Quand ils se sont mariés, ils avaient à peine vingt ans et n'avaient aucune idée de ce qu'était un mariage normal.

Au début de leur vie conjugale, ils ont fait partie d'une communauté chrétienne où l'on dispensait régulièrement des enseignements sur les dynamiques entre hommes et femmes au sein du couple, de la famille et de l'église. Comme de nombreux chrétiens, leur pasteur comprenait mal la masculinité et la féminité et les considérait avant

tout comme des rôles (ou des devoirs) à assumer, qui étaient autant de conditions pour être des hommes ou des femmes. Il avait tendance à définir les femmes comme étant exclusivement intuitives (le féminin) et les hommes comme avant tout rationnels (le masculin). Ayant désespérément besoin de comprendre les rôles correspondant à une identité de genre normale, Kevin et Cindy commirent l'erreur d'adhérer aux enseignements rigides sur les rôles sexuels ainsi qu'aux doctrines excessives sur la vie de disciple et sur la soumission de la femme à son mari. Ces enseignements radicaux ne firent que renforcer dans l'inconscient de Kevin son ambivalence envers les femmes et nourrir son désir d'être le seul objet de l'amour de Cindy.

Dès que j'eus expliqué à Kevin l'ambivalence envers l'autre sexe, nous avons prié Dieu de sonder son cœur et d'y révéler toute vision confuse et déformée qu'il avait de la femme. Nous avons également prié spécifiquement que Kevin ne permette plus à sa relation avec Cindy d'empêcher celle-ci de lever les yeux vers Jésus comme le désir premier de son cœur. Comme cela arrive si souvent dans le cas d'enseignements excessifs sur la soumission, Kevin avait fini par s'interposer entre Dieu et sa femme. Ceci le mettait dans une position impossible à supporter, celle de ne jamais faire d'erreur. Ce type de comportement était aussi source de solitude, car il ne pouvait pas demander de l'aide à sa femme quand il en avait besoin. Cette prière fut la première étape de la libération de Kevin et Cindy, celle qui leur permettrait de devenir des personnes conformes à ce que Jésus avait voulu en les créant.

Dix jours plus tard, je rencontrai Cindy et nous avons discuté ensemble de beaucoup des mêmes problèmes. C'était une femme intelligente, bien consciente de sa souffrance intérieure. Elle me raconta qu'elle s'était toujours efforcée d'être une fille, une femme, une mère, une employée et une amie parfaites. Cindy en était venue à se définir avant tout à travers les rôles qu'elle jouait dans la vie des autres. Ces relations avaient façonné son identité personnelle. Dans le langage de la psychologie moderne, nous dirions qu'elle était « codépendante ».

La codépendance, au sens le plus large, peut se définir comme une dépendance envers des gens, des comportements ou des choses. Quand la personne concernée dépend de quelqu'un d'autre, elle tombe peu à peu dans un tel enchevêtrement affectif avec l'autre que le sens de son propre moi – de son identité personnelle – est à la fois gravement limité et envahi par l'identité et les problèmes de l'autre¹.

Kevin et Cindy s'étaient installés dans l'Ohio une année auparavant et Cindy avait alors commencé à perdre confiance en elle et était déprimée. Ses efforts pour trouver du travail dans sa profession avaient échoué (même les postes de travail bénévole étaient pris). Elle n'avait pas vécu dans l'Ohio depuis suffisamment longtemps pour s'y faire de vrais amis. Elle était désormais dépouillée de tous les rôles à travers lesquels elle pouvait se définir elle-même. Elle avait soudain l'impression d'être une non-personne.

Ayant grandi dans une atmosphère marquée par l'alcoolisme, elle avait adopté un rôle de survie dans ce milieu dysfonctionnel – celui de l'héroïne de la famille. Elle devait s'assurer que tout allait bien dans la vie de ses proches, prenant souvent sur elle les erreurs des autres pour maintenir la paix dans la maison. Cindy vivait dans la peur constante d'être abandonnée – une peur commune à tous les enfants adultes d'alcooliques. Pour être plus précis, elle craignait que son mari ne l'abandonne, au cas où il découvrirait qu'elle n'était pas parfaite. Janet Woititz définit ainsi cette angoisse :

La peur constante que vous avez, c'est que la personne que vous aimez ne soit plus là pour vous demain. Pour essayer de vous protéger contre la perte de l'être aimé, vous idéalisez la relation, ainsi que votre propre rôle dans la relation. Votre sauvegarde face à la crainte d'être abandonné, c'est de satisfaire tous les besoins de la personne aimée².

Lorsque Cindy entendit les enseignements excessifs sur la soumission de la femme, qui impliquaient qu'elle ne pouvait entendre son appel de Dieu qu'à travers son mari, cela ne fit qu'accentuer son schéma de codépendance relationnelle. On pourrait dire qu'elle avait interprété à tort la parole de Dieu adressée à Ève : « Ton désir te portera vers ton mari, mais lui te dominera » (Genèse 3. 16b) en l'acceptant comme un ordre au lieu d'y voir une malédiction due à la Chute dont Jésus voulait la racheter par sa mort.

La prière pour la guérison de Cindy était simple ; il fallait qu'elle puisse lever les yeux vers Jésus pour qu'il devienne la source principale de son désir. Je l'encourageai aussi à faire partie d'un groupe de soutien sérieux, *Christian Adult Children of Alcoholics* (A.C.O.A.) – chrétiens adultes qui sont enfants d'alcooliques – afin qu'elle puisse commencer à affronter les problèmes communs aux enfants d'alcoo-

liques. Dès que les besoins spirituels de Cindy furent pris en considération, elle put bénéficier de bonnes explications psychologiques qui l'aidèrent à entrer dans sa guérison. Elle fut ensuite en mesure d'affronter les effets d'une enfance passée dans une famille dysfonctionnelle. C'est alors que surgirent des blessures qui nécessitèrent le soutien de personnes ayant un vécu similaire.

J'encourageai aussi Kevin à participer à un tel groupe, mais il en était encore à nier le problème d'alcoolisme qui régnait dans sa famille quand il était enfant. Pendant longtemps, il avait sincèrement recherché Dieu pour sa guérison et était plutôt agacé à la pensée qu'un processus quelconque fût requis. Je priai Dieu qu'il lui accorde la grâce d'être patient avec lui-même et qu'il le fasse sortir doucement du déni concernant les dysfonctionnements de sa famille.

Entre-temps, Dieu œuvrait miséricordieusement dans la vie de Cindy, confirmant son identité en lui et la guérissant par la même occasion de sa codépendance. Je reçus bientôt cette lettre dans laquelle elle glorifiait notre Seigneur :

Cher Mario,

Je me réjouis de ce que je deviens. Le jour suivant notre prière ensemble, le Seigneur m'a révélé que j'avais idolâtré mon mari, mon mariage et ma famille. J'avais pris ces dons de Dieu et les avais transformés en idoles. J'ai renoncé à cette idolâtrie et j'ai demandé à Dieu de me pardonner.

Grâce à votre prière pour centrer ma vie sur Dieu, j'ai pu commencer à me voir comme une entité différente de mon mari, de mes enfants et de ma mère. Il faut que j'apprenne à marcher en centrant ma vie sur Jésus chaque jour.

Dieu continue à me montrer comment je me suis comportée avec les autres dans le passé, que je me considérais comme une « non-personne » si je ne m'identifiais pas à quelqu'un. C'est comme cela que j'ai pu me débrouiller en grandissant dans une famille d'alcooliques. Personne ne faisait attention à moi. Alors je me suis engagée dans toutes sortes d'activités avec des gens. Je n'ai jamais été confirmée dans mon identité en tant qu'individu à part entière, seulement en relation avec quelqu'un d'autre.

C'est ce que le Seigneur m'a révélé depuis que je suis venue m'installer ici. Pas d'amis, pas de travail – mes tentatives pour me faire des amis, même le travail bénévole, tout a échoué. Il a fallu qu'il

m'enlève tout pour que je puisse le rencontrer face à face. J'ai un tel désir d'être libérée et je sais que Dieu m'a conduite tellement loin dans ce processus qu'il va achever son œuvre en moi. C'est passionnant et en même temps cela me fait peur, en ce sens que je crains la douleur que toute cette démarche peut renfermer.

Quand vous avez prié et posé la croix près de mon cœur, quelque chose de profond s'est passé. J'ai senti Jésus extirper la souffrance de mon être. J'avais toujours eu du mal à personnaliser Jésus prenant mon péché et ma souffrance dans son corps à la croix. Je pensais que c'était pour tout le monde, sauf pour moi. L'image qui me revenait était celle de Jésus cloué à la croix sur une colline, et moi, j'étais au pied de la colline et je lançais vers lui mes péchés, mes souffrances et mes soucis. Seulement, ils retombaient toujours sur moi – comme s'ils ne pouvaient parvenir à atteindre la croix. Avec ce petit crucifix posé si près de mon cœur, j'ai su que la douleur et la souffrance étaient entrées directement dans Jésus – elles n'avaient pas la place de retomber.

Merci, Jésus, pour cette façon créative de prier.

Parfois, quand quelqu'un a du mal à recevoir quelque chose de Jésus, je prends un crucifix et demande à la personne concernée de le tenir contre son cœur. La représentation symbolique de Jésus sur la croix a parlé immédiatement au cœur de Cindy et court-circuité tous ses raisonnements pénibles au sujet de ses péchés qui retombaient irrémédiablement sur elle. La lettre se terminait ainsi :

Je sais que Jésus me dit : « Mon enfant, avance-toi, ma petite fille, avance-toi. » Et il s'occupera de tout ce qui affecte ma famille.

Quand j'ai quitté votre appartement, j'étais reconnaissante (pour la première fois) d'être venue m'installer ici. Merci, Cindy.

Après cette première guérison spirituelle où elle put recevoir (vraiment pour la première fois) le pardon de ses péchés, Cindy participa à une conférence de *Pastoral Care Ministries*, ce qui lui permit de mieux comprendre sa situation et de grandir dans sa guérison. Elle s'engagea dans un groupe A.C.O.A., où elle put poursuivre sa guérison et affronter correctement les problèmes spécifiques à ceux et celles qui ont grandi dans une famille d'alcooliques.

La route ne fut pas facile pour Cindy ou Kevin, car cela signifiait qu'il fallait faire face aux dysfonctions relationnelles qu'ils avaient introduites dans leur mariage. Des émotions qu'ils avaient dû refouler dans leurs familles quand ils étaient enfants pouvaient désormais librement remonter à la surface. Kevin et Cindy étaient appelés à assumer la responsabilité de leurs propres émotions négatives liées au passé et à cesser de les projeter l'un sur l'autre.

Cependant, comme ils appartenaient tous deux à une communauté de chrétiens pleins d'amour, et parce que leurs yeux étaient solidement fixés sur Jésus – et non plus tournés de manière idolâtre l'un vers l'autre – ils ont pu progresser jusqu'à l'aboutissement de leur guérison.

L'ambivalence envers l'autre sexe

L'ambivalence envers l'autre sexe est l'une des principales barrières empêchant les hommes et les femmes d'avoir des relations saines les uns avec les autres. Bien que tant les hommes que les femmes puissent ressentir une ambivalence envers l'autre sexe, les femmes sont plus souvent la cible d'une ambivalence de la part des deux sexes. C'est peut-être lié à une étape de croissance pendant la prime enfance où tous les enfants vivent une ambivalence envers la mère. Si nous n'avons pas franchi avec succès ce stade de la croissance, l'ambivalence non résolue envers notre mère peut se généraliser à toutes les femmes. Une fois adultes, nous projeterons peut-être inconsciemment sur les femmes nos problèmes non guéris (tels les rejets) liés à la mère.

Dans la névrose homosexuelle, l'ambivalence envers l'autre sexe est souvent un facteur aussi important que l'ambivalence envers le même sexe. Pour l'homme qui tente de surmonter l'homosexualité, comme moi, l'incapacité d'aller jusqu'au bout de son ambivalence envers la femme est synonyme d'incapacité de réaliser complètement sa véritable identité hétérosexuelle. Parce que l'individu ayant des antécédents homosexuels a grandi avec un déficit d'affection de personnes du même sexe, il n'est pas rare qu'il finisse par être centré sur ses besoins affectifs concernant le même sexe, ce que l'on pourrait qualifier d'homocentricité. L'homosexualité peut être perçue comme l'incapacité de voir correctement l'autre sexe en raison d'une préoccupation malsaine pour le même sexe. Pour pouvoir faire face à l'altérité du sexe opposé, il faut se sentir en sécurité face aux membres du même sexe.

Dans le cas de l'homme hétérosexuel, l'ambivalence envers l'autre

sexe peut se manifester comme une peur de s'engager envers la femme. Il est incapable d'avoir une relation suffisamment longue et sérieuse avec une femme pour permettre à l'amour de s'éveiller. En outre, il sous-estimera peut-être la femme en tant qu'être humain et, comme l'homosexuel, sera pris au piège de l'homocentricité. Il est parfois obsédé par le besoin de plaire aux autres hommes ou exagérément préoccupé par « ce que les copains » pensent de lui. S'il est marié, il sera peut-être infidèle à sa femme. S'il est chrétien, il étouffera peut-être son épouse par une exigence excessive de soumission à sa personne. À l'extrémité du spectre, l'ambivalence envers l'autre sexe chez les hommes est liée à la misogynie, à la haine du féminin. La misogynie est le problème clé à la base de tout abus sexuel envers les femmes, via la pornographie et le viol.

L'ambivalence envers l'autre sexe provient habituellement de blessures, rejets, confusions ou peurs non guéris face à l'autre sexe qui remontent à notre passé. Devenus adultes, nous projetons sans le savoir ces problèmes non résolus sur les représentants de l'autre sexe. En raison de la nature inconsciente de ces projections, nous sommes dans l'incapacité de reconnaître l'ambivalence quand elle se présente.

En tant qu'hommes, nous ne percevons que nos agacements irrationnels contre certaines femmes, notre peur de telle femme, et notre irrésistible attirance sexuelle envers d'autres. Ces agacements, peurs, et tentations sexuelles proviennent généralement de projections psychologiques. Par moments, une femme dans notre vie est la cible privilégiée de ces projections. Il pourra s'agir de notre mère, de notre femme, de notre fille, de notre sœur, de notre petite amie ou de notre collègue. (À partir de maintenant, chaque fois que je ferai allusion à l'ambivalence envers l'autre sexe, il s'agira de l'ambivalence des hommes envers les femmes.)

La femme qui est l'objet de notre ambivalence se rendra peut-être compte que quelque chose ne va pas, mais ne parviendra pas nécessairement à comprendre que le problème n'est pas de son fait. Elle cherchera parfois frénétiquement dans son cœur une faute qui ne s'y trouve pas. Elle réagira peut-être à notre ambivalence par la colère parce que nous l'avons accusée de quelque chose qu'elle n'a pas fait. Puis, ayant une compréhension erronée de sa colère (laquelle est justifiée, compte tenu des circonstances), elle viendra peut-être nous trouver pour demander pardon. Ceci ne fera que renforcer nos sentiments ambivalents à son égard. Nous en profiterons sans doute alors pour l'accuser du problème,

pensant en nous-mêmes : *Il y a encore beaucoup de colère refoulée en elle*. En fait, le problème est dans notre propre cœur. Si tel est le cas, nous sommes comme l'homme de la parabole de l'Évangile, regardant la paille dans l'œil de l'autre, alors que nous avons une poutre plantée dans le nôtre.

Le besoin d'accuser la femme est une expression habituelle de l'ambivalence de l'homme envers elle. Dans la Bible, au cours de l'une des premières interactions entre l'homme et la femme après la Chute, l'homme accuse Ève. Après que Dieu eut demandé à Adam s'il avait mangé du fruit de l'arbre, ce dernier dit à Dieu : « C'est la femme que tu m'as donnée pour compagne, c'est elle qui m'a donné ce fruit, et j'en ai mangé » (Genèse 3. 12). Plutôt que de prendre la responsabilité de ses propres actes, Adam montre Ève du doigt avant d'avouer finalement : « J'en ai mangé. »

Quitter sa mère

Nos cœurs renferment souvent des images déformées et confuses des représentants de l'autre sexe. Elles contiennent toutes les attitudes négatives et coupables que nous avons vis-à-vis des femmes. Véritablement brisées, ces images proviennent d'un monde déchu – où les familles sont souvent dysfonctionnelles, où la blonde hollywoodienne est l'idéal féminin de nos sociétés et où l'Église montre fréquemment son incapacité à porter un regard juste sur la femme.

Dans notre condition déchue, nous avons peut-être aussi une image déformée des membres de l'autre sexe à cause de nos réactions coupables à leurs péchés envers nous. Il s'agit souvent de réactions à l'égard de notre mère. Tant que nous, les hommes, ne gérons pas ces réactions négatives, nous risquons d'être incapables de quitter notre mère et par conséquent de trouver la liberté de nous unir correctement à la femme et de devenir une seule chair avec elle. « L'homme quittera père et mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Genèse 2. 24). Walter Trobisch écrit :

Mais la Bible est très sobre et très réaliste. Elle dit : « Un homme quitte son père et sa mère. » Ce départ est le prix du bonheur. Il doit y avoir une séparation bien nette. Tout comme un nouveau-né ne peut se développer si le cordon ombilical n'est pas coupé...³
L'homme qui n'a pas quitté sa mère ne peut donner à une autre

femme ; il ne peut ni la servir, ni l'aimer. Dans cette position immature, un tel homme ne pourra avoir de relations avec la femme que pour satisfaire ses propres besoins. En conséquence, il aura tendance à la considérer en tant que prolongement de lui-même, et non en tant qu'autre que lui-même. Dans le lit conjugal, il sera peut-être davantage conscient du plaisir qu'il reçoit que de celui qu'il donne. Dans le contexte d'un mariage chrétien, il adhérera peut-être à l'enseignement radical sur la soumission de la femme qui exige que ce soit uniquement l'épouse qui donne en permanence à son mari. À l'inverse, si l'on prend le modèle biblique, on remarque que l'homme assume la personnalité du Christ – donnant à sa femme jusqu'à sa vie même.

On constate aussi que la Bible n'ordonne pas à la femme de quitter son père et sa mère. Cela tient sans doute au fait que la femme trouve plus facilement son identité de genre. À la différence de l'homme, qui doit séparer à la fois son identité personnelle et son identité sexuelle de celle de sa mère, la femme a seulement besoin de séparer son identité personnelle de celle de sa mère. Toutes deux partagent la même identité sexuelle, ce qui n'est pas le cas de l'homme, et il importe que celui-ci en prenne conscience.

Une partie de l'homosexualité masculine est liée à l'incapacité de l'homme de séparer complètement son identité de genre de sa mère ; dans les cas de transsexualité et de travestisme chez l'homme, le problème vient surtout de son inaptitude à séparer à la fois son identité de genre et son identité sexuelle de sa mère. Dans ce type de situation, la mère a pu manifester de grands besoins affectifs, exercer un contrôle excessif ou même abuser sexuellement de son fils, tout cela produisant un attachement malsain entre elle et l'enfant. Tant que ce lien nuisible n'est ni reconnu ni brisé, le fils – qu'il soit homosexuel, transsexuel ou travesti – ne peut devenir suffisamment mature au plan affectif pour découvrir que son identité de genre est différente de celle de sa mère.

Dans *L'image brisée*, Leanne Payne montre comment une personne souffrant de névrose sexuelle peut être libérée de l'attachement malsain qui la lie à sa mère.

Dans cette prière de délivrance, je demande généralement à la personne de regarder à Jésus avec les yeux de son cœur, de le voir sur la croix prendre sur lui la souffrance et l'esclavage dans lesquels elle se débat en ce moment même, ainsi que tout refus de pardon ou tout péché dans son cœur. Je lui demande de tendre les mains

vers Jésus et de voir la douleur et les ténèbres entrer dans les mains percées du Seigneur, tandis que je prie pour que son âme échappe à l'emprise de sa mère. Sans interrompre la prière, je lui demande souvent à mi-voix : « Que voyez-vous avec les yeux de votre cœur ? » Il est merveilleux d'apprendre que ce qui lui apparaît comme ténèbres sort de son cœur pour être recueilli par le Seigneur. Il arrive souvent que le Saint-Esprit nous montre la même « image », à mon interlocutrice et à moi.

Ensuite – et j'estime que c'est une démarche très importante – je demande à l'aïdée de se représenter sa mère. Comme le Saint-Esprit maîtrise la situation et agit avec puissance, elle aura presque toujours une image particulièrement révélatrice qui lui permettra de voir objectivement sa mère pour la première fois de sa vie, une image qui l'aidera à lui pardonner pleinement. Puis, je l'invite à voir s'il subsiste le moindre lien malsain entre elles : elle le verra et indiquera ce dont il s'agit. Je lui demande alors de trancher net ce lien, comme si elle disposait d'une paire de ciseaux. La libération qui en résulte est parfois franchement phénoménale, et il y a des moments où elle provoque même des réactions émotionnelles ou physiques. Ces liens se présentent souvent sous la forme de gros cordons ombilicaux malades, ou d'un réseau de cordes reliant l'âme de la mère à celle de la fille. Quand ces liens sont coupés, nous voyons une image symbolique, mais réelle, de la délivrance qui est en train de se produire ⁴.

Dans le contexte du livre, la citation ci-dessus se rapporte à la manière dont les femmes peuvent guérir de leur lesbianisme. Toutefois, ce que l'auteur décrit s'applique également aux hommes qui ont besoin de « quitter leur mère ».

Quitter sa mère est la clé qui permet de voir le monde de l'autre et d'aimer la femme de la bonne manière.

L'ambivalence développementale envers la mère

La fonction de la mère ne s'arrête pas à donner à l'enfant asile, protection, satisfaction des besoins. La mère nous met au monde du fait de l'accouchement ; on pourrait presque dire que la première rencontre de l'enfant avec la mère comporte que celle-ci repousse l'enfant. Le cordon ombilical est rompu à la naissance, et si

l'amour de la mère pour son enfant n'est pas dominateur, la séparation non seulement physique mais morale se poursuit sans heurts. La mère montre à l'enfant qu'il n'est pas le seul objet de son amour. Elle lui apprend à partager son affection avec les autres. Elle l'aide à détourner d'elle ses regards. Il est obligé d'affronter la réalité. Seule la mère névrosée garde son enfant dans un état de dépendance, de fixation ; la mère sage sait non seulement lier, mais aussi rompre. De fait, l'homme n'est vraiment capable d'aimer que si est rompu le lien psychologique que constitue la fixation à la mère. Alors seulement nous sommes capables d'affronter le monde et autrui ⁵.

Quand un enfant prend tout à coup conscience qu'il n'est pas le seul bénéficiaire de la présence et de l'amour de sa mère, il est fréquent qu'il ressente une ambivalence envers elle. J'ai pu observer clairement ce phénomène un jour que je rendais visite à ma sœur Karen. Je suis arrivé pendant que son fils, Alexandre, alors âgé de dix mois environ, faisait sa sieste. En véritable « tonton gâteau » que je suis, j'ai ouvert la porte de sa chambre et je suis entré pour l'accueillir dès son réveil. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai emmené dans la cuisine. Encore groggy et les yeux ensommeillés, il avait l'air d'un chérubin avec ses boucles blondes ébouriffées. Dès qu'il a vu Karen, il a détourné la tête avec colère.

Karen s'est approchée de nous en riant, a ouvert les bras et dit : « Allez, viens Alex, viens avec Maman. »

Il a brandi son poing vers ma sœur comme pour la frapper, a tourné le visage dans l'autre direction, et posé sa tête sur mes épaules.

« Comme c'est adorable, Karen, il est content de me voir. »

« Je ne me réjouirais pas trop vite si j'étais toi, Mario, a-t-elle répondu en connaissance de cause. Il est furieux contre moi parce que j'ai dû le déposer dans son parc ce matin pour finir mon travail dans la maison. »

En effet, ce petit bonhomme de moins d'un an était furieux « d'avoir été repoussé » par sa mère. Il lui rendait maintenant la pareille en représailles. Si elle n'avait pas été consciente de ses tactiques, elle aurait essayé de l'amadouer. Ceci l'aurait simplement conforté dans l'idée que la colère est la réaction appropriée quand il n'est pas l'unique objet du temps et de l'amour de sa maman. Si Karen avait cédé au comportement de ce petit filou, il aurait acquis avec le temps une image de

la femme comme n'étant rien de plus qu'une forme occidentalisée de la geisha, attendant en permanence d'être sollicitée par son homme. Par la suite, Alexandre aurait peut-être développé un cas sérieux d'ambivalence envers l'autre sexe.

Combien d'hommes ont des réactions imprévisibles envers une femme qui a simplement dit non ? Ou combien d'hommes ayant une relation amoureuse avec une femme sont jaloux dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas le bénéficiaire exclusif de son temps et de son amour ?

Voir la femme

L'homme parvient à connaître la femme par l'expérience, par un contact étroit avec elle. En chaque homme existe un besoin donné par Dieu non seulement de rencontrer la femme, mais aussi de communier profondément avec elle. Ceci est enraciné dans le fait qu'avant qu'Ève ne soit séparée d'Adam ils vivaient ensemble dans un même corps.

L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : « Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme parce qu'elle a été prise de l'homme. »
(Genèse 2. 22-23)

Adam ressentit le besoin de devenir une seule chair avec Ève parce qu'il avait déjà été une seule chair avec elle auparavant. Qu'ils en soient pleinement conscients ou non, tous les hommes éprouvent à dessein le même besoin de communier avec la femme, d'être réunis avec elle, de devenir un avec elle. À ce sujet, Walter Trobisch écrit :

Ce récit (celui de la Genèse) décrit aussi nettement que possible la réalité de l'amour, bien que le mot ne soit pas prononcé. D'où vient que les deux sexes aspirent incessamment l'un à l'autre ? Comment expliquer leur attraction mutuelle ? Voilà la réponse : ils sont faits du même matériau... Ce sont deux parties d'un tout, et ils aspirent, en se complétant, à reconstituer cette unité, à devenir « une seule chair »⁶.

La première fois que j'ai lu quelque chose sur cette attirance magné-

tique entre les sexes, c'était dans le livre désormais classique de Karl Stern, *Refus de la femme*. Il écrit :

C'est dans la *Genèse* que l'on retrouve le plus célèbre exemple de cette théorie, lorsque Dieu crée l'homme à sa ressemblance, « mâle et femelle », avant même de tirer Ève du corps d'Adam⁷.

À cette époque, j'étais encore en voie de guérison de ma névrose homosexuelle. Après avoir lu la description de Karl Stern sur Ève tirée du corps d'Adam, j'eus l'impression qu'un feu d'artifice se déclenchait à l'intérieur de mon corps. J'ai soudain pris conscience que je ne pourrais connaître la plénitude de mon « être créé à l'image de Dieu » qu'en m'unissant à la femme. Que je le crusse ou non, il y avait, selon le dessein de Dieu, une partie de moi en tant qu'homme qui avait besoin d'être avec la femme. Ce n'était qu'une question de temps, et ce besoin de la femme émergerait totalement de son état refoulé au-dedans de moi. En fait, cette perception à elle seule déclencha un intérêt sexuel pour la femme que je n'avais jamais ressenti auparavant. Je crus, pour la première fois, qu'il me serait possible d'éprouver joie et plaisir dans une union sexuelle avec une femme.

Tandis que je pratiquais la présence du Seigneur, mon véritable moi masculin émergeait de plus en plus chaque jour. Je n'étais plus homocentrique (centré sur moi-même), et je commençais à être davantage orienté vers l'extérieur ; je m'intéressais plus à ce qui était différent et autre que moi-même. De ce fait, je me pris à remarquer des choses que je n'avais jamais vues auparavant. Tout d'abord, la création et les créatures de Dieu me parurent revêtues d'une beauté nouvelle, les collines en pente douce de l'Ohio du sud-ouest, et mon chat gris tigré, *Petit Gars*.

Une prise de conscience nouvelle et agréable de la différence entre mes étudiants et mes étudiantes se saisit de mon imagination, chose qui, d'après ce que je sais maintenant, s'éveille normalement au moment de la puberté chez la plupart des gens. En tant que professeur de diction et de technique de la voix, j'avais une certaine expérience de la kinesthésie (l'étude du corps en mouvement dans l'espace), mais les variantes entre la façon de marcher d'une femme et celle d'un homme, ou la différence entre leurs manières de s'asseoir me sautèrent tout d'un coup aux yeux. Ce n'étaient pas des choses que je cherchais particulièrement à voir. C'étaient elles, au contraire, qui s'imposaient à moi et

ne me lâchaient pas tant que je ne leur avais pas accordé l'attention appropriée.

Un après-midi, une étudiante vint dans mon bureau pour des travaux pratiques sur un texte de Shakespeare. Elle entra et s'assit sur une chaise au dossier très droit, et je passai en revue méthodiquement l'alignement de son corps pour vérifier que sa position était confortable et lui assurait une respiration optimale. Puis je pris place sur une chaise en face d'elle pour écouter cette jolie rousse me réciter son texte. Soudain, mon œil se posa sur une partie particulièrement belle de son corps. Pour une raison qui m'échappe, je fus rivé sur place. Captivé et comme paralysé, je ne parvenais plus à entendre un seul mot de ce qu'elle me récitait.

Remarquant que je ne faisais pas attention, elle m'interpella : « Mario ? Mario ? »

Je restai assis là, bouche bée, essayant de répondre, mais j'étais tellement fasciné que ma bouche était incapable de produire un son. Je tentai de parler, mais j'avais la gorge nouée et ne pouvais émettre que des sons rauques.

Préoccupée, Carole me demanda avec précaution : « Mario, tout va bien ? »

Ne sachant pas si tout allait bien ou pas, j'avalai cette boule dans ma gorge et murmurai : « Euh, je, euh, je ne sais pas. »

Réfléchissant un instant et me sentant idiot d'être resté bouche bée devant cette étudiante, je lui demandai d'un air penaud : « Carole, euh, cela vous ennuerait-il de partir ? »

« Bien sûr que non », répondit-elle. Me regardant d'un air étrange, elle se leva de sa chaise et sortit d'un bond de mon bureau.

Pendant que j'étais assis sur ma chaise en face d'elle, la lumière de mon bureau était tombée sur son visage, donnant un ton ravissant à sa joue. La douceur de sa peau avec sa couleur rosée et soyeuse illuminée par la lumière avait une apparence que je n'avais encore jamais vue. C'était si différent de la manière dont la lumière aurait pu éclairer le visage d'un homme.

La beauté de cette petite portion de son visage me toucha au plus profond de mon être. Une série de sentiments inexplicables parcourut mon corps comme un torrent de ravissement et de joie. Plus je la regardais, plus ce ravissement et cette joie augmentaient. Je n'avais pas envie d'arrêter.

Ne sachant pas ce qu'étaient ces sentiments, je me mis à prier

quand elle eut quitté la pièce et demandai simplement au Seigneur : « Que s'est-il passé ? »

Alors, comme si un ange était entré dans mon bureau en m'apportant la poésie de Shakespeare sur un plateau d'argent, ces paroles de Roméo quand il vit Juliette sur son balcon me vinrent à l'esprit :

Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main ! Oh ! Que ne suis-je le gant de cette main ! Je toucherais sa joue !

(Roméo et Juliette, acte II, scène II)

Pour la première fois en contact avec ma masculinité et libéré de toute obsession vis-à-vis des représentants de mon propre sexe, je pouvais enfin voir l'altérité de l'autre sexe.

Je voyais la femme.

Dès qu'il vit la femme que l'Éternel Dieu lui amena, Adam s'exclama joyeusement : « Ah ! Cette fois, voici un autre moi-même » (Genèse 2. 23). Il en fut ainsi de mon âme, qui exulta joyeusement en voyant la femme pour la première fois. Tout comme Adam, je reconnus aussi une partie de moi-même en elle : « Celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme » (Genèse 2. 23). Le gouffre entre la femme et moi était maintenant comblé. Paradoxalement, en découvrant l'altérité de la femme, je m'éveillais aussi aux similitudes entre elle et l'homme. Subjugué par la féminité de Carole, j'eus également le sentiment de partager une humanité commune avec elle. Si curieux que cela puisse paraître, je n'avais encore jamais vécu cette connexion normale entre une femme et moi-même.

Le plaisir indéfinissable réveillé en moi en voyant la femme m'était si étranger que je ne savais tout simplement pas ce qui se passait. Avec le recul, je comprends que j'étais en train de vivre la réaction sexuelle normale qu'un homme ressent envers une femme qu'il trouve attirante. Comme je ne connaissais le désir sexuel que sous son irrésistible forme lascive et névrotique, je n'avais pas de critère me permettant de reconnaître cette nouvelle et véritable sexualité émergente de son état refoulé au-dedans de moi.

L'appétit sexuel sain est doux et subtil, et non bruyant et tapageur. Avec mes antécédents homosexuels, je m'attendais à ce que mon désir sexuel pour la femme ait la même violence lascive irrésistible que l'atirance sexuelle névrotique que j'avais autrefois éprouvée pour les

hommes. J'en ai parlé depuis à beaucoup d'hommes qui ont surmonté leur homosexualité. Au cours de leur processus de guérison, ils ont découvert, eux aussi, cette même différence entre l'homosexualité et une saine hétérosexualité. Les hommes dont les pulsions sexuelles pour les femmes sont irrésistibles et lubriques démontrent par là que leur sexualité a besoin d'être guérie. Les pulsions de ce genre ne sont pas un signe de virilité.

Un amour fatal

L'éveil sexuel qui survint pendant les travaux pratiques avec mon étudiante s'apparentait à ce que la plupart des hommes ressentent au moment de l'adolescence. Je ne suis pas parti à sa recherche; c'est plutôt lui qui m'a trouvé, et il m'a pris au dépourvu. Bien que cet éveil fût naturel et réel, il avait besoin de mûrir. Tout comme le premier amour de l'adolescence, il était typiquement narcissique. C'étaient mes sentiments pour l'étudiante qui étaient le point focal de cette expérience, et non elle en tant que personne.

Je fus un peu gêné au début de me voir passer par les affres de la puberté à l'âge de vingt-cinq ans. Mais j'avais l'impression que beaucoup de mes collègues masculins de l'Université, pour la plupart plus âgés que moi, n'étaient pas beaucoup plus mûrs, sexuellement parlant. Je m'aperçus à ce stade que les gens dans la société d'aujourd'hui donnent l'impression d'aimer comme des adolescents encore pubères. Les membres de cette « génération de l'ego » font montre d'un narcissisme et d'un égocentrisme qui les rendent incapables de voir autre chose qu'eux-mêmes.

Beaucoup de ceux qui lisent *Roméo et Juliette* ou assistent à une de ses représentations au théâtre, pensent qu'il s'agit d'un récit sur le véritable amour. Ce n'est pas mon avis. D'ailleurs, Shakespeare a donné à cette pièce le titre approprié de *Tragédie de Roméo et Juliette*.

La plupart des gens de notre monde déchu et brisé confondent le véritable amour avec des idées romantiques tragiques sur l'amour. Bien que je doute que ce soit la raison pour laquelle Shakespeare a écrit ce classique, son texte pourrait certainement être interprété comme une déclaration sur l'amour tragique, immature et narcissique.

La pièce commence par un prologue en forme de sonnet. Les sonnets étaient une forme de poème d'amour populaire à l'ère élisabéthaine. On les lisait à haute voix lors des réunions à la cour et ils

étaient le mode d'expression de l'amour courtois en vogue à l'époque.

Les sonnets de Shakespeare se caractérisent par un langage et une imagerie extraordinairement puissants, les mots étant étroitement liés les uns aux autres dans de superbes entrelacs. Quand il introduisait un sonnet dans une pièce, c'était pour envoyer un message à l'auditoire et lui annoncer que quelque chose d'important allait se passer. Plusieurs sonnets magnifiques font leur apparition au cours du déroulement de la pièce pour mettre en lumière les moments les plus marquants.

Le sonnet à l'ouverture de *Roméo et Juliette* dévoile toute l'intrigue et donne une description juste de l'amour entre ces deux adolescents, le définissant comme étant « sous des étoiles contraires » et « marqué par la mort ».

... A pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux, dont la ruine néfaste et lamentable doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents. Les terribles péripéties de leur *fatal amour*...⁸

(Prologue, vers 6-9)

Nous voyons tout d'abord Roméo s'entretenir avec son cousin Benvolio. Roméo a un chagrin d'amour parce que sa dulcinée du moment, Rosaline, a fait le vœu de mener une vie de chasteté. Son cousin lui conseille de l'oublier. Certain que le fait de rencontrer une autre jeune fille résoudra le problème de Roméo, Benvolio l'emmène à une réception. Quand ils arrivent, tous les invités portent des masques. Roméo voit d'abord le visage de Juliette de loin, avant qu'elle ne mette son masque. Il se couvre le visage avec le sien et s'approche d'elle. Entre-temps, elle a aussi remis son masque. Les quatorze premières lignes qu'ils se disent l'un à l'autre forment un nouveau sonnet.

Roméo – Si j'ai profané avec mon indigne main cette châtre sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, d'effacer ce grossier attouchement par un tendre baiser.

Juliette – Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; et cette étreinte est un pieux baiser.

Roméo – Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins

aussi ?

Juliette – Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière.

Roméo – Oh ! Alors, chère sainte, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

Juliette – Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières.

Roméo – Restez donc immobile, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière (*il l'embrasse sur la bouche*)⁹.

(Acte I, scène V)

Remarquez que ni Juliette, ni Roméo ne se voient directement. Ce qu'ils voient, ce sont des masques. Il est vraiment effrayant de constater souvent comment deux personnes tombent amoureuses du masque social (l'apparence) de l'autre et non de la personne que cache le masque (l'être véritable). Combien l'amour immature a peu changé en quatre cents ans ! Notez aussi que les premières paroles que Roméo adresse à Juliette la décrivent comme un lieu saint, qui serait profané si on le touchait. Juliette, aux yeux de Roméo, n'est pas une femme ordinaire. Le deuxième acte débute par un autre sonnet :

Maintenant Roméo est aimé de celle qu'il aime,

Et tous deux sont ensorcelés par le charme de leurs regards¹⁰.

(Acte II, prologue)

Il semble que Roméo, comme beaucoup d'autres en ce vingtième siècle, se soit laissé prendre par un joli minois.

Sous le charme de l'amour, il escalade le mur séparant la cour de Juliette de la rue et regarde fixement vers la fenêtre de sa chambre. Caché dans le jardin, il voit son « amour » et récite les célèbres vers :

Mais doucement ! Quelle lumière jaillit par cette fenêtre ? Voilà l'Orient, et Juliette est le soleil ! Lève-toi, belle aurore, et tue la lune jalouse, qui déjà languit et pâlit de douleur, parce que toi, sa prêtresse, tu es plus belle qu'elle-même ! Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse de toi ; sa livrée de vestale est malade et blême, et les folles seules la portent : rejette-la !... voilà ma dame ! Oh ! voilà mon amour ! Oh ! si elle pouvait le savoir !... Que dit-elle ? Rien... Elle se tait... Mais non ; son regard parle, et je veux

lui répondre... Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel, ayant affaire ailleurs, adjurent ses yeux de vouloir bien resplendir dans leur sphère jusqu'à ce qu'elles reviennent. Ah ! si les étoiles se substituaient à ses yeux en même temps que ses yeux aux étoiles, le seul éclat de ses joues ferait pâlir la clarté des astres, comme le grand jour, une lampe ; et ses yeux, du haut du ciel, darderaient une telle lumière à travers les régions aériennes, que les oiseaux chanteraient, croyant que la nuit n'est plus. Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main ! Oh ! Que ne suis-je le gant de cette main ! Je toucherais sa joue !¹¹

(Acte II, scène II)

Lors de la réception, Roméo, sous le charme de l'amour, avait été tellement subjugué par Juliette qu'il l'avait vue comme un lieu saint. Maintenant, dans sa cour, il la compare au soleil, à la lune, aux étoiles dans le ciel. Ce pauvre garçon est tellement maudit par le sort qu'il voit tout en Juliette excepté la femme en chair et en os qu'elle est réellement. Il n'est pas tant amoureux de la personne qu'est Juliette que de la façon dont son cœur la symbolise (lieu saint, soleil, lune, étoiles). On pourrait dire qu'il est amoureux de l'image de Juliette ou de l'idée qu'il se fait d'elle. Roméo a confondu l'apparence avec la réalité de l'amour.

Lorsque la scène du balcon se termine, ils ont fait le vœu de se marier. Au moment où Roméo s'apprête à quitter Juliette, elle le rappelle. La réponse de Roméo à l'appel de sa bien-aimée exige une attention particulière.

C'est *mon âme* qui me rappelle par mon nom ! Quels sons argentins a dans la nuit la voix de la bien-aimée ! Quelle suave musique pour l'oreille attentive !¹²

(Acte II, scène II)

C'est là un des vers les plus révélateurs que Roméo prononcera de toute la pièce. Juliette symbolise pour Roméo sa propre âme. Parce que l'âme est féminine, il arrive souvent que l'homme voie dans la femme un aspect de son âme. Dans la Bible, l'âme est symbolisée par le féminin, c'est pourquoi tant les hommes que les femmes sont appelés « l'Épouse de Christ ».

Le désir que Roméo et Juliette éprouvent l'un pour l'autre est ali-

menté en partie par le fait qu'ils appartiennent à des familles ennemies. À cause de notre nature déchue, le pervers dans nos cœurs nous fait désirer ce qui nous est défendu. Le désir interdit est souvent la force motrice qui nous pousse vers des liaisons amoureuses adultérines passionnées. Si par hasard le partenaire adultérin est amené à divorcer de sa femme, il s'aperçoit rapidement que le feu de son nouvel « amour » s'est consumé. À ce stade il languit généralement après cet amour véritable qu'il a partagé autrefois avec l'épouse qu'il a délaissée. Comme nous sommes des créatures déchues, il nous arrive de désirer intentionnellement ce qui nous est refusé. Dès que nous avons obtenu ce que nous désirons charnellement, nous éprouvons un sentiment de vide et d'insatisfaction.

Roméo demande maintenant à Frère Laurence de les marier. Au début, le moine pense que Roméo est encore épris de Rosaline et est choqué d'apprendre qu'il est maintenant « amoureux » de Juliette et veut l'épouser alors qu'il la connaît depuis si peu de temps.

Par saint François ! Quel changement ! Cette Rosaline que tu aimais tant, est-elle donc si vite délaissée ? Ah ! L'amour des jeunes gens n'est pas vraiment dans le cœur, il n'est que dans les yeux ¹³.
(Acte II, scène III)

Pensant cependant que ce mariage entre deux membres de familles ennemies pourrait entraîner leur réconciliation, le moine donne son accord pour célébrer cette union.

Pendant que Roméo et le moine attendent l'arrivée de Juliette avant que la cérémonie secrète n'ait lieu, Roméo lui dit :

Joins seulement nos mains avec les paroles saintes, et qu'alors la mort, vampire de l'amour, fasse ce qu'elle ose : c'est assez que Juliette soit mienne ! ¹⁴
(Acte II, scène VI)

L'amour tragique est narcissique ; il est égoïste. Roméo veut avant tout posséder Juliette comme on désire un objet. La Bible nous apprend que l'amour véritable est tout le contraire : « L'amour n'est pas égoïste » (1 Corinthiens 13. 5).

Roméo et Juliette sont unis et peu de temps après, un ami proche de Roméo, Mercutio, est tué d'un coup d'épée par Tybalt, le cousin de

Juliette. Les dernières paroles de Mercutio à Roméo sont : « Malédiction sur vos deux maisons ! »

L'amour tragique apporte aussi la destruction dans la vie de ceux qui l'entourent. La malédiction sur les deux familles proférée par Mercutio communique la nature de l'amour tragique : il n'est pas béni.

À ce moment de la pièce apparaît Paris. Il est peut-être le seul personnage de cette histoire qui aborde le véritable amour. Celle qu'il aime est Juliette. Il s'est assuré d'avoir la main de sa future femme en passant par la voie normale – l'accord du père. Les parents ont fixé la date du mariage. (Seuls Roméo, Juliette, la nourrice de Juliette et le moine sont au courant du mariage secret.) Juliette est horrifiée par le plan de son père de la marier à Paris. Elle ne l'aime pas et est en outre désormais mariée.

Roméo tue Tybalt par mégarde dans une rixe. Recherché maintenant pour meurtre, il doit se cacher.

Juliette sombre dans le désespoir à l'idée de son mariage qui approche, et de savoir que Roméo est devenu un fugitif. À la recherche de secours, elle rencontre le moine, qui conçoit un plan destiné à tous les sauver. Il donne une potion à Juliette qui, une fois avalée, la plongera dans un sommeil si profond que ceux qui la trouveront la croiront morte. Une fois que Juliette sera mise en tombe, le moine lui amènera Roméo. Alors tout ira bien.

Mais l'amour tragique attire le désastre et semble même s'en nourrir. Malgré déjà deux morts, les yeux de ces deux amoureux maudits par le sort restent aveugles. L'amour tragique est clandestin. Il ne peut être partagé avec les autres. L'amour véritable est libre d'inviter les autres à participer à la joie que partagent les amoureux. L'amour véritable donne ; il bénit tous ceux qui se mettent sur son chemin.

L'amour tragique est irresponsable ; il cherche la voie de la facilité. Roméo n'assume pas la responsabilité du meurtre de Tybalt. Il préfère prendre la fuite. Juliette n'assume pas la responsabilité d'avoir épousé Roméo. Elle ment à son père et ne lui dit pas qu'elle ne peut pas épouser Paris. Dans cet imbroglio, la solution de facilité consiste à prendre la « potion magique ». Une fois que ses effets se seront estompés, tout ira bien.

L'amour tragique est idolâtre. L'idylle entre un homme et une femme peut être tellement déformée qu'elle en devient presque de l'adoration. Nous cherchons peut-être à éprouver une sensation dévorante dans l'amour romantique. Mais le seul vrai lieu où l'homme puisse

réellement trouver une sensation totalement dévorante est dans l'émerveillement religieux vécu dans la présence de Dieu. Notre quête de l'amour romantique peut aussi exprimer notre soif d'un sentiment de plénitude. Mais le seul lieu où l'homme doit rechercher la plénitude est en Dieu, dans une relation avec Jésus. Tant que nous sommes « amoureux », le monde est beau, rempli de couleurs, c'est comme un printemps qui ne finit jamais. Quand nous ne « sommes pas amoureux », le monde est comme une journée de novembre froide et grise dans une ville minière.

Comment se fait-il qu'au moment où il a un chagrin d'amour, au début de la pièce, Roméo se tourne vers le moine pour qu'il lui donne des conseils ? Pourquoi, lorsque leur relation est menacée, Juliette s'adresse-t-elle également à lui ? C'est parce que le moine est un symbole de l'Église, le représentant de Dieu.

Adam et Ève connurent la crainte religieuse véritable avant la Chute. Parce qu'ils avaient une relation juste avec Dieu, ils étaient parfaitement en relation l'un avec l'autre. Ils se voyaient tels qu'ils étaient vraiment sans projeter l'un sur l'autre leur image idéalisée du parfait amoureux. Pour cette raison, ils pouvaient se tenir épaule contre épaule, côte à côte, nus, sans honte devant Dieu et l'un devant l'un l'autre. C'est seulement après la Chute qu'Adam et Ève ressentirent de la honte et se couvrirent de feuilles de figuiers. Ce faisant, ils mirent les premiers masques pour couvrir leur véritable identité.

Le plan du moine échoue. Comme Roméo se cache, le moine ne peut pas le prévenir que Juliette n'est pas morte, mais qu'elle est seulement dans un sommeil provoqué par la potion. Une fois que Juliette est mise au tombeau, Roméo apprend la « mort » de sa bien-aimée. Pensant qu'il a perdu Juliette, il va chez un apothicaire acheter du poison. Puis il se rend sur la tombe de Juliette avec l'intention de se tuer auprès de sa bien-aimée.

À sa surprise, il y trouve Paris, qui est venu pleurer la perte de Juliette. Les deux hommes s'affrontent, se battent en duel, au cours duquel Roméo tue Paris. Puis il ouvre le tombeau et y transporte le cadavre de son rival. Après avoir découvert le corps « mort » de Juliette, il l'embrasse une dernière fois, boit le poison et meurt.

Roméo ne se rend pas sur la tombe de Juliette pour la pleurer, mais pour lui donner un dernier baiser « dramatique » et attenter à sa propre vie. Il ne songe pas à la peine et au chagrin qu'il va causer à sa famille et à ses amis par son suicide. L'amour tragique ne tient pas compte des

sentiments des autres.

Paris, au contraire, va sur la tombe de Juliette pour pleurer sa mort et lui dire adieu. L'affliction est la réaction correcte à la perte du véritable amour. Bien qu'un chagrin sincère contienne souvent des éléments de désespoir et que l'affligé se demande comment il va pouvoir continuer à vivre, il se garde bien d'infliger une peine supplémentaire à ses proches en supprimant sa propre vie. Par son chagrin, Paris prouve qu'il aimait Juliette de la bonne manière. Roméo ne prend pas le temps d'être affligé.

Peu de temps après, le moine, vieux et lent, parvient à la tombe de Juliette pour y découvrir les cadavres de Roméo et de Paris. Les effets de la potion magique donnée à Juliette se dissipent et elle se réveille. Le moine essaie de la convaincre de fuir quand il entend d'autres personnes s'approcher de sa tombe. Mais elle refuse de partir et ordonne au moine de s'en aller. Seule avec Paris et Roméo, elle donne un dernier baiser à Roméo, prend son poignard et se tue.

Juliette (comme Roméo) ne pense pas au chagrin ; elle opte pour le suicide, elle aussi. Dans certaines représentations de la pièce, le poignard utilisé par Juliette est le même que celui avec lequel Roméo a tué Paris – un biais plein d'ironie. L'amour de Paris pour Juliette est le seul amour de toute la pièce proche de la réalité. Le poignard devient alors un symbole de ce que fait l'amour tragique face à l'amour véritable – il le tue.

Les familles de Roméo et de Juliette arrivent, accompagnées du Prince de Vérone. Désespérées par la perte de ces vies, les deux familles se réconcilient et la pièce se termine sur ces paroles :

Car jamais aventure ne fut plus douloureuse que celle de Juliette et de son Roméo ¹⁵.

(Acte V, scène III)

L'image idéalisée de la femme

Tout comme Roméo, je suis aussi passé par ce stade d'idéalisation de la femme. Après avoir démissionné de mon poste de professeur à l'université de Wright State, je suis parti à Milwaukee pour trois ans. Pendant ce temps, j'ai travaillé avec une compagnie de théâtre chrétienne où j'ai rencontré « Mélanie ». Elle était, et est certainement encore, une femme « plus grande que la vie ». Pleine d'énergie et très

vivante, elle me rappelait cette étudiante qui avait allumé les premières étincelles d'une sexualité normale en moi. Je suis « tombé amoureux ». Mélanie, cependant, n'était pas éprise de moi.

Après avoir travaillé avec elle sur plusieurs pièces, je remarquai que mes sentiments amoureux envers elle s'amplifiaient. Cela aurait très bien pu marcher, si seulement les siens avaient été réciproques. Elle prit même la peine d'avoir un entretien avec moi pour me dire gentiment qu'elle n'était pas intéressée, et j'appréciai réellement sa franchise. Après cette rencontre, je décidai d'arrêter de lui faire la cour. Mais mon cœur avait d'autres plans. Même si je savais sur un plan rationnel qu'il n'y avait aucun espoir d'une relation sentimentale entre nous, je continuais à éprouver des sentiments très forts pour elle. Elle apparaissait même fréquemment dans mes rêves.

C'est aussi à cette époque que Leanne Payne et moi sommes devenus amis. Je fis part à Leanne de mes sentiments pour Mélanie, et elle en fut enchantée – jusqu'à ce que je lui parle de mes rêves dans lesquels à la fois elle et Mélanie apparaissaient. D'après le contenu de ces rêves, elle s'aperçut que tant Mélanie qu'elle-même étaient pour moi des personnages très idéalisés. Je n'étais pas prêt à comprendre ce que tout cela signifiait à l'époque, mais après les conseils que Leanne m'avait donnés, je pris conscience que, dans mes rêves, Mélanie et Leanne symbolisaient mon propre féminin et que je devais interpréter mes rêves de manière symbolique et non littérale. En d'autres termes, je ne rêvais pas littéralement de Mélanie et de Leanne ; je rêvais de la partie de moi-même qu'elles représentaient.

Après avoir confié à Leanne certains rêves un peu embarrassants concernant Mélanie, elle me dit : « Mario, je crois que tu ressens en ce moment une confusion symbolique à l'égard de Mélanie. » Ne sachant pas vraiment ce qu'elle entendait par « confusion symbolique », j'en fis un sujet de prière. Le Seigneur me répondit en m'en donnant la compréhension au travers de deux incidents troublants.

Le premier eut lieu lors d'un banquet en l'honneur de la troupe théâtrale pour laquelle nous travaillions, Mélanie et moi. Nous avons été invités séparément. Nous étions assis, avec les autres membres de la troupe, à une table rectangulaire longue et étroite, et j'étais en face d'elle. Pendant que nous dînions, mon corps se penchait continuellement en avant vers Mélanie, comme attiré vers elle par un aimant. Soudain ma cravate tomba dans mon assiette. J'essayai consciemment de résister à l'envie physique de me rapprocher d'elle. Malgré mes

efforts, mon corps continuait à se pencher en avant de manière incontrôlable. Si ce manège persistait, je savais que ma chemise et ma cravate allaient être complètement tachées. Finalement, énervé et embarrassé par mes sentiments et mes agissements, je m'excusai simplement et allai m'asseoir à une autre table.

Le second incident fut un rendez-vous avec une jeune fille que j'appellerai Louise. Comme il était clair que Mélanie n'avait aucune intention de sortir avec moi, je m'efforçai de m'intéresser à d'autres femmes. Je pensais que cela m'aiderait à surmonter mes sentiments pour Mélanie. Je rencontrai Louise à l'église. C'était une chrétienne mûre et intelligente, et aussi très jolie. Nous avons commencé à sortir ensemble pour mieux nous connaître.

Un soir, Louise et moi sommes allés dîner en ville. Pendant toute la soirée, j'étais tellement préoccupé par Mélanie que j'ai dû m'y reprendre à deux fois avant d'appeler Louise par son prénom, de peur que par mégarde je ne prononce le nom de Mélanie. Pendant le dîner, beaucoup des qualités féminines de Louise me rappelèrent Mélanie – son pull-over délicat en angora, le collier de perles autour de son cou, la manière dont ses cheveux rebiquaient juste avant de toucher les épaules, son ravissant sourire. Et pourtant, Louise ne ressemblait en rien à Mélanie. En fait, elles étaient tout à fait différentes, à une exception près – elles étaient toutes les deux très féminines. À la suite de cette soirée, je sus que je n'étais pas encore prêt pour avoir une relation avec une femme. Tant et si bien que Louise et moi sommes sortis une dernière fois dîner ensemble et avons arrêté paisiblement la phase romantique de notre amitié.

Après ces deux incidents, je fis une connexion entre mes sentiments puissants pour Mélanie et les émotions névrotiques que j'avais éprouvées autrefois pour un jeune homme, quand je vivais encore dans l'homosexualité. Je savais maintenant que quelque chose n'allait pas au-dedans de moi. L'avis de Leanne au sujet de la confusion symbolique me revint à l'esprit.

Dans mon cœur, la féminité et Mélanie étaient inextricablement liées. Elle était le critère que j'employais pour reconnaître le féminin chez les autres femmes et en moi. En tant que symbole dans mon cœur, Mélanie était un sanctuaire de la féminité, un tribut à tout ce qui est féminin. Quand je voyais quelque chose de féminin, je pensais immédiatement à Mélanie. Lorsque j'ai fréquenté Louise, j'ai inconsciemment projeté sur elle le symbole de la féminité contenu dans mon

cœur : Mélanie.

Mes relations avec Mélanie étaient dictées par mon besoin immature de la posséder, de l'avoir pour moi. J'avais une faim dévorante d'elle, qui ressemblait assez à mon ancienne compulsion cannibale envers les hommes. Je voulais lui prendre une partie de moi-même avec laquelle je n'étais pas en contact. Elle symbolisait une partie de mon féminin dont j'étais séparé et que j'avais besoin d'intégrer.

Comme l'amour immature que nous avons vu dans *Roméo et Juliette*, mes pensées au sujet de Mélanie se portèrent beaucoup trop vite sur le mariage. Et pourtant, j'avais omis de me poser quelques questions importantes et nécessaires, telles que : « M'aime-t-elle ? » Comme Roméo, je ne voyais pas réellement la personne en chair et en os qui se tenait devant moi. Je percevais seulement Mélanie conformément à l'image idéalisée de la femme que j'avais projetée sur elle. Mélanie était ma Juliette.

Une fois que cette perception eut pénétré profondément dans mon cœur, je pris conscience du péché d'avoir voulu trouver le bonheur dans la créature plutôt que dans le Créateur. Comme Juliette pour Roméo, Mélanie était une sorte d'autel sacré dans mon cœur. Il était donc nécessaire que je me repente de mon idolâtrie.

Cette semaine-là, je confessai mon péché dans mon groupe de quartier et me repentis. Puis des membres du groupe prièrent pour moi en m'imposant les mains pour que je reçoive le pardon et la guérison de mes péchés. Après avoir reçu le pardon de Dieu, je me mis spontanément à crier mon amour pour Jésus. Parce que tout mon émerveillement religieux était dirigé vers lui et non plus confusément vers la femme sous la forme d'une adoration idolâtre inconsciente, je devins libre d'aimer et d'adorer Jésus encore davantage.

Le danger réel dont nous avons été épargnés, Mélanie et moi, avant tout parce que Mélanie ne partageait pas mes sentiments, fut le mariage. Si je l'avais épousée, je me serais peut-être réveillé un matin pour m'apercevoir qu'elle n'était pas à la hauteur de mon image idéalisée de la femme – « l'autre » romantique et parfaite. Ceci arrive à de nombreux jeunes mariés. Dans la plupart des cas, cela ne veut pas dire qu'ils n'auraient pas dû se marier, mais qu'ils ont besoin d'aimer d'une manière plus mûre. De toute façon, dans mon cas, mon « amour » pour Mélanie aurait pu très facilement se muer en haine, parce que la face ravissante de l'ambivalence envers l'autre sexe aurait pu changer de côté pour révéler son revers, le visage hideux de cette même ambivalence.

Crainte et mépris pour l'autre sexe

Dans un coin de notre cœur, nous pouvons entretenir l'image idéalisée de la femme, objet d'adoration et de vénération (autel sacré) et dans un autre coin, celle de la femme comme objet de crainte et de mépris.

Peu de temps après mon arrivée à Milwaukee, Leanne Payne m'offrit son amitié et son assistance psychologique. Bien que beaucoup de gens eussent été ravis de cette occasion de travailler avec elle et d'apprendre d'elle, ce ne fut pas mon cas. À vrai dire, j'éprouvais une étrange résistance à l'idée de m'approcher d'elle, tout en ressentant en même temps une affection sincère à son égard.

Dans mon cœur, je voulais à la fois l'éviter et m'approcher d'elle. Sans le savoir, j'étais en train d'éprouver de l'ambivalence envers l'autre sexe à l'égard de Leanne également. Mais au lieu de voir en elle mon image idéalisée de la femme, je la voyais idéalisée et dépréciée tout à la fois. Une partie de moi considérait Leanne comme « l'autre » crainte et méprisée.

Au début, je rationalisai mes émotions par des pensées négatives au sujet de Leanne. Je la rendais en fait responsable de cette ambivalence, pensant que mes sentiments étaient sa faute.

En réalité, j'avais une réelle affection pour elle et j'appréciais tout ce qu'elle avait fait pour moi. Ses livres me remplissaient d'une profonde gratitude pour ce cœur plein de sollicitude et de compassion. De plus, Dieu avait utilisé *L'image brisée* pour me ramener à lui. Rien que pour cela, je lui étais reconnaissant. Cependant, quand j'étais avec elle, je ne parvenais jamais à la remercier avec courtoisie pour la façon dont Dieu l'avait utilisée dans ma vie. J'avais du mal à la regarder dans les yeux, encore plus à lui dire merci.

Leanne m'invitait parfois chez elle pour un repas et un moment de communion fraternelle avec d'autres chrétiens. Ensemble, nous parlions de ce que le Seigneur faisait dans nos vies. Jamais elle n'a fait preuve de condescendance – elle n'a jamais été la chrétienne mûre regardant de haut le petit frère immature. Elle m'a toujours respecté en tant que personne et frère en Christ. Quand je lui confiais mes luttes, Leanne offrait souvent de prier pour moi. Plus d'une fois je l'ai appelée en lui demandant de venir prier pour moi et pendant ces moments de ministère, je sentais rarement quelque chose se passer (parfois mon esprit était trop occupé par des pensées ambivalentes à son sujet).

Cependant, plusieurs heures après la prière, la puissance du Saint-Esprit descendait sur moi et une guérison commençait.

Une des raisons pour lesquelles j'avais du mal à recevoir de Leanne, c'était que je ne voulais pas lui être redevable de quoi que ce fût. Et pourtant, si j'en jugeais par ses livres et son amitié envers moi, je savais qu'elle était une des rares personnes de la chrétienté à pouvoir vraiment m'aider. Je me forçais donc à recevoir d'elle, mais c'était à contrecœur.

Je compris pourquoi en ayant ultérieurement l'occasion de lire le livre de Walter Trobisch, *Chérie, comprends-moi*. Cet ouvrage est composé de trois parties : les souffrances spécifiques à l'homme ; comment il réagit à ces souffrances ; et comment il en est libéré et guéri. Au sujet des souffrances de l'homme déséquilibré, Walter Trobisch écrit :

Mais voilà, les rôles sont renversés. Lui, l'homme, le fier conquérant, le héros statufié, doit admettre, en observant simplement les faits, qu'il est dépendant de la femme. Dès le début de son existence, il a été celui qui reçoit... Et la main qui donne est celle de la femme. Partout, dans le monde entier, cela se vérifie : celui qui reçoit se sent humilié, rabaisé, en face de celui qui donne ¹⁶.

D'après W. Trobisch, cette situation fait partie de la condition humaine, tant que l'homme n'a pas porté tous ces sentiments à la lumière rédemptrice de Christ et ne s'est pas repenti. Non seulement nous devons, nous les hommes, reconnaître notre besoin de recevoir de la femme, mais aussi, pour devenir des hommes intègres, avoir l'humilité de leur demander leur aide chaque fois que le besoin s'en fait sentir. W. Trobisch poursuit : « Un homme libéré est quelqu'un qui ne craint pas de demander sa direction. C'est pourquoi il peut être un guide : seul peut guider celui qui est guidé lui-même ¹⁷. »

Leanne apparaissait aussi dans mes rêves. Lorsque je lui fis part de ces rêves, elle me rappela gentiment que je ne rêvais pas littéralement d'elle, mais plutôt d'une partie de moi-même qu'elle symbolisait pour moi. J'eus tout d'abord des difficultés à saisir ce concept, mais je le gardai dans mon cœur et je le déposai devant le Seigneur dans la prière en lui demandant de me donner sa compréhension.

Vers la fin de ma première année à Milwaukee, j'assistai à une conférence dont Leanne était l'oratrice principale. Au cours de la semaine, elle me prit à part et me mit affectueusement face à mon

ambivalence envers elle. Toutefois, comme celle-ci se situait encore à un niveau inconscient, je lui dis qu'à ma connaissance il n'y avait pas d'ambivalence.

Il est important d'insister ici sur le fait qu'en raison de la nature inconsciente des projections ambivalentes envers l'autre sexe, les gens ne se rendent souvent pas compte de ce qu'ils font. Par conséquent, toute confrontation doit avoir lieu au moment approprié et être entreprise par une personne respectée et de confiance. Jusqu'alors, les conseils et prières de Leanne avaient porté de bons fruits dans ma vie. De ce fait, je déposai ses remarques devant le Seigneur dans la prière. Je savais, qui plus est, qu'elle m'aimait et que ce qu'elle m'avait dit était sans doute vrai.

Je retournai à ma place, attendant la session suivante. J'étais assis, priant Jésus en silence et élevant vers lui les exhortations affectueuses de Leanne. C'est alors qu'elle s'est approchée de l'estrade pour reprendre son enseignement. Comme chaque fois qu'elle parlait, elle faisait des gestes amples avec ses mains et, pour la première fois, je remarquai qu'elle avait mis du vernis à ongles rouge. En regardant ces ongles rouges faire des arabesques dans l'air à chacun de ses mouvements, comme les bouts embrasés d'un tison, je commençai à me sentir mal à l'aise. Je me mis à penser que Leanne ressemblait un peu à une sorcière avec ces longs ongles rouges. Mes pensées s'emballèrent : « Oh, Seigneur, c'est peut-être une sorcière déguisée. Je me trouve probablement engagé par erreur dans une secte. » Je ressentis soudain à la fois de la crainte et du mépris pour elle.

Complètement angoissé par mes pensées, je me concentrai à nouveau sur le cours. À cet instant précis, j'entendis Leanne dire : « Parfois, quand je travaille avec un homme qui est en voie d'être guéri d'une confusion des genres, tout ce qu'il me suffit de faire, c'est de mettre du vernis à ongles rouge pour cristalliser son ambivalence envers les femmes. »

Eh bien, c'est exactement ce qui m'arrivait. Tout comme les qualités féminines de Mélanie avaient provoqué en moi des pensées et des sentiments liés à mon image idéalisée de la femme, Leanne suscitait en cet instant l'autre pôle de ces pensées et de ces sentiments. Ses ongles vernis me renvoyaient à l'image de crainte et de mépris que j'avais de la femme. La manifestation de cette confusion symbolique débuta par des pensées ambivalentes plutôt générales envers Leanne, puis fut attisée par mon malaise à la vue de ses ongles rouges, et elle

culmina enfin lorsque je projetai sur elle l'image de crainte et de mépris de la femme que je nourrissais dans mon cœur, et qui faisait d'elle une sorcière.

Chez beaucoup d'hommes, les ongles rouges évoquent des images de la femme qui font d'elle une séductrice, une sorcière, un être qui contrôle l'homme en le manipulant. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de ce qui est en train de se passer. Si Leanne ne m'avait pas interpellé quelques minutes avant son cours, et si je n'avais pas demandé à Jésus de sonder mon cœur, j'aurais sans doute quitté cette réunion, nourrissant en moi un mensonge au sujet de cette amie et une grande illusion quant à l'état de mon propre cœur.

Avec le recul, je m'aperçois que j'ai traité Leanne, sur le plan émotionnel, un peu comme on a traité Jeanne d'Arc en son temps (toutes proportions gardées). Un instant, je la considérais comme « la sainte », une servante obéissante du Seigneur ; l'instant d'après j'en faisais « la sorcière », la condamnant au bûcher par mes pensées ambivalentes.

Jeanne d'Arc est un triste exemple de ce que beaucoup de femmes ont vécu à travers les âges. L'Histoire fait état d'un nombre disproportionné de femmes qui ont été brûlées comme sorcières – si on les compare au nombre d'hommes brûlés pour sorcellerie. Ceci n'exclut pas l'existence de vraies sorcières ou de femmes qui ont à régler une propension à contrôler ou dominer. Cependant, l'authentique réaction chrétienne face à une vraie sorcière consiste à l'amener à la croix, et non à la condamner au bûcher.

Même dans l'Église aujourd'hui, il n'est pas rare qu'une femme très douée, ou dominatrice, ou manipulatrice, soit accusée d'avoir un esprit de sorcellerie. Ce que beaucoup de gens n'arrivent pas à comprendre, c'est qu'une femme peut devenir dominatrice ou manipulatrice dans sa relation à un homme passif. Dans certains cas, c'est peut-être la seule défense dont dispose une épouse pour maintenir la cohésion de la famille ou le seul moyen qu'elle connaisse pour motiver son mari à subvenir aux besoins de ses enfants. Le problème pourrait tout aussi facilement être spiritualisé si l'on collait à l'homme une étiquette de passivité en l'accusant d'avoir un esprit de Gaston Lagaffe, symbole d'indolence (devant du courrier à trier !).

J'ai déjà entendu des pasteurs dire de certaines femmes : « Elle a un esprit de Jézabel » ou « elle a un esprit de sorcellerie ». J'ai même entendu dire qu'un homme ambivalent, chasseur de sorcières, avait poussé une femme contre un mur et essayé d'en chasser l'esprit de

Jézabel. Mais on ne m'a jamais raconté qu'un homme dominateur et manipulateur ait été accusé d'avoir un esprit d'Achab (le mari tout aussi maléfique de Jézabel dans l'Ancien Testament) ou de Simon le sorcier. Je crois que les hommes qui passent leur temps à désigner des esprits de Jézabel souffrent d'ambivalence envers les femmes. Dans ces circonstances, ce n'est pas le don de discernement des esprits qu'ils mettent en pratique, mais plutôt une suspicion charnelle des démons alliée à une ambivalence envers l'autre sexe.

Qu'elle soit envers le même sexe ou l'autre sexe, l'ambivalence est liée à ce que les psychologues appellent le transfert. Il consiste à projeter sur un individu du présent des dynamiques relationnelles concernant des personnes que nous avons connues dans le passé. Il y a des transferts positifs, comme la vision idéalisée de la femme dans l'ambivalence envers l'autre sexe. Il y en a aussi de négatifs, telle que la vision de la femme crainte et méprisée caractéristique de l'ambivalence envers l'autre sexe. Pour être guéris, nous devons affronter directement nos transferts et chercher à comprendre d'où ils viennent, avec l'aide de Dieu. Mais souvent nous refusons de comprendre. D'ailleurs, cette résistance peut se manifester au moment même où un transfert est le plus évident, comme nous l'avons vu avec l'évangéliste de la télévision qui refusa l'aide que son église lui offrait bien que son problème fût devenu notoire et qu'il eût confessé son péché.

C'est l'orgueil qui alimente généralement notre résistance et nous empêche de faire face ouvertement à nos péchés et nos défauts. Et la tromperie fait alors souvent son apparition. Dick Keyes écrit :

Plus souvent que nous ne voulons bien l'admettre, nous nous abusons nous-mêmes quand il s'agit de faire face à des situations menaçantes et à notre culpabilité personnelle. La malhonnêteté peut faire son apparition tout aussi naturellement qu'une paupière qui bat ou qu'une main qu'on lève pour se protéger le visage¹⁸.

Lorsque nous nous berçons de l'illusion que les problèmes qui rongent notre âme n'existent pas, nous cherchons généralement à en faire endosser la responsabilité aux autres. Dès que nous avons trouvé quelqu'un à qui faire porter le chapeau, notre problème est détourné sur cette personne. Tel est le cas de l'homme affligé d'ambivalence envers l'autre sexe qui refuse d'admettre qu'il a un problème. Il prend au sens littéral les images confuses de la femme qu'il y a dans son cœur et la voit

comme une personne à craindre et à mépriser. En projetant cette image déformée sur une femme en chair et en os, il s'abuse lui-même et trompe les autres car il leur fait croire qu'elle est une sorcière ou qu'elle a un « esprit de Jézabel ».

Les femmes de mes rêves

Les figures de rhétorique en littérature substituent généralement une chose à une autre. Une figure de rhétorique peut être prise au sens propre ou au figuré. Les personnes qui apparaissent dans nos rêves peuvent donc être des représentations au sens propre ou au figuré d'une partie de nous-mêmes. Dès que j'ai compris cela, j'ai demandé à Dieu de m'aider à interpréter correctement mes rêves.

Les rêves que je faisais de Mélanie et de Leanne me révélèrent des parties de mon cœur qui avaient besoin d'être guéries. Dans mon enfance, je n'avais vu la femme qu'à la lumière négative d'une soumission dégradante. Ce qui était symptomatique de ma déchirure, c'est que mon cœur était en quête du véritable féminin, de la vraie femme. En raison de mes cassures intérieures, le féminin en moi criait tant il voulait s'exprimer et essayer de se trouver une signification. Mon cœur languissait après des images de femmes « saines et complètes ». Cette aspiration se traduisait dans mes rêves. Leanne et Mélanie représentaient le vrai féminin en moi.

Leanne, écrivain, professeur, femme de Dieu, symbolisait mon féminin dans ses dons créatifs accordés par Dieu. Grâce à son cheminement avec Christ et à ses compétences de conseillère dans le ministère de relation d'aide, je voyais en elle la maturité chrétienne vers laquelle le Seigneur me conduisait. Plus j'avais de contacts avec elle, plus elle faisait remonter en moi les dimensions guéries et non guéries de mon féminin. Quant à Mélanie, elle représentait mon féminin tel qu'il aurait dû être – vivant, libre de répondre à Dieu, joyeux. Au moment même où je prenais conscience de l'altérité de la femme, je rencontrai Mélanie. Elle représentait, elle aussi, la vraie femme, le parfait partenaire pour l'homme véritable. En sa présence, j'avais souvent l'impression que toute la masculinité saine en moi éclatait tel un jeune cerf gambadant dans un pré. Tout comme Roméo, affligé d'un amour maudit par le sort, voyait son âme en Juliette, je voyais la mienne en Mélanie.

Lorsque nous ne recevons pas la guérison de notre ambivalence

envers l'autre sexe et de la confusion symbolique de notre cœur, nous sommes souvent liés par le péché d'envie. Mon ambivalence et mes émotions confuses me poussaient à envier Leanne en tant qu'écrivain et conseillère spirituelle. J'étais également envieux de Mélanie pour cette liberté d'esprit que je croyais inaccessible aux hommes. Si je ne m'étais pas repenti de ce péché, je n'aurais jamais pu parvenir à aimer une femme correctement, ni à apprécier ses dons, ni à percevoir en moi-même une partie des bonnes qualités de Mélanie et de Leanne que j'enviais auparavant. Sans ma guérison, j'aurais continué éternellement à projeter mon féminin sur les femmes, incapable d'avoir une relation saine avec elles et je serais demeuré aliéné d'une bonne partie de mon âme.

Quand l'homme projette son âme sur la femme

L'âme (terme employé parcimonieusement dans les traductions modernes de la Bible) n'est pas une partie de la nature humaine, mais la caractérise dans sa totalité. Le mot « âme », à la fois en hébreu (*nepheth*) et en grec (*psyché*), est du genre féminin. L'âme de chaque personne est féminine; c'est notre âme qui répond (le féminin) à l'initiative de Dieu (le masculin). Au sujet de notre relation féminine avec notre Dieu masculin, Donald Bloesch écrit :

Dieu n'est pas homme mais, la plupart du temps, il choisit de se révéler dans sa communication avec nous comme masculin. Yahvé, à la différence des dieux et déesses des religions païennes, n'a pas d'épouse. C'est nous, l'Église, qui sommes son épouse, et cela signifie que l'Église constitue la dimension féminine du sacré. Dans l'Ancien Testament, Israël est présenté comme l'Épouse de Yahvé (Ésaïe 54. 5; Osée 2. 2, 7, 16) et la fille de Sion (Ésaïe 16. 1; 62. 11; Jérémie 6. 2, 23; Lamentations 1. 6; 2. 18). Dans le Nouveau Testament, l'Église est décrite comme l'Épouse du Christ¹⁹.

Kevin, dont l'histoire a servi d'introduction à ce chapitre, et moi-même avions une chose en commun – nous étions aliénés de la femme, et du féminin en nous. Résultat, nous étions séparés de certains aspects de nos âmes. Vous vous souvenez que Roméo parlait de Juliette comme de son « âme ». Au sujet de la nature féminine de l'âme, Ruth Tiffany Barnhouse écrit :

Ce n'est pas un hasard si, dans les rêves des individus comme dans les mythes (qui sont les rêves d'une race), ce sont toujours des personnages féminins qui sont choisis pour représenter l'âme. Les écrivains féministes d'aujourd'hui sont souvent outrés, et les théologiens masculins embarrassés, par certains des débats médiévaux sur la question de savoir si oui ou non les femmes avaient une âme. On oublie cependant de spécifier que l'un des arguments les plus importants expliquant la raison pour laquelle la femme était censée ne pas *avoir* d'âme, vient de ce qu'elle *est* âme²⁰.

Dans son livre, *Refus de la femme*, Karl Stern fait état de la fuite historique des hommes face au féminin. En conséquence, les hommes ont perdu le contact non seulement avec tout ce qu'il y a de bon dans les qualités féminines telles qu'elles existent dans l'humanité, mais aussi avec leur propre âme. Dans le contexte de couples chrétiens, j'entends souvent les hommes dire : « C'est ma femme qui entend Dieu quand elle prie ; moi, je reçois mes directives de la Parole. » (C'est-à-dire par l'intermédiaire d'une analyse rationnelle de la Bible, qui est certes nécessaire à notre vie spirituelle, mais ne doit pas être la seule manière dont nous entrons en relation avec Dieu.) Ces maris croient invariablement que les femmes sont avant tout intuitives et les hommes exclusivement rationnels. Bien que la sagesse féminine comprenne des aspects intuitifs et la sagesse masculine des côtés rationnels, il serait erroné de renoncer à posséder l'une ou l'autre de ces formes de sagesse en raison de notre appartenance sexuelle.

Dans de tels couples, les femmes sont souvent d'accord avec leurs maris, renonçant ainsi à leur intelligence, « se soumettant » simplement à la façon de penser de leurs conjoints. Ce faisant, elles n'exercent pas la partie analytique masculine de leur intellect et les hommes n'utilisent pas la partie intuitive féminine du leur. Leanne Payne écrit :

Nous ne pouvons perdre le principe féminin sans affaiblir et finalement perdre le masculin ; nous ne pouvons maintenir les qualités masculines de raisonnement et d'analyse en les séparant de la pensée intuitive féminine. Tous les aspects de la réalité sont comme des fils précieux et colorés merveilleusement tissés ensemble. Si l'on en retire un, le tissu même de la vie est rendu fragile et mis en danger²¹.

Quand des hommes aliénés du féminin viennent me trouver parce qu'ils ont besoin d'aide, ils me racontent souvent avec beaucoup de remords que leur vie de prière est peu attrayante. Étant seulement en contact avec le raisonnement masculin, leurs prières peuvent n'être rien d'autre qu'une série de déclarations rationnelles et sèches sur Dieu. Pendant qu'ils prient, ils ne cessent de parler et attendent rarement (le féminin) de recevoir de Dieu cette parole qu'il leur adresse. Séparés des qualités féminines endormies en eux, ils projettent leur féminin sur leurs femmes et s'attendent à ce qu'elles assument une partie de leur relation avec Dieu qu'eux-mêmes devraient vivre. Si un homme n'a pas une relation correcte avec la femme, il n'en aura pas non plus avec son âme (le féminin en lui). Une image déformée de la femme dans son cœur peut aller de pair avec une incapacité de bien communiquer avec Dieu.

Quand l'ambivalence de l'homme envers l'autre sexe est identifiée et mise à la lumière de la vérité de Dieu par la prière, la confusion symbolique sous-jacente est désamorcée. Des souvenirs de péchés de femmes à son encontre, ou de ses propres péchés envers elles, vont se déverser dans ses pensées conscientes. La souffrance de n'avoir jamais eu de relations profondes avec sa mère, de n'avoir jamais eu le sentiment d'exister au contact de l'amour maternel, remontera à la surface. En prière devant la croix de Jésus, un homme peut pardonner les offenses du passé, recevoir le pardon de Dieu pour ses propres péchés envers les femmes et être guéri des blessures d'une enfance où sa mère n'était jamais vraiment présente pour lui. Si nécessaire, il peut aussi confesser ses offenses à l'encontre de la femme. De cette façon, l'homme se libère des visions polarisées de la femme qui sont ancrées au plus profond de son cœur. La polarité la plus extrême est le classique complexe vierge/prostituée, mais l'ambivalence envers les femmes a de nombreuses variantes. Chez un homme, le fait de prendre simplement conscience que son désir de la femme idéalisée parfaite ne sera jamais comblé ou que son image de « l'autre » crainte et méprisée ne correspondra jamais à la réalité, suffit à mettre en route le processus de guérison intérieure.

Dès que j'en vins à voir Leanne et Mélanie sous un jour correct, et que je cessai de projeter sur elles les dimensions non guéries de mon féminin, quelque chose de remarquable se produisit. J'avais soudain un sentiment d'exister beaucoup plus fort. S'il est vrai que c'est dans

l'amour féminin (la mère) que nous parvenons à un sentiment sécurisant d'être, il s'ensuit que lorsque nous avons des rapports corrects avec le féminin, tant en nous-mêmes que chez les autres, notre propre sentiment d'exister s'approfondit. Au lieu de projeter certaines parties de moi-même sur les femmes, j'intégrai « madame mon âme » et elle trouva une demeure en moi.

Intégrer le féminin

Ma guérison de l'ambivalence envers l'autre sexe étant manifestement en bonne voie, je découvris que j'allais plus ouvertement vers les femmes. Pour la première fois de ma vie, j'avais envie de donner à la femme, de la bénir. L'homme dans les affres de l'ambivalence envers l'autre sexe ne peut pas donner à la femme. Il la perçoit soit comme quelqu'un d'inapprochable et hors de sa portée, soit comme quelqu'un qu'il faut craindre, mais aussi contrôler de peur qu'elle ne prenne le dessus, soit enfin comme quelqu'un qu'il faut éviter à tout prix.

Comme je n'étais plus lié aux anciennes images déformées que mon cœur avait des femmes, j'étais désormais libre de ressentir toutes les émotions refoulées que j'avais envers elles. La plupart de ces sentiments étaient bons, mais il y en avait qui ne l'étaient pas du tout. En désamorçant dans mon cœur la confusion des symboles concernant la femme, les attitudes, émotions, et comportements illogiques émanant de ces images brisées envahirent mes pensées conscientes.

Dans le cas de ma relation avec ma mère, j'étais libre maintenant de laisser remonter à la surface les sentiments négatifs à son égard que j'avais refoulés depuis mon enfance. Cependant, je savais qu'il serait insensé d'annihiler ma mère par mes sentiments ou de les projeter sur elle, ou de l'en rendre responsable. Au lieu de cela, j'appliquai l'œuvre de la croix de Jésus à ces souvenirs en pardonnant à ma mère ou en lui demandant pardon suivant les cas.

Je me trouvais maintenant face à la réalité suivante : compte tenu de l'atmosphère hostile à la maison due avant tout au comportement de mon père, ma mère n'avait pu donner d'affection à ses enfants, parce qu'elle était émotionnellement épuisée. J'ai vu alors que je m'étais lié à elle d'une manière négative en essayant de la protéger de mon père. Plusieurs fois, elle m'avait confié des choses qu'il n'est pas convenable qu'une mère communique à son fils. Il m'a fallu établir les limites correctes qui définissent les relations qu'un fils adulte doit avoir avec sa

mère.

Pour parfaire ma guérison, j'eus besoin de séparer mon identité de la sienne. Cela se serait passé normalement si mon père m'avait confirmé en tant qu'homme en se mettant, pour ainsi dire, entre ma mère et moi. Mais il ne l'a pas fait. De plus, j'avais l'habitude d'être disponible pour ma mère en toutes circonstances – comme un mari devrait l'être normalement pour sa femme. Il a fallu enfin que j'abandonne ce besoin que j'avais de la protéger et que je la remette entre les mains de Jésus. Ce changement d'attitude la fit souffrir. Elle eut soudain l'impression que je l'avais abandonnée. Mais cette étape fut nécessaire à mon bien-être affectif et à l'épanouissement de ma masculinité.

Devant le Seigneur, j'affrontai mes sentiments négatifs et positifs envers ma mère. En priant avec des amis sûrs comme Leanne et ceux de mon groupe de quartier, je sentis un amour plus profond pour ma mère jaillir en moi. Je commençai à voir tout ce qu'elle m'avait donné, de diverses manières, quand j'étais enfant. J'étais maintenant sincèrement reconnaissant envers elle et libre de lui offrir un amour inconditionnel.

Au cours des années qui suivirent, je suis sorti avec plusieurs femmes. Ce furent des relations saines, bâties sur le respect, sur des intérêts mutuels, et sur notre amour pour Jésus. Au bout de quelques mois d'une de ces relations, mon amie me dit : « Mario, parfois, quand nous parlons, c'est comme si tu avais dressé un mur, il n'y a pas de communication authentique entre nous. » Ayant également pris conscience de l'existence de ce mur, je savais qu'il y avait encore dans mon cœur quelque chose qui n'avait pas été résolu concernant les femmes. Quelques années plus tard, le Seigneur me montra ce qui avait provoqué la création de ce mur. Une peur profondément refoulée d'être abandonné par les femmes m'empêchait d'avoir confiance en elles au niveau le plus intime de mon être. Pour cette raison, je ne parvenais jamais à ouvrir totalement mon cœur à une femme et à désirer m'engager dans une relation conjugale.

Cette peur d'être abandonné par une femme remontait à une période de ma vie où j'avais été hospitalisé pendant un mois, donc séparé de ma mère, quand j'étais bébé. J'avais développé une angoisse infantile de la séparation produisant une tension génitale qui se manifesta plus tard par une masturbation motivée par l'angoisse. Un sentiment inconscient d'être abandonné s'ensuivit.

Une fois encore, le Seigneur utilisa ma relation avec Leanne Payne

pour cristalliser et guérir ce problème relatif à la femme. Tout comme six ans plus tôt mon ambivalence envers l'autre sexe s'était manifestée par une projection sur Leanne, il en fut de même de cette peur infantile de l'abandon longtemps refoulée.

À ce moment-là, je connaissais Leanne depuis près de huit ans. Avec les années, notre relation s'était transformée en amitié profonde. À l'origine, je l'avais contactée pour qu'elle m'aide dans le contexte de son ministère de relation d'aide pastorale. Par la suite, nos relations s'étaient développées en une amitié moins formelle qui s'était approfondie avec le temps. Leanne était devenue une mère spirituelle pour moi. De plus, le Seigneur m'avait appelé à travailler étroitement avec elle dans le cadre de *Pastoral Care Ministries*, et elle me considérait comme un collaborateur fidèle et fiable.

Cette confiance forgée entre nous au cours de ces huit années fut très thérapeutique. Par l'intermédiaire de notre relation, le Seigneur rebâtit en moi une structure de confiance brisée dans mon enfance. Ces éléments sécurisants s'établissent normalement au cours de la prime enfance. Cependant, en raison de l'état de carence affective de ma mère et du traumatisme créé par les mauvais traitements constants de mon père, auxquels s'ajoutait ma propre angoisse de la séparation, la confiance normale ne s'était jamais établie entre nous. En fait, Leanne fut la première femme en qui j'eus totalement confiance. Ma capacité de m'ouvrir librement à une femme plus âgée et avisée comme Leanne me permit de le faire avec d'autres femmes.

Dans la terminologie de la psychanalyse classique, ma relation avec Leanne comportait un élément puissant de transfert. Il s'agit d'un processus psychologique humain très courant par lequel des personnes du présent sont substituées à des personnes avec lesquelles nous avons été en relation dans le passé. Des transferts ont sans cesse lieu dans le contexte de rapports d'amitié, du travail, de communautés chrétiennes et du couple. Des transferts se produisent aussi fréquemment dans le cadre de l'Église, qui est mieux équipée que quiconque pour apporter la guérison à ceux qui sont meurtris sur le plan affectif. Quand une église est saine, elle devient une nouvelle famille dans laquelle nous pouvons atteindre la maturité. Dans sa lettre à Timothée, Paul dit : « Ne réprimande pas avec rudesse un homme âgé. Encourage-le comme s'il était ton père. Traite les jeunes gens comme des frères, les femmes plus âgées comme des mères et les jeunes femmes comme des sœurs, en toute pureté » (1 Timothée 5. 1).

Certains transferts sont plus forts que les autres, leur intensité dépendant des blessures affectives de la personne qui opère le transfert. Dans mon cas, mes carences émotionnelles m'amènèrent inconsciemment à faire de Leanne une mère de substitution.

Il y a des transferts positifs et négatifs. Au début, ils sont presque toujours positifs. D'authentiques traits de caractère positifs chez une personne saine permettent à des transferts positifs de se développer entre une telle personne et celle qui est blessée sur le plan affectif. J'ai tout de suite considéré Leanne d'une manière positive comme une personne très aimante, compatissante, bonne, animée d'une foi profonde et généreuse. Ce sont des vertus réelles de sa personnalité. Les transferts positifs permettent à une personne meurtrie sur le plan affectif de faire confiance aux autres. Pour cette raison, de nombreux thérapeutes s'efforcent de donner l'exemple d'une sympathie, d'une estime et d'un respect inconditionnels envers leurs clients afin de créer un environnement permettant à ces transferts positifs de se produire. Mais ils peuvent se métamorphoser en une idéalisation de la personne sur laquelle le transfert se fait. C'est ce qui s'est produit au début de mes relations avec Leanne, et l'idéalisation fut correctement gérée.

Les transferts positifs finissent presque toujours par se muer en transferts négatifs. Cela fait partie du processus de guérison. C'est ce qui s'est passé à l'époque où je projetais sur Leanne l'image confuse de la sorcière et de la femme dominatrice que renfermait mon cœur. Au fur et à mesure que je me débarrassais de cette confusion, mes relations avec les femmes en général s'améliorèrent. C'est seulement des années plus tard que ma peur refoulée d'être abandonné par la femme fit surface. Cela ne pouvait se produire que dans le contexte d'une relation de confiance (un transfert positif). Plus ma confiance en Leanne augmentait, plus je me sentais vulnérable en lui faisant part de mes blessures passées, et plus le sentiment d'abandon refoulé avait de chances de faire surface.

Mes transferts négatifs relatifs à l'abandon émergèrent au cours de plusieurs conférences de guérison réparties sur une année. Le ministère prenait très rapidement de l'importance, et avec la croissance apparurent quelques tensions. Dans le contexte de ces conflits, Leanne et moi fûmes plusieurs fois en désaccord. Au lieu de dire objectivement où je n'étais pas d'accord, j'avais des réactions hostiles envers elle (l'hostilité est courante dans le cas de transferts négatifs). Au début, je réprimai mes réactions agressives et mes désaccords par peur d'être

abandonné. Je pensais que si elle savait que je n'étais pas d'accord, elle cesserait d'être mon amie. Chaque fois que j'étais en désaccord avec mon père durant mon enfance, le reste de la famille, y compris ma mère, m'abandonnait pour prendre sa défense.

Un jour, après une conférence, mon hostilité refoulée éclata pendant que Leanne et moi discutions d'une question sur laquelle nous avions des avis divergents. À ma surprise, je projetai une telle rage sur elle que je la blessai sérieusement. Leanne me dit alors que j'étais en plein transfert. Mais je refusai de l'admettre.

Quand les transferts prennent un tournant négatif, une résistance (autre concept psychologique) fait également surface. Elle a au moins trois buts névrotiques. D'abord, elle sert à nier que le transfert est devenu négatif. Le refoulement initial de mon hostilité était en lui-même une tentative de nier mes projections négatives. De plus, mon incapacité de reconnaître pleinement le transfert négatif dès qu'il se manifesta sous forme d'une rage projetée faisait aussi partie de ce déni. Deuxièmement, la résistance sert de défense contre la découverte des problèmes refoulés. Dans mon propre cas, la résistance me servit à refouler un grave problème d'abandon non résolu et la colère qui y était liée. Troisièmement, la résistance sert à transformer en bouc émissaire la personne sur laquelle s'opère le transfert. En effet, j'ai cru au début que certaines de mes réactions hostiles envers Leanne étaient justifiées.

Une fois encore je me tourne vers le docteur Gerard van den Aardweg et son commentaire sur la résistance :

Nous pouvons comprendre ce que Freud voulait dire quand il mentionnait le phénomène de résistance qu'il avait observé lors du traitement de nombreux névrosés, lesquels lui « avaient fait la plus profonde impression » en lui donnant « le sentiment qu'il y avait chez eux une force en action qui se défendait par tous les moyens possibles contre toute guérison et qui s'accrochait obstinément à la maladie et à la souffrance ²². »

Il est essentiel de vaincre ce phénomène de résistance pour qu'il y ait guérison psychologique. Si elle ne s'efforce pas de surmonter sa résistance, la personne en quête de guérison psychologique restera simplement engluée dans un état hostile de transfert négatif.

Mais revenons à mon transfert sur Leanne. Je rentrai chez moi à la fin de cette conférence, et les problèmes sous-jacents à mon transfert

négatif commencèrent à émerger. Pour tenter de résoudre la blessure que j'avais faite à Leanne dans mon accès de rage, j'échangeai avec elle plusieurs lettres et coups de téléphone. Dans une de ses lettres, elle me fit part de la peine qu'elle éprouvait et m'écrivit que la confiance entre nous avait été affectée. Je crus que cette déclaration signifiait la fin de notre amitié. Cette perception erronée était en elle-même une projection. En fait, je faisais une mauvaise interprétation de sa lettre qui me poussait à croire que Leanne m'avait abandonné. Parce qu'elle avait été pour moi une mère spirituelle et que je l'avais inconsciemment substituée à ma vraie mère, j'eus l'impression de perdre une figure maternelle. Cela raviva la douleur de la perte que j'avais éprouvée étant bébé quand je fus hospitalisé et séparé de ma mère.

Les souvenirs refoulés de cette époque commencèrent à affluer. Un bébé qui se trouve dans un état prolongé de séparation d'avec sa mère perçoit son absence comme une perte voisine de la mort. Non seulement l'enfant se sent abandonné et souffre d'angoisse de la séparation, mais il ressent aussi un profond chagrin. Les souvenirs d'une séparation prolongée d'avec la mère font parfois surface sous forme de sentiments refoulés plutôt que d'images évocatrices du passé. Ce que je percevais comme la perte de l'amitié de Leanne ranima en moi ces sentiments refoulés d'abandon et un immense chagrin.

Lorsque ces émotions surgirent dans toute leur puissance, je ne savais pas ce que c'était. Je fus d'abord étreint par l'angoisse. Mon cœur battait si fort que je voyais ma poitrine se soulever quand j'étais étendu. Je ne dormais que quelques heures par nuit. Rempli d'une peur infantile, je développai une forte réaction de surprise : je sursautais au moindre bruit, comme si une bombe explosait derrière moi. Mes seuls compagnons étaient une profonde solitude et un sentiment de vide intérieur.

Jamais je n'avais autant souffert, depuis que j'étais sorti du déni concernant le mauvais comportement de mon père. À cette différence près que maintenant, il s'agissait d'une douleur implacable. Elle ne cessait pas un seul instant, ni le jour ni la nuit. Je ne pensais pas qu'il fût possible à un être humain de supporter en permanence une souffrance mentale et émotionnelle aussi grande. J'avais déjà fait face à des souffrances affectives, mais cette fois-ci, je ne savais pas si ma santé mentale tiendrait le coup.

En plein milieu de ma souffrance, le Seigneur me rappela le livre d'Elizabeth Goudge, *The Scent of Water* (La senteur de l'eau). C'est

l'histoire d'une femme, Mary, qui souffre d'une grave dépression et essaie de la cacher au monde. Un jour, un pasteur anglican vient la voir. L'interrogeant au sujet de sa dépression, il lui demande : « Vous en avez peur ? »

« Bien sûr que oui. Je suis terrifiée ²³. »

« Pourquoi ? demande-t-il. Si vous perdez la raison, vous la perdrez entre les mains de Dieu. »

C'était cela la peur secrète de Mary : perdre la raison. Elle n'osait en parler à personne de crainte que cela ne se réalise.

C'est Jung qui a dit que « la névrose est toujours le substitut d'une souffrance légitime. » Au cours des huit années précédentes, mes défenses homosexuelles (ambivalence envers le même sexe, envers l'autre sexe et confusion des symboles) avaient été désamorçées. Ma névrose homosexuelle n'était plus suffisamment intacte pour que j'y aie recours à la place d'une souffrance légitime. Il ne me restait plus qu'à souffrir et à affronter ma peur la plus profonde et la plus secrète. Ce genre d'effroi est ce que certains psychanalystes appellent un secret pathogène. De temps à autre, il montre le bout de son nez, puis s'enfonce à nouveau dans un océan de défenses.

Comme Mary dans *The Scent of Water*, mon secret pathogène était la peur de perdre la raison. Le pasteur anglican finit par dire à Mary : « Ma chère amie, notre Dieu, qui est amour, est une Trinité. Il y a trois prières indispensables, et qui comportent trois mots chacune. Les voici : “Seigneur, aie pitié (de moi)”, “Je t'adore” “Entre tes mains”. Elles ne sont pas difficiles à retenir. Si vous vous y accrochez dans vos moments de détresse, tout ira bien ²⁴. »

Au bout de deux semaines d'une angoisse interminable et de nuits blanches, je fis face à cette peur secrète pathogène de perdre la raison au cœur de la souffrance de l'abandon. Étendu sur mon lit, la tête pendant au bord du matelas, j'adressai une prière à Jésus : « Ça y est, Seigneur. Je suis en train de perdre la raison. J'ai l'impression que ma tête est sur le point de se détacher de mon corps. Je suppose que tu es là pour la ramasser. » Puis me souvenant des conseils du pasteur, je priai : « Seigneur, aie pitié. Je t'adore. Entre tes mains. » Je répétai plusieurs fois ces mots, et la peur de perdre la raison commença à s'évanouir. Ensuite le Seigneur parla à mon cœur et me poussa à appeler Phil, l'un de mes partenaires de prière.

Ce soir-là, Phil vint prier avec moi. Je me souvins alors d'une cicatrice à ma cheville droite laissée par l'implant chirurgical intravei-

neux par lequel j'avais été nourri au cours de mon hospitalisation d'un mois quand j'étais bébé. Nous avons invoqué le nom de Jésus et sommes entrés en sa présence. Puis Phil a oint la cicatrice de ma cheville avec de l'huile. Aussitôt un souvenir a resurgi. Il s'agissait d'un poteau métallique avec un crochet recourbé vers le haut. Mon pied droit était suspendu à ce crochet, et je pouvais voir un tuyau d'alimentation intraveineuse introduit dans ma cheville. Une sangle traversait mon bassin et me « clouait » au lit, m'empêchant de bouger. J'étais tout seul. C'était là le souvenir réel d'abandon que j'avais vécu à l'hôpital.

Pendant que je priais, Phil vit une grosse racine enroulée autour de ma colonne vertébrale. Je la vis aussi et je l'identifiai comme étant la peur d'être abandonné. Pendant que Phil priait pour que j'en sois libéré, toute ma colonne vertébrale se mit à bouger d'une manière étrange. Je sentis une présence démoniaque me quitter. Petit à petit, la racine de l'abandon commença à se dérouler et à me quitter. Ceci demanda du temps. Une fois qu'elle fut extirpée, Phil vit le Seigneur enlever de minuscules follicules, semblables à des cheveux, qui faisaient partie de la racine, puis Jésus remplit de son amour chaque crevasse vide. Je pardonnai ensuite aux autorités médicales qui avaient interdit à ma mère de me rendre visite pendant mon séjour à l'hôpital. Je demandai également au Seigneur de pardonner mes péchés envers Leanne. Finalement, je me rendis compte que la colère que j'avais projetée sur elle était la rage infantile refoulée de l'enfant abandonné.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis deux semaines, je dormis huit heures d'affilée. Quand je me réveillai le lendemain matin, je savais que je venais de passer un cap dans ma guérison et j'eus la sagesse de recommencer à prier. Dans mon recueil de méditations quotidiennes, je trouvai le passage suivant pour cette journée-là :

Préoccupez-vous de ce qui est là-haut et non de ce qui est sur la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu... Mais maintenant, rejetez tout cela : la colère, l'irritation et la méchanceté. Qu'aucune parole grossière ne sorte de votre bouche. Ne vous mentez pas les uns aux autres, car vous avez abandonné votre vieille nature avec ses habitudes et vous vous êtes revêtus de la nouvelle nature : celle de l'homme nouveau qui se renouvelle continuellement à l'image de Dieu son Créateur... Vous êtes membres du peuple de Dieu. Dieu vous a aimés et vous a choisis pour que vous soyez à lui. C'est pourquoi vous devez vous

revêtir d'affectueuse bonté, de bienveillance, d'humilité, de douceur et de patience. Supportez-vous les uns les autres, et pardonnez-vous réciproquement toutes les fois que l'un de vous a une raison de se plaindre d'un autre. Vous devez vous pardonner comme le Seigneur vous a pardonné. Et par-dessus tout, ayez de l'amour, ce lien qui vous permettra d'être parfaitement unis. (Colossiens 3. 2-3 ; 8-10 ; 12-14)

Me revêtant de l'amour et de l'humilité de Dieu, j'écrivis à Leanne afin de lui demander pardon pour la manière dont j'avais projeté ma rage de l'abandon sur elle. Par cette requête, je brisai la résistance qui avait maintenu en place le transfert négatif. Elle me pardonna avec gentillesse.

Au cours de l'année suivante, je suivis une thérapie afin de mieux comprendre la dynamique de ces transferts. J'en vins à comprendre que mon transfert positif sur Leanne avait constitué un fondement de confiance qui avait ensuite permis à mes souvenirs infantiles d'abandon de faire complètement surface dans le contexte d'un transfert négatif. Leanne demeure pour moi une amie chère, une collègue, un professeur, et une mère spirituelle. Mes relations avec elle se caractérisent aujourd'hui par davantage de maturité et sont libres de tout transfert négatif.

Six ans auparavant, ma libération initiale de l'ambivalence envers l'autre sexe avait amélioré mes relations avec les femmes. Elle m'avait permis de commencer à aimer les femmes correctement. Petit à petit, le Seigneur me révéla que la confusion due à mon ambivalence envers la femme était composée de plusieurs niveaux. Au moment propice, il me ramena dans une position de souffrance et d'abandon pour me guérir plus en profondeur. Ceci me libéra encore davantage pour me permettre d'aimer les femmes de manière appropriée.

La libération de cette confusion due à l'ambivalence envers l'autre sexe intervint d'au moins quatre manières différentes. Premièrement, je m'exerçai à pratiquer la présence de Dieu et lui permis de sonder mon cœur pour y révéler toute image déformée de l'autre sexe. J'eus besoin de patience et de grâce plus que de toute autre chose pour digérer tout ce qui remontait du fond de mon cœur. À mesure que des images, sentiments, pensées manifestement déformés au sujet des femmes se présentaient, je priais Dieu qu'il prenne ces distorsions et les remplace par des images bonnes et réelles de l'autre sexe. Parfois, je devais attendre simplement en sa présence – des jours, des semaines, des mois, avant

qu'il ne se passe quelque chose.

Deuxièmement, j'entrai dans une relation correcte avec les femmes dans le contexte du corps de Christ. Souvenez-vous des paroles de Martin Buber : « Toute vie réelle est rencontre. » Tant que nous ne consentons pas à rencontrer des gens et à résoudre nos difficultés relationnelles, nous ne serons jamais suffisamment guéris pour aimer en vérité. La communauté chrétienne joua un rôle très significatif quand il s'agit pour moi de resymboliser l'image de la femme dans mon cœur. À l'église, j'observais le comportement de femmes et d'hommes sains qui avaient des relations normales les uns avec les autres. Mais j'appris aussi à discerner les relations qui ne l'étaient pas. Au début j'eus du mal à reconnaître un comportement normal entre les sexes, parce que je ne savais pas en quoi consistait la normalité. Quand je me posais une question, j'interrogeais un ami chrétien de confiance.

Troisièmement, il y eut des moments où je dus aller directement voir certaines femmes et leur demander pardon pour la façon dont je les avais blessées. Il y a cinq ans, j'ai vécu une réconciliation capitale pour ma vie avec une femme que j'appellerai Allison. Nous nous étions liés d'amitié alors que je travaillais dans un restaurant de Milwaukee au cours de l'été 1980. Peu de temps après mon installation à Boston, à l'automne 1981, Allison était venue habiter Boston à son tour. Nous y avons partagé un superbe appartement et habité ensemble pendant environ un an. Pendant ce temps, nous avons découvert que nous avions beaucoup de points communs. Nos relations avaient la couleur du mariage, à une exception près – nous n'avons jamais eu de rapports intimes. Nous avons beaucoup souffert, Allison et moi, lorsque nous nous sommes aperçus que la seule chose qui entravait une relation sentimentale entre nous était mon homosexualité. Nous avons joué avec le feu des relations homme-femme, et au lieu que nos âmes se soient réchauffées au contact de nos dons réciproques, nos relations furent réduites en cendres. Dès que je pris conscience de la gravité de la situation, je trouvai un autre appartement et déménageai rapidement.

À la suite de guérisons partielles de mon homosexualité, le Seigneur me montra dans quelle mesure j'avais péché contre Allison. J'avais pris d'elle l'amour normal qu'une femme donne à un homme, mais sans lui témoigner d'amour véritable en échange. De plus, je l'avais exposée à certains dangers en ramenant parfois dans notre appartement des amants d'une nuit rencontrés dans des bars gays. Et en quittant l'appartement aussi précipitamment, je lui avais donné

l'impression de la rejeter.

Des années plus tard, je rentrais chez moi après un séminaire de guérison et j'avais une escale de quatre heures à San Francisco. Au moment où l'avion atterrit, le Seigneur parla à mon cœur et me dit : « Appelle Allison. » J'avais oublié qu'elle était venue s'installer à San Francisco. Je trouvai son numéro de téléphone dans l'annuaire, je l'appelai et lui demandai si nous pouvions nous voir. Elle accepta de venir à l'aéroport à condition que sa voiture ne tombe pas en panne. Une fois arrivée, elle me raconta que plus tôt dans la soirée elle avait voulu sortir, mais elle avait eu des ennuis avec sa voiture et avait dû rester chez elle. À sa grande surprise, sa voiture avait fonctionné sans problème jusqu'à l'aéroport. (Il semble que le Seigneur avait prévu notre rencontre.) Tout en lui confiant comment j'avais été guéri de mon homosexualité, je lui dis combien j'avais le cœur lourd quand je repensais à ces jours passés ensemble à Boston. Puis je lui confessai mes péchés à son encontre et lui demandai de me pardonner.

« Mario, chaque fois que nous nous sommes rencontrés après ton départ de l'appartement, j'ai eu le sentiment que tu étais entouré d'un nuage de culpabilité. Bien sûr que je te pardonne », répondit-elle.

« Tant mieux. Je peux maintenant mourir en paix. »

Quatrièmement, à mesure que mon attitude relationnelle à l'égard des femmes continuait à mûrir, j'appris à mettre fin à des relations d'amour « instantanées » avec elles. Les paroles du Cantique des Cantiques devinrent ma devise en ce qui concerne les relations sentimentales : « N'éveillez pas l'amour, ne le provoquez pas avant qu'il y consente. » Je me suis promis, pour mon propre bien, de ne pas envisager le mariage tant que je n'aurai pas eu une relation saine avec une femme pendant au moins un an.

Quand j'ai rencontré Jésus pour la première fois, alors que j'étais adolescent, l'Église ne m'a apporté aucune aide par rapport à mon homosexualité. De ce fait, j'ai craint que tout ce que j'avais cru sur l'Évangile de Jésus soit faux. Bien que je me sois éloigné de la foi pour adopter le style de vie gay, Jésus est demeuré fidèle envers moi. Il est venu me rechercher. Il m'a fait sortir de l'homosexualité et m'a mis entre les mains de chrétiens remplis d'amour qui savaient comment ma sexualité pouvait être guérie. Il m'a promis que je l'aiderais à délivrer les homosexuels de l'esclavage de leur péché. Au cours des dix dernières années, il m'a utilisé pour apporter la guérison à des milliers de personnes qui voulaient surmonter les cassures de leur identité

sexuelle. Aujourd'hui je sais que tout ce que j'ai cru au sujet de la bonté de Dieu et de la fidélité de Jésus s'est avéré exact.

Jésus dit : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres » (Jean 13. 34). Au cours de mon périple pour sortir de l'homosexualité et entrer dans l'hétérosexualité, Dieu m'a appris comment aimer en vérité. Le but de la vie chrétienne est de devenir semblable à Jésus et d'aimer comme il a aimé. Jésus nous communique sa vie en mettant de l'ordre dans l'amour.

À Dieu seul soit toute la gloire !

Postface de l'éditeur

Un témoignage de ce genre laisse rarement indifférent. Au cours de ces dernières années, j'ai pu constater une palette de réactions très variées et souvent paradoxales face à des récits comme celui de Mario. Ceux qui ont reçu et compris sa démarche se sentent encouragés par la description d'un processus de guérison qui ranime leur espérance. D'autres éprouvent de la frustration et se demandent comment ils ont pu passer à côté de tant de bénédictions. D'autres encore sont furieux à l'idée que l'on puisse remettre en question ce qu'ils continuent de considérer comme un style de vie alternatif valable.

Mais il existe une autre réaction bien plus courante (et très dangereuse) dans les milieux chrétiens, une sorte de fascination de la recette. À une époque qui privilégie sans cesse l'instantané, la méthode parfaite et immédiate, les récits de guérisons sont fréquemment interprétés comme des recettes miracles que l'on voudrait utiliser pour soi-même ou ceux et celles que l'on aide. Ce genre d'attitude est centré exclusivement sur le spirituel au détriment de l'humain. Les lecteurs attentifs des livres de Leanne Payne et de Mario Bergner auront remarqué qu'il n'est jamais question d'une sorte de prière magique qui résout tous les problèmes. Ces deux auteurs insistent constamment sur un processus qui associe la responsabilité (la volonté) de l'aidé et l'intervention de Dieu et parlent plutôt de guérisons (pluriel), car la restauration de l'identité passe par une succession de guérisons et libérations personnelles, inextricablement liées au désir de l'aidé de n'aimer que ce qui est vrai.

Il existe certes des guérisons miraculeuses, à la fois physiques et psychiques, mais force est de constater qu'elles ne représentent pas la norme. J'aimerais donc encourager ici les lecteurs et lectrices qui, malgré quelques doutes, se sentent interpellés par le témoignage de Mario Bergner. Avant d'entrer dans un processus de guérison, il avait pour

ainsi dire « fait le tour » des mensonges, illusions et déceptions qui caractérisaient son style de vie et fut soudain fatigué de se mentir à lui-même. Outre l'intervention miséricordieuse de Dieu, c'est donc le désir de Mario de ne plus fonder son identité sur des sentiments trompeurs et des impressions subjectives, ainsi que sa détermination à n'accueillir dans son cœur et ses pensées que ce qui est vrai, saint et pur au sujet de Dieu, d'autrui et de lui-même, qui ont fait de lui un homme libre.

Contrairement à une notion très répandue, ce ne sont ni nos connaissances, ni notre sens de la justice, ni même la compassion qui nous affranchissent, mais seulement la vérité :

« Vous connaîtrez la vérité, et la vérité fera de vous des hommes (et des femmes) libres » (Jean 8. 32).

Denis Ducatel
Éditions Raphaël
Novembre 1995

Notes

Chapitre 1 : « Choisis! »

1. N.d.t. : Allusion au Swaziland, pays d'Afrique australe.
2. N.d.t. : Les trolls sont des lutins du folklore scandinave vivant dans les montagnes où les forêts.
3. William Barclay, *The Gospel of Matthew*, Vol. 1 (Philadelphie : Westminster Press, 1956), p. 44.

Chapitre 2 : Sortir du déni

1. Hemfelt, Minirth, Meier, *Love Is A Choice* (Nashville : Thomas Nelson Publishers, 1989) p. 57.
2. Dick Keyes, *Beyond Identity*, (Ann Harbor : Servant Books, 1984) p. 69.
3. Conrad Baars et Anna Teruwe, *Healing the Unaffirmed : Recognizing Deprivation Neurosis* (New York : Alba House, a division of Society of St. Paul, 1972), p. 36.
4. *Idem*, p. 13.
5. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, 3rd rev. ed. (Washington, DC : American Psychiatric Assn., 1987), p. 247.
6. Scott Peck, *Les gens du mensonge* (Flammarion, Paris, 1990), p. 10.
7. Kenelm Footer et Mary John Ronayne, *I Catherine - Selected Writings of Catherine of Siena* (Londres : St. James Place, 1908), p. 43.
8. Leanne Payne, *Crise de la masculinité* (Éditions Raphaël, 1997), p. 76-77.
9. Corrie ten Boom, *The Hiding Place* (Minneapolis, World Wide Pictures, 1971), p. 215.
10. Gary Sweeten, *Breaking Free from the Past* (Cincinnati : Christian Information Committee, 1980).
11. Gerard van den Aardweg, *Homosexuality and Hope* (Ann Harbor, Mich. : Servant Books, 1985), p. 62.
12. Saint Augustin, *On Christian Doctrine*, trans. D.W. Robertson, Jr. (New

York : Bobbs-Merrill Publishers, 1958, 1976), p.54.

Chapitre 3 : Les désordres de l'amour

1. Leanne Payne, *Crise de la masculinité*, p. 18.
2. Ruth Tiffany Barnhouse, *Homosexuality : A Symbolic Confusion* (New York : Seabury Press, 1977), p. 76.
3. Leanne Payne, *Vivre la présence de Dieu* (Éditions Raphaël, 1996) p 161.
4. Ray s. Anderson, *On Being Human* (Grand Rapids : Willia, B. Eerdmanns Publishing, 1982) p. 110.
5. C.S. Lewis, *Perelandra* (New York : Macmillan Publishing, 1965), p. 200.
6. Donald Bloesch, *The Battle for the Trinity* (Ann Harbor, Mich. : Servant Publications, 1985), p. 32-33.
7. D. Bloesch, *Is the Bible Sexist?* (Wheaton : Crossway Books, 1982), p. 39.
8. Paul Ricœur cité par Bloesch dans *The Battle for the Trinity*, p. 37.
9. *Idem*, p. 39.
10. C.S. Lewis, *That Hideous Strength* (New York : Collin Books, 1962), p. 316.
11. Andrew Comiskey, *Vers une sexualité réconciliée* (Éditions Raphaël, 1993) pages 108-109.
12. L. Payne, *Crise de la masculinité*, p. 120.
13. Leon Morris, *Testaments of Love* (Grand Rapids : Willian B. Eerdmanns Publishing, 1981), pages 114-115.
14. Karl Stern, *Refus de la femme* (Éditions HMH, Montréal, 1969), p. 33.
15. L. Payne, *Crise de la masculinité*, p 106.
16. Karen L. Freiberg, *Human Development : A Life-Span Approach*, 2nd ed. (Monterey, Calif. : Wadsworth Health Sciences, 1983), p. 205.
17. Morris, *Testaments of Love*, p. 118.
18. *Idem*, p. 120.
19. C.S. Lewis, *The Four Loves* (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1960), p. 135.
20. C'est en lisant le livre de Karl Stern, *Refus de la femme*, que j'ai compris l'utilisation des verbes *connaître* et *savoir* (au paragraphe suivant).
21. L. Payne, *Vivre la présence de Dieu*, p. 162.

Chapitre 4 : Mettre de l'ordre dans l'amour

1. Margery Williams, *The Velveteen Rabbit* (Garden City, N.Y. : Doubleday, n.d.), p. 17.

2. L. Payne, *Crise de la masculinité*, p 8.
3. L. Payne, *L'image brisée* (Éditions Raphaël, 1997), p. 49.
4. Ruth Tiffany Barnhouse, *Homosexuality : A Symbolic Confusion*, p. 52.
5. Cité dans *Psychology of Separation and Loss*, de Jonathan Bloom-Feshbach (San Francisco : Jossey-Bass Publishers, 1987), p. 91.
6. *Idem*, p. 112.
7. David Benner, « The Incarnation as a Metaphor for Psychotherapy », *The Journal of Psychology and Theology* 11, no 4 (1983) : 287-94.
8. L. Payne, *L'image brisée*, p. 55.
9. Josh Bancroft, *Human Sexuality and Its Problems*, 2nd ed. (New York : Churchill Livingstone, 1989), p. 129.
10. Melodie Beattie, *Vaincre la codépendance* (Éditions Jean-Claude Lattès, Paris, 1991).
11. David Shorewood, « A Distorted Son », paru dans *New York Times Magazine*, 6 février 1986.
12. Frank Lake, *Clinical Theology*, version abrégée par Martin H. H. Yeomans (New York : Crossroad Publishing, 1987), p. 4.

Chapitre 5 : Christ en nous

1. Père Williams Kallistos Ware, *The Orthodox Way* (Crestwood, N.Y. : St. Vladimir's Orthodox Theological Seminary, 1979), p. 28.
2. Donald Bloesch, *The Struggle of Prayer* (Colorado Springs : Helmers and Howard Publishers, 1988), p. 36.
3. Justo L. Gonzalez, *The Story of Christianity* (San Francisco : Harper and Row, 1984), p. 84.
4. William Bauer, *A Greek-English Lexicon of the New Testament* (Chicago : University of Chicago Press, 1979), p. 809.
5. Will Herbery, ed., *The Writings of Martin Buber* (New York : Meridian Books, 1956), p. 46.
6. Cyril Richardson, « Irinaeus Against Heresies », *Early Christian Fathers* (Philadelphie : Westminster Press, 1970), p. 386.
7. *Idem*, p. 377.
8. Athanase, *The Incarnation of the Word of God* (New York : Macmillan, 1947), p. 46.
9. Oswald Chambers, *Tout pour qu'il règne* (Ligue pour la lecture de la Bible, Guebwiller, 1977) p. 322.
10. Henri Nouwen, *Behold the Beauty of the Lord* (Notre Dame, Ind. : Ave Maria Press, 1987), p. 22.

11. Emil Brunner, *The Word and the World* (New York : Charles Scribner's Sons, 1931), p. 22.
12. Donald Bloesch, *The Struggle of Prayer*, p. 6.
13. Bernhard W. Anderson, *Out of the Depths* (Philadelphie : Westminster Press, 1983), p. 107.
14. E. Brunner, *The Word and the World*, p. 72.
15. O. Chambers, *Tout pour qu'il règne*, p. 115.

Chapitre 6 : Aimer le même sexe

1. Kenneth Barker, ed., *The NIV Study Bible* (Grand Rapids : Zondervan, 1985), p. 403.
2. J.P. Chaplin, ed., *The Dictionary of Psychology*, 2nd rev. ed. (New York : Dell Publishing, 1985), p. 22.
3. William G. Niederland, *The Schreber Case : Psychoanalytic Profile of a Paranoid Personality* (New York : Quadrangle/ The New York Times Book Co., 1974), p. 25.
4. Frank Lake, *Clinical Theology*, p. 988.
5. Gerard van den Aardweg, *On the Origins and Treatment of Homosexuality : A Psychoanalytical Reinterpretation* (New York : Praeger Publishers, CBS Ed. and Professional Publications, 1986), p. 32.
6. John Bancroft, *Human Sexuality and Its Problems*, 2nd ed. (New York : Churhcill Livingstone, 1989), p. 130.
7. Andrew Comiskey, *Vers une sexualité réconciliée - Manuel pratique* (Éditions Raphaël, 1994), pages 65-66.
8. Ruth Tiffany Barnhouse, *Homosexuality : A Symbolic Confusion* (New York : Seabury Press, 1977), p. 52.
9. George C. Papademetriou, « Exorcism and the Greek Orthodox Church », dans *Exorcism through the Ages*, ed. St. Elmo Nauman Jr (New York : Philosophical Library, 1974), pages 49-50.
10. *Idem*, p. 52.
11. *Idem*, p. 53.
12. *Idem*, p. 50.

Chapitre 7 : La haine des femmes

1. L. Payne, *Présence réelle* (Editions Raphaël, 1998), pages 104-105.
2. Margery J. Rinck, *Christian Men Who Hate Women* (Grand Rapids : Zondervan, 1990), p. 103.

3. D. Bloesch, *Is the Bible Sexist?* (Wheaton : Crossway Books, 1982), p. 32.
4. Richard Lovelace, *Homosexuality and the Church* (Tarrytown, NY : Fleming H. Revell, 1978), p. 93.
5. J. B. Skemp, *The Greeks and the Gospels* (Fletcher and Son, Angleterre, 1964) p. 37.
6. Sarah B. Pomeroy, *Goddesses, Whores, Wives and Slaves* (New York : Schocken Books, 1975), p. 219.
7. Dennis Prager, *Ultimate Issues*, Avril-Juin 1990, p. 3.
8. D. Bloesch, *Is the Bible Sexist?* p. 32.

Chapitre 8 : Aimer l'autre sexe

1. Helmfelt, Minirth, Meier, *Love Is A Choice*, p. 11.
2. Janet G. Woititz, *Struggle for Intimacy* (Pompano Beach, Floride : Health Communications, 1985), pages 27-28.
3. Walter Trobisch, *Comment t'aimer* (Labor et Fides, Genève, 1973), p. 22.
4. Leanne Payne, *L'image brisée*, p. 112-113.
5. Karl Stern, *Refus de la femme*, p. 16.
6. W. Trobisch, *Comment t'aimer*, p. 100.
7. K. Stern, *Refus de la femme*, pages 22-23.
8. William Shakespeare, *Roméo et Juliette* (Garnier-Flammarion, Paris, 1964).
9. *Idem*, p. 172.
10. *Idem*, p. 175.
11. *Idem*, p. 177.
12. *Idem*, p. 182.
13. *Idem*, p. 184.
14. *Idem*, p. 195.
15. *Idem*, p. 246.
16. W. Trobisch, *Chérie, comprends-moi* (Editions Trobisch, Kehl, 1984) p. 12.
17. *Idem*, p.64.
18. Dick Keyes, *Beyond Identity*, p. 46.
19. Donald Bloesch, *The Battle for the Trinity*, p. 33.
20. Ruth Tiffany Barnhouse, *Homosexuality : A Symbolic Confusion*, p. 87.
21. Leanne Payne, *Crise de la masculinité*, p. 131.
22. G. van den Aardweg, *On the Origins and Treatments of Homosexuality*, p. 32.

23. Elizabeth Goudge, *The Scent of Water* (New York : Coward McCann, 1963), p. 113.
24. *Idem*, p. 115.

Table des matières

Remerciements
Préface

1.	« Choisis ! »	11
	Dans la paume de la main de Dieu	
	Dieu dans un bar pour homosexuels	
	La voie de la repentance	
2.	Sortir du déni	31
	<i>Accepter de faire face au mal et au rejet</i>	
	Un lourd héritage familial	
	Les carences affectives dans ma famille	
	Sortir du déni	
	Le don de l'objectivité divine	
	Mes vaines tentatives pour comprendre le mal	
	Pas de place dans l'auberge	
	La pitié de soi, le chagrin et l'envie	
	Obstacles à la guérison	
3.	Les désordres de l'amour	55
	<i>Les aléas du développement de la sexualité</i>	
	Se couper du masculin.	
	La confusion des symboles	
	Une histoire d'amour	
	Storge	

	Philia	
	Éros	
	Les confusions de l'amour	
4.	Mettre de l'ordre dans l'amour	73
	<i>Désamorcer la confusion des symboles</i>	
	Rencontrer un homme complet	
	Se débarrasser d'images mentales malades	
	Libération d'une masturbation engendrée par l'angoisse	
	Désamorcer le désir de « draguer »	
	Réactions coupables à la solitude	
	Faire face à l'angoisse devant Dieu	
5.	Christ en nous	97
	<i>L'espérance de la gloire</i>	
	La dimension incarnationnelle de la réalité	
	Notre union avec le Christ	
	Atteindre la maturité	
	Le pouvoir d'obéir	
	Ma vie de prière	
	La responsabilité et la volonté	
	La prière prophétique selon la Bible	
6.	Aimer le même sexe	115
	Bien aimer ou mal aimer ?	
	L'ambivalence envers le même sexe	
	L'amant parfait	
	L'image méprisée	
	La paranoïa et l'ambivalence envers le même sexe	
	L'ambivalence envers le même sexe et la colère	
	La haine sexualisée	
	L'ambivalence envers le même sexe et l'envie	
	Les symptômes de l'ambivalence envers le même sexe	
	Ma propre guérison de l'ambivalence envers le même sexe	
	Faire face à la tentation	
7.	La haine des femmes	139

L'histoire de Christine
La prière pour Christine
La misogynie
Le complexe vierge/prostituée
Être libéré de la misogynie
Une vraie femme

8.Aimer l'autre sexe

161

L'histoire de Kevin et Cindy
L'ambivalence envers l'autre sexe
Quitter sa mère
L'ambivalence développementale envers la mère
Voir la femme
Un amour fatal
L'image idéalisée de la femme
L'« autre » crainte et méprisée
Les femmes de mes rêves
Quand l'homme projette son âme sur la femme
Intégrer le féminin

Postface de l'éditeur

Notes

Aux Éditions Raphaël

Vivre la Présence de Dieu, Leanne Payne
L'âme, cette oubliée, Leanne Payne
Une fenêtre sur le Ciel, D^r. Diane Komp
Vers une sexualité réconciliée, Andrew Comiskey
Un enfant les conduira, D^r. Diane Komp
Crise de la masculinité, Leanne Payne
La prière d'écoute, Leanne Payne
Les jumelles de Rebecca, D^r. Diane Komp
L'image brisée, Leanne Payne
L'idolâtrie du moi, D^r. Jeffrey Satinover
Des agneaux en habits de loups, Valerie MacIntyre
Présence réelle, Leanne Payne
Surpris par la Joie, C.S. Lewis
Le Grand Divorce, C.S. Lewis